Le Monde





HISTOIRE & CIVILISATIONS

N° 54
OCTOBRE 2019

SOCRATE
L'ÉTERNEL PROVOCATEUR

LA JOCONDE
LES ÉNIGMES D'UN CHEF-D'ŒUVRE

FRANCS-MAÇONS
L'AFFAIRE QUI MYSTIFIA LES CATHOLIQUES

PIRATES
LE FLÉAU DE L'ANTIQUITÉ

Le Monde
NATIONAL GEOGRAPHIC
HISTOIRE
& CIVILISATIONS
NUMÉRO 54

ERICH LESSING / ALBUM

Le dossier



H. LEWANDOWSKI / RMN-GRAND PALAIS

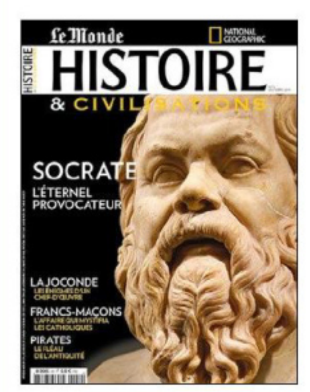
Les grands articles

Posé sur la 4e de couverture, pour les abonnés France métropolitaine : un message *Le Monde*.

Les rubriques



AKG / ALBUM



PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE : BUSTE DE SOCRATE. COPIE ROMAINE D'UN ORIGINAL GREC DU IVe SIÈCLE AV. J.-C. *MUSÉES DU CAPITOLE, ROME.* © G. DAGLI ORTI/DE AGOSTINI PICTURE LIBRARY/BRIDGEMAN IMAGES

Le Monde HISTOIRE & CIVILISATIONS

REVUE MENSUELLE
80, boulevard Auguste-Blanqui, 75013 Paris. 01 48 88 46 00

Directeur de la publication : MICHEL SFEIR

RÉDACTION :
Direction de la rédaction : JEAN-PIERRE DENIS
Rédaction en chef : JEAN-MARC BASTIÈRE
Secrétariat de rédaction : ÉMILIE FORMOSO
Direction de la création : NATALIE BESSARD
Réalisation : DENFERT CONSULTANTS
Révision : LAURENT COURCOUL

Ont collaboré à ce numéro : J.-J. BRÉGEON, S. BRIET, J. A. CANTÓN ÁLVAREZ, A. DAMET, F. HADJADJ, P. ISMARD, D. KALIFA, D. LETT, A. M. LÓPEZ, C. MYCINSKI, J. F. PASCUAL MOLINA, J. J. SÁNCHEZ ARRESEIGOR, A. M. VELASCO MOLPECERES, M. WOOLMER
Traduction : A. COURAU, I. LANGLOIS-LEFEBVRE, N. LHERMILLIER, A. LOPEZ

ADMINISTRATION-PROMOTION-ABONNEMENTS :

Direction administrative et financière : ELZBIETA CAPIAUX
Assistante de direction : ODILE TESSIER
Contrôle de gestion : BLANDINE CANVA (responsable), RYM EL OUFIR

Fabrication : NATHALIE COMMUNEAU (directrice de la fabrication), SYLVINA LE FLOCH (chef de fabrication)
Numérisation : SÉBASTIEN LAURENT, HUBERT JOURDIN, SADASEEVEN RUNGIAH

Commercial : FLORENCE MARIN (directrice marketing), CLARA BILLAND, GABRIELLE BUGEIA, LAËTITIA SO, VÉRONIQUE VIDAL

Publicité : ORNELLA BLANC-MONALDI (01 48 88 46 48), DAVID OGER (01 48 88 46 03).

Service relation abonnés : 8, rue Jean-Antoine-de-Baïf, 75212 Paris Cedex 13
De France : 01 48 88 51 04. Fax : 01 48 88 45 33.
De l'étranger : (33) 1 48 88 51 04. Fax : (33) 1 48 88 45 33.
E-mail : serviceclients.mp@vmmagazines.com
• **Belgique :** Edigroup Belgique. Bastion Tower, place du Champ-de-Mars 5, 1050 Bruxelles. Tél. : 070 233 304. Fax : 070 233 414. E-mail : abobelgique@edigroup.org
• **Suisse :** diffusion Edigroup SA, Case postale 393, 1225 Chêne-Bourg. Tél. : 022 860 84 01. Fax : 022 348 44 82. E-mail : abonne@edigroup.ch

Diffusion : SABINE GUDE (responsable ventes France et international), ÉMILY NAUTIN-DULIEU (chef de produit)
Modifications de services ventes au numéro, réassorts : 0 805 050 147

Promotion et communication : BRIGITTE BILLIARD, ANNE LAURE SIMONIAN (relations presse, 01 48 88 46 02), CHRISTIANE MONTILLET

Imprimerie : AUBIN IMPRIMEUR, 86240 LIGUGÉ
Dépôt légal : à parution. *ISSN :* 2417-8764
Commission paritaire : 0920K91790

SITE INTERNET : www.histoire-et-civilisations.com

COURRIER DES LECTEURS : ÉMILIE FORMOSO
Histoire & Civilisations : 80, bd Auguste-Blanqui, 75013 Paris
E-mail : courrier-histoire@mp.com.fr

Histoire & Civilisations est édité par **MALESHERBES PUBLICATIONS**
S.A. au capital de 868 050 euros
ACTIONNAIRE PRINCIPAL : SEM
PRÉSIDENT-DIRECTEUR GÉNÉRAL : Michel Sfeir
ASSISTANTE : Odile Tessier

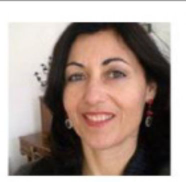
GROUPE LE MONDE
PRÉSIDENT DU DIRECTOIRE : Louis Dreyfus
MEMBRE DU DIRECTOIRE : Jérôme Fenoglio



COMITÉ SCIENTIFIQUE

MÉSOPOTAMIE
FRANCIS JOANNÈS
Professeur émérite d'histoire ancienne à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Son domaine : l'histoire mésopotamienne, ses rapports avec la Bible, et les langues anciennes du Proche-Orient.

GRÈCE
SOPHIE BOUFFIER
Professeure d'histoire grecque à l'université d'Aix-Marseille, spécialiste de l'expansion grecque en Méditerranée entre le VIIIe et le IIIe s. av. J.-C., notamment en Italie et en Gaule méridionale.



MOYEN ÂGE
DIDIER LETT
Médiéviste, professeur à l'université de Paris Diderot-Paris 7. Il est spécialiste de la fin du Moyen Âge, de l'histoire de l'enfance, de la famille, de la parenté et du genre.



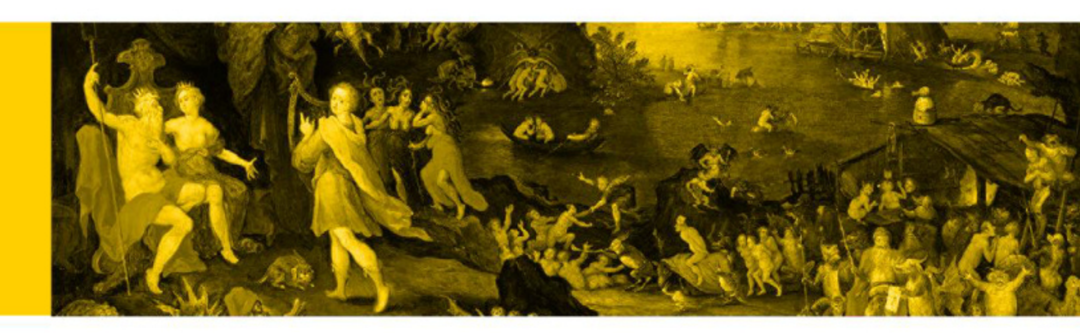
ÉGYPTE
PASCAL VERNUS
Égyptologue, agrégé de lettres classiques, docteur d'État. Directeur d'études en linguistique égyptienne et en philologie à l'École pratique des hautes études (EPHE) de Paris.





ÉPOQUE MODERNE-CONTEMPORAINE
DOMINIQUE KALIFA
Professeur d'histoire contemporaine à Paris 1 où il dirige le Centre d'histoire du XIXe siècle. Également professeur à Sciences-Po, il est spécialiste de l'histoire du crime et des transgressions.







OLIVIER ROLLER

JEAN-MARC BASTIÈRE
Rédacteur en chef

Socrate n'a jamais laissé d'écrits,

mais Platon a immortalisé sa pensée vivante. On ne sait plus, d'ailleurs, ce qui appartient au maître illustre ou au génial disciple. Le philosophe à tête de faune, coqueluche de la jeunesse dorée athénienne, condamné à mort par sa propre cité, reste un mystère et un paradoxe. Enraciné dans son époque – le célèbre « siècle de Périclès » –, éloignée de 2 500 ans, il traverse pourtant les âges parce qu'**il parle directement à la raison.** L'homme de la rue, s'il écoute cette petite voix, peut le comprendre, comme si ce fils d'une sage-femme, devenu le père de la maïeutique, lui parlait encore à l'oreille. D'où la présence perpétuelle de Socrate, son éternelle jeunesse.

Ce provocateur-né se définissait lui-même comme « un taon sur le flanc d'un cheval un peu mou ». Ce citoyen modèle, marié et père de trois enfants, n'est pourtant pas un misanthrope. Il n'empêche : il irrita, il inquiéta. Son intransigeance tranquille indisposait. Et pour finir, par ses piqûres répétées, il réveilla le « gros animal » collectif. On le considéra comme un esprit subversif, corrupteur de la jeunesse, ennemi du peuple. Il devait boire la ciguë.

Si les premiers chrétiens voient en lui un précurseur du Christ et que le siècle des Lumières lui voua un véritable culte, c'est qu'il appartient à **la race universelle des martyrs de la vérité.** Par un retournement classique, les Athéniens, quelques décennies plus tard, érigeront une statue en son honneur.

ARCHÉOLOGIE ROMAINE

Rituels magiques à Pompéi

Très pratiquée par les anciens Romains, la magie prend un tour concret grâce à la découverte, dans une maison pompéienne, d'un coffre rempli d'objets destinés à des rituels.



CONTENU DU COFFRE DÉCOUVERT DANS LA MAISON DU JARDIN, À POMPÉI.

PHOTOS : CESARE ABBATE / ANSA / DEL PARCO ARCHEOLOGICO DI POMPEI / SERVICE DE PRESSE

Un trésor de sorcier ! Avec cette découverte originale, le site de Pompéi continue à livrer de nouvelles informations sur la vie des Romains au Ier siècle apr. J.-C. Dans le nord de la ville, les archéologues qui fouillent depuis 2018 la « Regio V », un quartier resté enseveli et jamais exploré jusqu'à maintenant, ont découvert dans la maison du Jardin, l'une des *domus* récemment dégagées, une boîte contenant de nombreux objets qui étaient utilisés selon eux pour des rituels magiques : des porte-bonheur, des amulettes, des statues en os et en bronze, des scarabées en faïence bleue, ou encore des figurines représentant Dionysos, le dieu du Vin et de la Fertilité. Avec des perles de verres, des améthystes, des ambres, des cornalines, ces objets reposaient dans un coffre en bois, pétrifiés et solidifiés par la matière volcanique qui les a figés lors de l'éruption du Vésuve en 79 apr. J.-C.

Dans la même pièce que le coffre, les archéologues ont exhumé une dizaine de corps de femmes et d'enfants, tués par l'éruption. Le corps d'un homme gisait à quelques mètres de la porte d'entrée. Selon Massimo Osanna, le directeur du parc archéologique de Pompéi, ces femmes étaient sans doute des esclaves, car le coffre ne contenait pas d'objets en or, omniprésents chez les personnages de haut rang.



AMÉTHYSTE SCULPTÉE D'UNE TÊTE MASCULINE.

Datation au graffiti

Dans l'Antiquité, le recours à la magie était fréquent. Elle aidait à passer les différentes étapes de la vie : naissance, mariage, décès… Les objets permettaient de conjurer les influences maléfiques, de protéger contre le malheur. Ceux de la maison du Jardin sont actuellement en cours d'étude, tout comme les corps des occupants : les chercheurs tentent, à partir d'analyses d'ADN, de reconstituer les liens familiaux qui unissaient ce groupe.

Cette *domus* avait déjà livré des informations spectaculaires, car c'est sur ses murs qu'un graffiti modifiant la date de l'éruption du volcan avait été mis au jour. Estimée jusqu'ici au 24 août 79, la catastrophe aurait en réalité eu lieu deux mois plus tard, à l'automne, le 24 octobre. Il reste à Pompéi 22 hectares non explorés, mais ceux-ci attendront, l'urgence aujourd'hui étant de protéger le patrimoine exhumé.



VENISE ET SON GRAND CANAL, VU DEPUIS LE PONT DE L'ACCADEMIA.

GERHARD GELLINGER / PIXABAY

ANTIQUITÉ - ÉPOQUE CONTEMPORAINE

Blois fait un détour par l'Italie

Les 500 ans de la mort de Léonard de Vinci obligent, les Rendez-Vous de l'histoire invitent cette année les participants à un voyage sous le soleil italien, à travers conférences et débats.

Déjà la 22e édition, et personne ne s'en lasse : comme chaque année, les Rendez-Vous de l'histoire de Blois vont attirer plus de 45 000 visiteurs toujours aussi passionnés ; la soif d'éclairages sur le passé, et donc sur le présent, ne tarit pas. Du 9 au 13 octobre, les rencontres auront pour thème principal l'Italie. C'est la première fois qu'un pays est ainsi mis à l'honneur. À l'occasion des 500 ans de la mort de Léonard de Vinci à Amboise en 1519 et du début de la construction du château de Chambord, il fallait, selon Francis Chevrier, l'infatigable directeur et créateur de ces Rendez-Vous, rendre hommage à ce fabuleux pays, à sa culture si féconde et omniprésente. « De la *res publica* à la République romaine », « Ce que nous devons à l'Italie » ou encore « L'Italie républicaine de 1947 à nos jours : quelle démocratie ? », « Venise au fil de ses vies »... Les sujets de conférence ne manquent pas.

Promenade littéraire

Carlo Ginzburg, considéré comme le plus grand historien italien vivant, prononcera la leçon inaugurale sur le thème : « L'onde et le diagramme. Peindre la vie (et la mort) ». Il s'agit d'une relecture inattendue de Montaigne. Teresa Cremisi, ancienne patronne du groupe Flammarion, clôturera les journées en revenant sur les rapports intellectuels entre la France et l'Italie, et sur son lien avec ses deux patries. Patrick Boucheron, professeur au Collège de France, et la comédienne Dominique Blanc proposeront pour leur part une promenade littéraire et historique, performance exceptionnelle à travers un choix de missives diplomatiques et de correspondances privées entre Moyen Âge et Renaissance. Et, cette fois encore, les visiteurs devront choisir parmi les 1 000 invités, les 600 conférences et tables rondes, débats, grands entretiens... Toujours gratuits, les Rendez-Vous de Blois mêlent professionnels et amateurs, historiens, écrivains, journalistes, cinéastes et même politiques, tous invités à mettre en commun leur expérience et leur savoir. C'est également à Blois que l'on peut visiter le plus grand salon du livre d'histoire : toute l'actualité éditoriale qui lui est consacrée est exposée et débattue avec les auteurs. ■

Infos
WEB www.rdv-histoire.com
DATE Du 9 au 13 octobre



FLORENCE : VUE AÉRIENNE DE LA VILLE, AVEC LA CATHÉDRALE ET LE CAMPANILE.

MAAT KARE / PIXABAY


VUE AÉRIENNE des vestiges du palais de Kemune

UNIVERSITY OF TÜBINGEN / KAO / SERVICE DE PRESSE

ARCHÉOLOGIE MÉSOPOTAMIENNE

Kemune sort des eaux

Le barrage de Mossoul, en Irak, noyait ce site de l'âge du bronze depuis 30 ans. À la suite d'une forte sécheresse, les archéologues ont pu fouiller les vestiges d'une ville et d'un palais.

Les ruines plongent dans le Tigre, et l'ocre de la pierre et le bleu du fleuve se rejoignent, dessinant un splendide décor. Dans la province de Dahuk, au Kurdistan irakien, la sécheresse qui a sévi a permis la mise au jour des vestiges d'un palais datant de plus de 3 000 ans, une époque où un empire encore peu connu, celui du Mitanni, dominait le nord de la Mésopotamie.

Toute la zone avait été inondée dans les années 1980, lors de la construction du barrage de Mossoul, et était restée 30 ans sous l'eau. Le site de Kemune avait été découvert en 2010, alors que le réservoir du barrage était presque à sec. Des archéologues kurdes avaient alors mis au jour une tablette recouverte d'écriture cunéiforme et aperçu des restes de peintures murales. Mais les conditions n'étaient pas réunies pour mener des fouilles. Huit ans plus tard, à l'automne 2018, après de terribles pénuries d'eau qui ont conduit le gouvernement à interdire certaines cultures trop gourmandes en irrigation, les lieux sont devenus accessibles. Les recherches menées par Hasan Ahmed Qasim, de la Kurdistan Archaeology Organization (KAO), et par Ivana Puljiz, de l'université allemande de Tübingen, ont dépassé les espérances.

Murs rouge et bleu

Un magnifique palais de l'âge du bronze est apparu, doté d'énormes murs mesurant jusqu'à 2 m d'épaisseur. Huit salles ont été excavées, certaines comportant des restes de peintures murales dans des tons rouge et bleu, typiques des palais de cette époque. Une ville jouxtait le bâtiment. Dix tablettes d'argile couvertes d'écriture cunéiforme ont également été trouvées, et leur traduction en cours devrait fournir de précieux renseignements sur l'époque. L'une d'elles indique que Kemune faisait partie de l'ancienne ville de Zakhiku, qui existait depuis plus de 400 ans déjà. La civilisation du Mitanni reste mystérieuse. Elle s'est développée du XVIe siècle au XIVe siècle av. J.-C. Mais on ne connaît toujours pas sa capitale.

Dans un contexte plus favorable aux fouilles archéologiques, les découvertes s'enchaînent au Kurdistan irakien. Début 2019, une équipe française avait annoncé la découverte d'une ville antique à Kunara, près des monts Zagros, datant également du IIIe millénaire av. J.-C. et s'élevant au cœur d'un royaume méconnu. ■

BATAILLE DE RUIZHOU, lors de laquelle l'armée impériale écrase les rebelles Taiping. Peinture sur soie appartenant à une série de 20 tableaux qui représentent les victoires des Qing sur les Taiping.

Les Taiping mettent la Chine à feu et à sang

De 1851 à 1864, Hong Xiuquan, étudiant converti au christianisme, parvient à mobiliser une puissante armée de fidèles révoltés, qui met en échec l'empire des Qing.

Le 19 juin 1864, les troupes de l'empire des Qing, commandées par le général Zeng Guofan, parviennent à reprendre Nankin, la ville dont les rebelles Taiping avaient fait leur capitale 13 ans plus tôt. Après cette reconquête, près de 100 000 rebelles sont exécutés, ce qui met fin à une sanglante guerre civile qui, selon certaines estimations, a fait entre 20 et 30 millions de victimes. Cette rébellion a mis en évidence la très grave crise que traverse la Chine au milieu du XIXe siècle, débordée par l'effondrement économique et la corruption. Ce qui avait commencé comme une petite rébellion locale dans le sud de la Chine devient rapidement une révolte à l'échelle de l'empire, qui montre l'incapacité de l'administration Qing à contrôler le pays. La révolte des Taiping fait également apparaître la profonde influence que les nouvelles idées venues d'Occident commencent à avoir en Chine, et leur potentiel pour la changer entièrement.

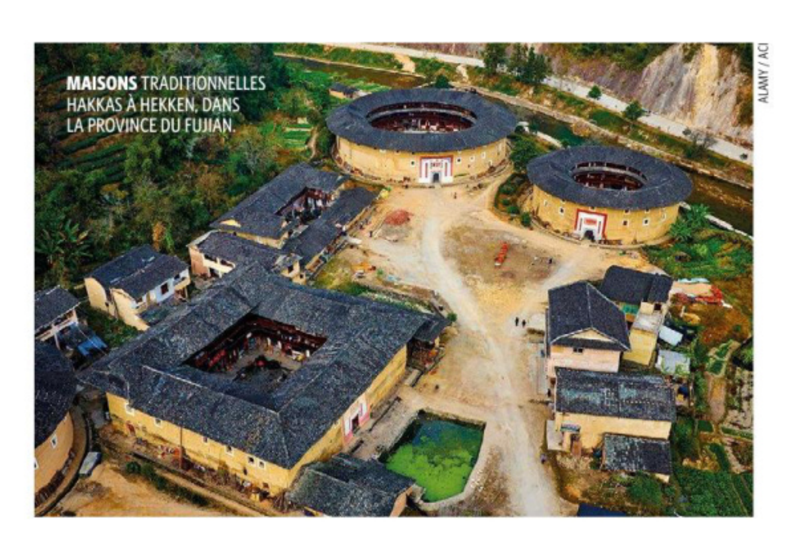
Le chef de la révolte, Hong Xiuquan, est issu d'une famille de paysans de l'ethnie Hakka, qui habite au nord de Canton, dans le sud-est du pays. Depuis son enfance, Xiuquan est témoin des pénuries économiques et de l'exclusion sociale que subissent les siens ; les Hakkas sont en effet l'un des groupes sociaux les plus pauvres et les plus vulnérables de l'empire. Son père, Hong Jingyang, conscient qu'une carrière dans l'administration est la seule chose qui puisse assurer un avenir prospère à son fils, a fait de grands







SOTHEBYS / AURIMAGES



MAISONS TRADITIONNELLES HAKKAS À HEKKEN, DANS LA PROVINCE DU FUJIAN.

ALAMY / ACI

LES HAKKAS, UN PEUPLE ASSERVI

« SANS CHINOIS, le monde cesserait d'exister ; sans les Hakkas, la Chine cesserait d'exister. » Ce dicton souligne l'importance qu'ont eue dans l'histoire chinoise les Hakkas, victimes de discrimination de la part de la majorité han. Originaires du Nord, ils s'installent à partir du IIIe siècle dans les provinces du Guangdong, du Jinagxi et du Fujian. Aujourd'hui, quelque 60 millions de personnes appartiennent à ce groupe ethnique.

sacrifices pour donner à Xiuquan une éducation qui lui permettra de se présenter aux examens impériaux pour accéder au corps prestigieux des fonctionnaires de l'État. Hong Xiuquan se prépare aux épreuves, qu'il présente quatre fois, sans succès. L'extrême difficulté de ces examens, ajoutée à la corruption rampante qui ronge l'administration Qing, fait que Xiuquan va grossir la liste des milliers de jeunes gens qui ne réussissent jamais les épreuves. Cependant, les tentatives répétées de Hong Xiuquan pour passer les examens ont forgé son caractère et ont été le ferment de la future rébellion.

Le second fils de Dieu

Pendant son séjour à Canton en 1836, Xiuquan rencontre plusieurs missionnaires protestants nord-américains, comme Edwin Stevens, et il a accès aux premières traductions partielles de la Bible, faites par Liang Fa, un Chinois converti au protestantisme. L'année suivante, Xiuquan tente de nouveau sa chance, mais l'épuisement causé par les longues journées d'étude et la déception du nouvel échec le font tomber malade. Il souffre pendant plusieurs jours d'une forte fièvre et, dans son délire, il voit Dieu reprocher à Confucius et à Jésus-Christ d'avoir échoué dans leur mission d'instaurer son royaume sur Terre ; Dieu révèle ensuite à Xiuquan qu'il est son second fils, et il lui ordonne d'achever l'œuvre que les deux précédents n'ont pas été capables de mener à bien.

Xiuquan tente une dernière fois de passer les examens en 1843. Après un nouvel échec, il se souvient des visions qu'il a eues quelques années plus tôt et décide de retourner chez lui pour se consacrer entièrement à l'évangélisation de la Chine et à l'instauration du royaume de Dieu dans le pays, en qualité de nouveau messie.

De retour dans son village natal, Hong Xiuquan se met à prêcher sa vision particulière du christianisme parmi son cercle de proches, et il

Hong Xiuquan pensait que Dieu l'avait chargé d'achever l'œuvre du Christ.

HONG XIUQUAN. STATUE EN BRONZE DU CHEF RÉVOLUTIONNAIRE À NANKIN.

GEORGE BRICE / ALAMY / ACI

Zone contrôlée par les rebelles Taiping

Itinéraire de Hong Xiuquan jusqu'à Nankin (1850-1853)

Itinéraire de l'armée Qing (1864)

CETTE CARTE, publiée chaque année de 1824 à 1834, illustre l'extension de l'empire des Qing en 1831.

AKG / ALBUM

gagne à sa cause des personnages qui se révéleront fondamentaux dans le développement ultérieur de la rébellion, comme son cousin Hong Rengan. Cependant, il devient vite évident que la région est peu propice à une propagation rapide du nouveau credo, raison pour laquelle Xiuquan et Rengan décident de se déplacer vers l'ouest, près de la ville de Guiping, dans le Guangxi, afin d'y exercer leur apostolat. Cette décision se révèle excellente : dans cette province vit une importante communauté hakka, et la situation d'abandon de la part de l'administration impériale en a fait l'une des régions les plus dangereuses et les plus violentes de Chine, si bien que beaucoup cherchent refuge dans la nouvelle congrégation.

Au cours des années suivantes, le credo Taiping se répand rapidement dans la province, attirant une grande majorité de membres de la minorité hakka, et aussi d'autres groupes défavorisés, tels les mineurs ou les charbonniers, et même des dissidents politiques, comme des organisations secrètes antimandchoues. En quelques années, le mouvement compte près de 20 000 fidèles, qui se rassemblent en une communauté à caractère collectiviste dans le village de Jintian où, le 11 janvier 1851, est proclamée la fondation du Royaume céleste de la Grande Paix (*Taiping Tian Guo*, en chinois), dont Hong Xiuquan est le chef théocratique. Dès lors, le mouvement

LE HÉROS IMPÉRIAL

ZENG GUOFAN atteint le sommet de sa carrière militaire après son rôle décisif dans la défaite des Taiping en 1864. Récompensé par le poste de gouverneur du Jiangnan et du Jiangxi, il revient un an plus tard pour reprendre la tête de l'armée et mettre fin à une autre rébellion, celle des Nian.



ZENG GUOFAN PHOTOGRAPHIÉ DANS SA VIEILLESSE.

AKG / ALBUM


TEMPLE JIMING, dans la ville de Nankin. Il est l'un des plus anciens sanctuaires bouddhistes de ce qui fut la capitale taiping pendant les années de la révolte.

DUKAI PHOTOGRAPHER / GETTY IMAGES

Taiping commence à faire montre d'une vraie force militaire.

Un système s'implante dans lequel tous les membres de la secte deviennent *de facto* des soldats du Royaume, indépendamment de leur origine, de leur rang social et même de leur sexe. C'est ainsi que le mouvement finit par rivaliser avec les autorités impériales pour le contrôle de la province, occupant quelques-unes de ses principales places. Cependant, après de vaines tentatives pour conquérir Guilin, la capitale de la province du Guangxi, Xiuquan et les autres leaders Taiping constatent que leurs perspectives de croissance dépendent d'une continuelle expansion par la force, qu'ils ne peuvent concrétiser dans la région. Aussi l'abandonnent-ils au milieu de l'année 1852.

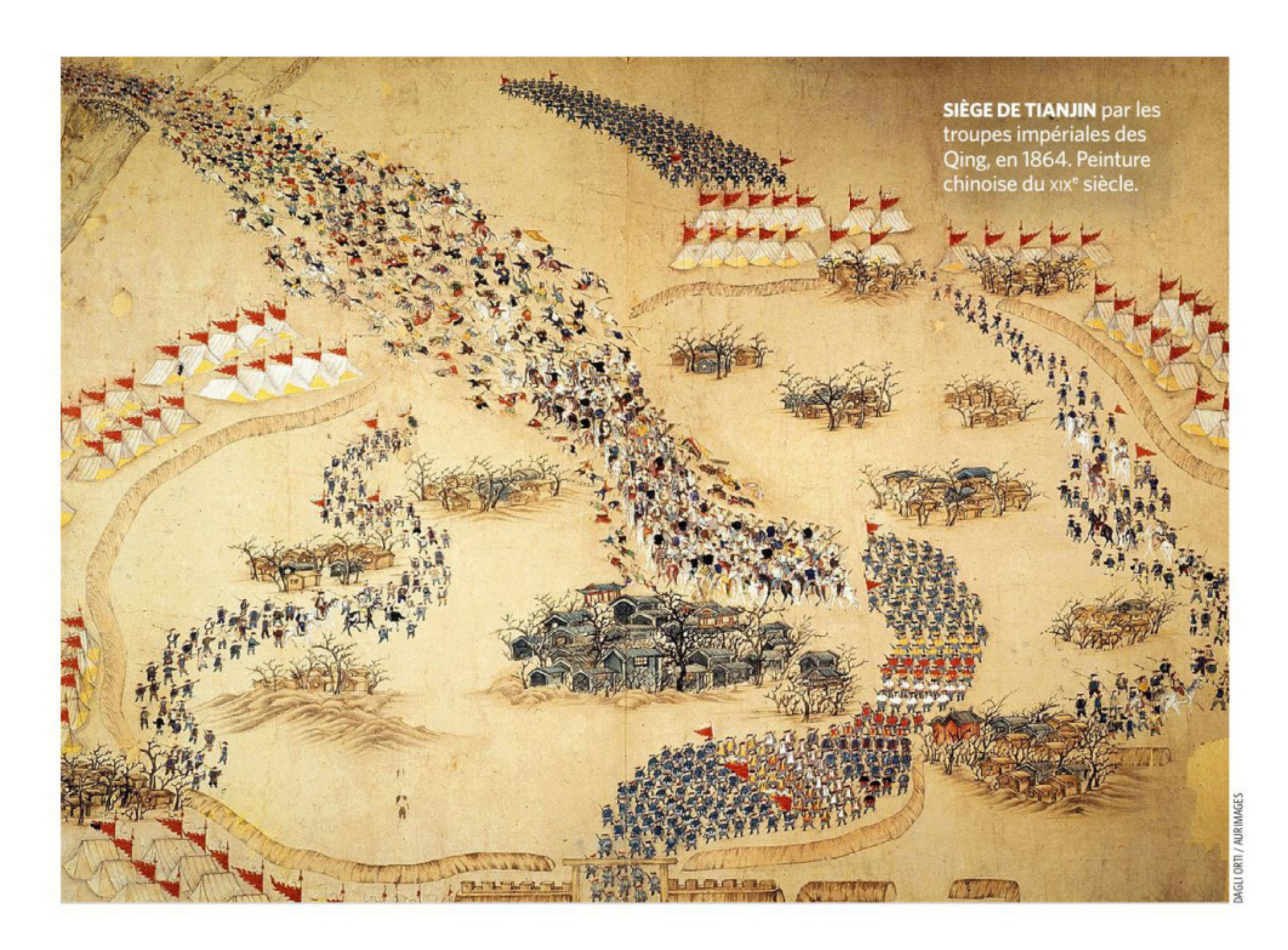
Dans un premier temps, les forces du Royaume céleste sondent leurs options dans les provinces proches, en progressant vers le nord-est à travers les provinces du Hunan et du Jiangxi, arrivant même jusqu'au Fujian. Dans ce processus, les Taiping créent une sorte de royaume itinérant, soutenant la cause par le pillage des zones rurales et par l'absorption de leurs populations. C'est ainsi que le nombre de membres du mouvement continue d'augmenter au fur et à mesure que les Taiping se répandent vers l'embouchure du Yangzi.

Le Royaume céleste

En mars 1853, les Taiping parviennent à prendre Nankin. Le mouvement rassemble alors deux millions de prosélytes et devient la première révolte ayant réussi à contester la capacité de la dynastie Qing à contrôler le pays.

Le nombre important de disciples que compte le mouvement après la conquête de Nankin exige un grand effort administratif et logistique, ce qui exclut désormais de recourir à la stratégie itinérante appliquée jusqu'alors. C'est pourquoi Xiuquan décide de faire de Nankin sa capitale permanente, et de changer son nom pour Tianjin, « la capitale du Ciel ». C'est de là qu'il organisera la conquête de l'empire des Qing.

Pour y parvenir, plusieurs armées sont recrutées en vue d'affronter divers objectifs stratégiques. L'entreprise la plus ambitieuse, appelée l'« expédition du Nord », a pour but la conquête de Pékin. Elle part de Tianjin en mai 1853, suivant la stratégie traditionnelle de mouvement constant et de prosélytisme du credo Taiping. Cependant, une fois arrivés à l'embouchure du fleuve Jaune, les Taiping sont incapables d'enrôler plus d'adeptes, principalement à cause du manque de compréhension entre locuteurs de dialectes du sud et locuteurs de dialectes du nord de la Chine, ce qui



SIÈGE DE TIANJIN par les troupes impériales des Qing, en 1864. Peinture chinoise du XIXe siècle.

DAGLI ORTI / AURIMAGES

rend impossible l'évangélisation des populations rurales du Nord. Cela, ajouté à quelques décisions stratégiques maladroites prises pendant la campagne, finit par user l'élan initial de l'expédition, qui, au printemps 1855, commence à se replier vers le sud, en quête de renforts. Mais les troupes impériales bloquent sa retraite à Lianzhen. Là, elles rompent les digues du Grand Canal afin d'inonder le campement des Taiping et d'empêcher la conquête de Pékin, la capitale.

Rivalités pour le pouvoir

L'échec de l'expédition du Nord semble augurer la chute du Royaume céleste. Les troupes impériales parviennent à assiéger leur capitale, Tianjin, mais la résistance des rebelles et l'éclatement de la seconde guerre de l'Opium entre la Chine, l'Angleterre et la France empêchent le gouvernement impérial d'étouffer la rébellion. Malgré cela, la politique interne de la cour de Tianjin est de plus en plus agitée. L'état mental détérioré de Hong Xiuquan pousse d'autres leaders du mouvement, tels Yang Xiuqing ou Wei Changhui, à lui disputer le pouvoir, ce qui donne lieu, à l'automne 1856, à une purge violente.

L'instabilité politique du Royaume céleste continue jusqu'en 1859, quand Hong Rengan, cousin du roi céleste, qui a passé la plus grande partie de ces années à Canton pour se former auprès de missionnaires étrangers, prend le pouvoir effectif du royaume. Rengan veut moderniser le pays

UNE SOCIÉTÉ ÉGALITAIRE

LE RÉGIME THÉOCRATIQUE et militarisé des Taiping procède à de nombreuses réformes : abolition de la propriété privée et des classes sociales, égalité des sexes, interdiction de l'atrophie des pieds des femmes, de la polygamie et du concubinage...

MONNAIE DE CUIVRE DES TAIPING. *BRITISH MUSEUM, LONDRES.*

BRITISH MUSEUM / SCALA, FLORENCE



Un Américain pro-Qing

FREDERICK TOWNSEND WARD était un militaire américain qui s'est battu en faveur de la dynastie Qing contre les Taiping. Le 20 septembre 1862, pendant la bataille de Tzeki, Ward reçut une balle dans l'abdomen, qui causa sa mort quelques heures plus tard. Lithographie.

BRIDGEMAN / ACI

en prenant pour modèle le capitalisme étranger, réformer l'éducation avec des écoles modernes, interdire la prostitution, la vente d'esclaves et l'opium. Il ouvre également la Chine au commerce avec les étrangers et établit un contrôle militaire efficace du flux commercial à travers le Yangzi, ce qui rend possible la survie des Taiping pendant encore quelques années.

Situation désespérée

Malgré les politiques progressistes que Rengan voulait mettre en œuvre, le sort du Royaume céleste est condamné après la défaite de l'empire des Qing lors de la seconde guerre de l'Opium, en 1860, laquelle entraîne une alliance internationale contre les rebelles. En effet, les Taiping constituent un problème croissant pour les intérêts européens en Chine, étant donné leurs fréquentes — bien qu'infructueuses — tentatives de conquérir Shanghai, centre névralgique de la présence occidentale dans le pays. Dans ce nouveau climat politique, la plus grande collaboration entre les puissances occidentales et les dirigeants Qing permet à quelques-uns des chefs militaires les plus influents, tels Zeng Guofan ou Li Hongzhang, de commencer à moderniser l'armée impériale, tandis que les autorités coloniales européennes présentes dans la région s'impliquent activement dans la guerre contre les Taiping, créant leurs propres armées pour combattre les rebelles.

Cette collaboration porte ses fruits et, après quatre longues années de siège, Tianjin est sur le point de tomber. Face à cette situation désespérée, Hong Xiuquan s'effondre complètement et se suicide en juin 1864, en ingérant des plantes toxiques. À peine un mois plus tard, les forces impériales entrent victorieusement dans Nankin reconquise. Les restes du chef de la rébellion, Xiuquan, sont exhumés et brûlés, ses cendres dispersées dans le vent afin que son esprit ne trouve jamais le repos, selon la pratique traditionnelle infligée aux condamnés pour haute trahison. Le dernier bastion des Taiping sera soumis en 1871. C'est ainsi que la Chine fait son entrée dans le monde moderne. Le coût élevé en vies humaines de la rébellion Taiping est un exemple du prix fort qu'elle a dû payer pour cela. ■

JOSÉ ANTONIO CANTÓN ÁLVAREZ
UNIVERSITÉ DE GRENADE

Pour en savoir plus

ESSAIS

La Chine impériale
D. Lombard, Que sais-je ?, 2001.

La Chine du XIXe siècle à nos jours
P. Godard, P. Pilon, É. Thomas, Autrement, 2004.

Le corset : la tyrannie de la taille de guêpe

Comprimées, déformées, étouffées… Pour suivre la mode et séduire, les dames étaient prêtes à faire tous les sacrifices.

Bien qu'un certain type de corset ait probablement été utilisé dans l'Antiquité – on a découvert des représentations, datées de 1500 ans av. J.-C., de femmes portant des bustiers dans la civilisation minoenne –, ce vêtement féminin est apparu relativement tard dans l'histoire du costume en Occident. Depuis l'Antiquité classique, c'est une silhouette ample et naturelle, vêtue de robes de style « tunique », qui avait prévalu chez les femmes. Mais à partir du XIIIe-XIVe siècle apparaît dans la bourgeoisie urbaine la mode dite « anatomique », qui distingue nettement la tenue féminine de la tenue masculine, et souligne les formes à travers le vêtement. Tandis que les hommes adoptent le costume court et que leur corps reste visible, les dames ajustent leurs longues tuniques et, pour accentuer leur silhouette, cherchent à resserrer la taille et à augmenter le buste.

Ainsi apparaît le corset moderne, qui se popularise dans toute l'Europe à la Renaissance. C'était à l'origine un vêtement propre aux classes aisées. Bien que leur dessin ait évolué avec le temps, les corsets ont toujours conservé la même structure : un bustier en tissu couvrant parfois la poitrine, armé de baleines et fermé par des lacets pour le serrer davantage. On les portait aussi toujours de la même manière : sur la chemise, et jamais en contact direct avec la peau, ce qui évitait d'avoir à les laver, car ils n'étaient pas conçus pour cela.

Les corsets imposaient une rigidité de mouvements incompatible avec le travail physique, en particulier les corsets les plus élaborés, réservés aux grandes occasions, telles que la présentation à la cour. Cependant, chez les femmes de toutes les classes sociales se sont bientôt répandus des bustiers spécialement conçus pour la vie quotidienne, avec des cordons souvent extérieurs, sans baleines et moins rigides, mais qui tenaient la poitrine et le dos, grâce à quoi ils offraient non seulement une silhouette plus féminine, mais facilitaient aussi le mouvement des femmes qui travaillaient et des paysannes. Au fil du temps et dans chaque pays, ce vêtement a pris des noms divers. Le mot, d'origine française, a sûrement un rapport avec un vêtement devenu à la mode à la fin du Moyen Âge, qui consistait en un



LA MODE AVANT le confort. C'est ce que caricature cette estampe publiée en 1777. *British Museum, Londres.*

RMN-GRAND PALAIS

TORSE CONIQUE



LA REINE MARIE-LOUISE d'Orléans porte une robe de brocart avec des garnitures en passementerie et des manches s'ouvrant en larges revers de taffetas. Mais ce qui marque sa silhouette, c'est le corset de fer qu'elle porte en dessous. Par José García Hidalgo. 1679. *Musée du Prado, Madrid.*

ALBUM



Serrées à n'en plus pouvoir

LES CORSETS possédaient un système de fermeture dans le dos qui empêchait les femmes de s'habiller seules : c'était une femme de chambre qui devait tirer le cordon le long du dos pour comprimer le corps et rehausser la poitrine au maximum. Cette pratique a donné lieu à des critiques et des satires. Sur cette caricature, une dame qui se prépare pour le bal fait serrer son corset par son mari, aidé d'une femme de chambre et d'un petit serviteur. Le singe montre du doigt un livre sur lequel est écrit : « Victime de la mode ». Une caricature, certes, mais qui permet de comprendre pourquoi de nombreuses dames s'évanouissaient…

corsage près du corps, noué devant par des lacets, et pourvu de manches étroites.

Le jeu de la séduction

L'Espagne a joué un rôle très important dans la diffusion du corset. À la cour des Habsbourg espagnols, aux XVIe et XVIIe siècles, s'est répandu un type de corset d'une grande sévérité, appelé *corsé*, *corpiño* ou, plus généralement, *cotilla*. Ce dernier terme montre que le vêtement dérivait des cottes de mailles et des sous-vêtements renforcés que les hommes utilisaient autrefois ; on a conservé quelques corsets en fer ou en acier, appelés *coraza* (cuirasse) ou *cuerpo* (corps). La *cotilla* comprenait une gaine pour la poitrine en plaques de bois ou de carton, armée de baleines et ajustée à l'aide de cordons. L'objectif était de transformer le tronc en un cône lisse et allongé, dépourvu de formes naturelles sinueuses, semblable à celui des hommes.

Avec l'essor de la monarchie française, à partir du règne de Louis XIV, de nouvelles modes se développent qui, soulignant le buste, la taille et les hanches, exaltent la sensualité féminine. Le corset devient un élément essentiel de l'art de la séduction féminine, qui s'exerce aussi bien pendant les rencontres sociales — fêtes, danses, théâtre… — que dans la vie quotidienne. Par exemple le matin, lors de la toilette, les dames, aidées de leurs servantes, se préparent pour être vues par les admirateurs qui viennent chez elles leur faire la cour, avec l'assentiment de leurs maris. Sur la chemise, sous-vêtement indispensable en matière d'hygiène, elles commencent par mettre un corset, essentiel pour s'habiller convenablement plus tard, et qui fera partie du jeu de séduction en mettant leur poitrine en valeur.

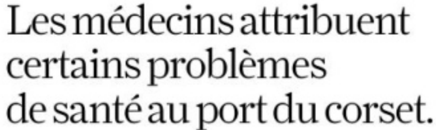
SCÈNE GALANTE dans un jardin. La jeune femme porte un corset mettant en valeur la poitrine, typique du XVIIIe siècle. Par Jean Honoré Fragonard. 1754-1755. *Collection Wallace, Londres.*

RMN-GRAND PALAIS

Ensuite, elles enfilent une longue robe qui peut s'attacher sous le menton ou rester ouverte à la manière d'un manteau, et qui laisse voir le corps selon leur volonté.

Pour serrer la taille et rehausser la poitrine, outre un bustier à baleines, on utilise le laçage, qui consiste à serrer le corset aussi étroitement que possible par devant ou par derrière (ou des deux côtés à la fois), grâce au cordon qui le ferme. C'est ce procédé qui a donné une si mauvaise réputation aux corsets, car il implique la compression du torse : l'utilisation continuelle du corset entraîne en effet la réduction de la capacité pulmonaire et la constriction des organes internes.

Sous Louis XV, les modes vestimentaires françaises atteignent leur apogée, notamment en ce qui concerne la toilette féminine. Le corset devient un élément essentiel de la robe à la mode à cette époque, appelée toilette à la française, qui reprend la robe volumineuse du début du siècle, mais en mettant l'accent sur la taille et les seins. L'importance du bustier est telle que le corps de la robe est orné d'un petit plastron triangulaire à lacets rappelant ceux qui entourent le torse féminin à l'intérieur.



Les médecins attribuent certains problèmes de santé au port du corset.



VENDEUSE DE CORSETS. PAR CHARLES PHILIPON. GRAVURE. 1830.
ROGER VIOLLET / AURIMAGES

« Une rigoureuse torture »

Grâce au corset, la taille est réduite au minimum, et la poitrine est si comprimée que les seins débordent de façon séduisante. Ces robes peuvent être fermées jusqu'au cou, sans décolleté, mais le plus souvent elles restent ouvertes ; seules les plus pudiques ajoutent un mouchoir, appelé modestie, destiné à couvrir leur gorge. La grâce et la sensualité de cette tendance font que ce vêtement se répand dans toute l'Europe, à la faveur des magazines de mode naissants. Et toutes les femmes imitent, dans la mesure de leurs moyens, le style de la favorite de Louis XV, Madame de Pompadour, dont la poitrine est si célèbre qu'elle aurait servi



À la mode du XVIIIe siècle

ON VOIT ici un corset français des années 1760 ①, serré devant et derrière par des cordons ; un corset britannique ②, daté vers 1770-1790, très rigide et sans cordon, qui a dû être porté en de grandes occasions ; un corset de la période 1750-1775 ③, avec des coussinets sur les côtés pour servir de faux-cul et soutenir les jupons.

① et ③ *Metropolitan Museum of Art, New York.* ② *Victoria and Albert Museum, Londres.*

DE GAUCHE À DROITE : AGE FOTOSTOCK. V&A IMAGES / SCALA, FLORENCE. AKG / ALBUM

— selon la légende — de modèle pour le dessin de la coupe de champagne.

Tout au long du XVIIIe siècle, les critiques contre le corset se généralisent en raison de l'inconfort — pour ne pas dire la torture — auquel ils soumettent les femmes. L'homme d'Église espagnol Benito Jerónimo Feijoo, par exemple, écrit qu'à cause du port du corset les bras des femmes sont « jetés dans une prison misérable, au point d'empêcher les mains de communiquer avec la tête, les épaules déboitées, les tailles serrées dans une rigoureuse torture ». D'autres signalent les risques que le corset comporte pour la santé de la femme, en particulier en ce qui concerne leur fonction de reproduction.

Un journal illustré, *Le Censeur*, souligne de son côté que les corsets, emprisonnant les seins des femmes, « provoquent une toux presque continuelle. Ces voix autrefois douces et charmantes, presque toujours enrouées, écorchent aujourd'hui nos oreilles. Certaines [femmes] ont dû être soignées de plaies dangereuses, causées par les corsets difformes qu'elles ont dû utiliser. » Ignacio Mariano Martínez de Galinsoga, médecin de la reine Marie-Louise de Bourbon-Parme, épouse de Charles IV, écrit un traité intitulé *Démonstration mécanique des maladies que produit l'usage du corset* (1784), qui attribue au corset les problèmes de santé des femmes de la classe supérieure.

La culture des Lumières et du rationalisme critique aussi l'exubérance de la cour, en particulier dans le domaine de la mode. À la fin du XVIIIe siècle apparaît un retour à la simplicité vestimentaire, qui se reflète dans l'essor de la mode anglaise. Le corset recule devant des robes amples, rappelant les chemises ou les tuniques classiques : robes « en gaulle » ou « à la créole », blanches et serrées par un lacet, sans corset, qui rappellent celles que portent les enfants. Cependant, cette tendance ne dure pas, et le corset connaît un nouvel âge d'or au XIXe siècle. Cette fois-ci, il cherche à souligner les courbes de la silhouette féminine, dominée par la taille de guêpe. Telles Scarlett O'Hara dans *Autant en emporte le vent*, les femmes tentent d'affiner leur taille avec des corsets qui leur coupent le souffle. Il leur faudra attendre le XXe siècle pour dire définitivement adieu au corset. ■

ANA MARÍA VELASCO MOLPECERES
HISTORIENNE

Pour en savoir plus

ESSAI
Corset
H. Barrère, C.-A. Boyer, Rouergue, 2011.



L'ABORDAGE
Datée de 520-500 av. J.-C., cette kylix montre un navire marchand face à un navire équipé d'un rostre et s'apprêtant à l'aborder. *British Museum, Londres.* En page de droite, panneau égyptien représentant un prisonnier philistin. XIX[e] dynastie. *Musée du Louvre, Paris.*

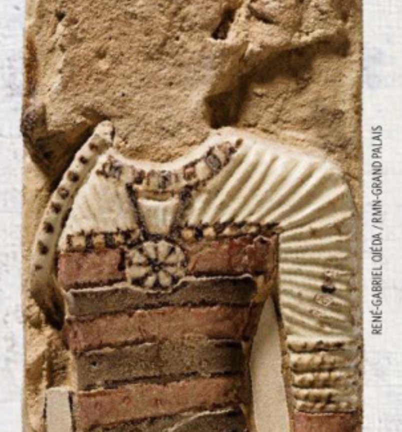
LE GRAND FLÉAU DE LA MÉDITERRANÉE

LES PIRATES DE L'ANTIQUITÉ

BRITISH MUSEUM / RMN-GRAND PALAIS

Ils n'avaient ni jambes de bois, ni perroquets, mais faisaient déjà des ravages le long des côtes il y a plus de 3 000 ans. Au Ier siècle av. J.-C., le banditisme en mer pullule au point que les autorités romaines lancent la plus grande offensive jamais organisée contre les pirates.

MARK WOOLMER
ENSEIGNANT ASSOCIÉ, UNIVERSITÉ DE DURHAM



RENÉ-GABRIEL OJÉDA / RMN-GRAND PALAIS



DEA / SCALA, FLORENCE

◀ **COMBAT MARITIME**
Les corps des combattants sont tombés à l'eau lors de cet affrontement mouvementé. Bas-relief romain. IIe siècle apr. J.-C. *Musée archéologique, Venise.*

▶ **LES EAUX DE RHODES**
Les routes menant à Mandraki, l'un des cinq ports de la Rhodes antique, étaient souvent la cible des pirates.

▼ **UNE ARME REDOUTABLE**
Ce rostre en bronze était placé à la proue et s'enfonçait dans la coque du navire ennemi en ouvrant une voie d'eau. IIIe siècle av. J.-C.

RPM NAUTICAL FOUNDATION

La majorité des gens connaissent les pirates et la piraterie grâce aux livres jeunesse ou aux films produits par Hollywood. La popularité inébranlable dont jouissent des romans et des films comme *Peter Pan*, *L'Île au trésor*, *Capitaine Blood* ou encore *Pirates des Caraïbes* indique que la perception que le public a des pirates est toujours façonnée par l'univers romanesque des auteurs de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle. Dans l'imaginaire collectif, le pirate est bien souvent un brigand qui sillonne les mers à la recherche d'un trésor caché sur une île, dont l'œil est généralement couvert d'un bandeau, qui est amputé d'un membre (il a alors une jambe de bois ou un crochet à la place d'une main) et qui porte un perroquet mal embouché juché sur l'épaule. Cependant, en dépit de la fascination qu'exercent les pirates de l'âge d'or de la piraterie (1650-1730), le banditisme en mer est né quasiment avec la navigation. Le terme latin de « pirate » vient du grec ancien *peiraô*, signifiant « entreprendre, tenter » (en l'occurrence « qui entreprend de voler »), et qui a donné *peirates* , le « brigand », le « pirate ».

La piraterie devient très vite une donnée majeure de la vie quotidienne des implantations côtières du centre et de l'est de la Méditerranée, car la topographie accidentée de ces régions conduit les populations à se nourrir des produits de la mer plutôt que de ceux issus de l'agriculture.

CHRONOLOGIE

À LA CHASSE AU BUTIN

1200 av. J.-C.
Des groupes de pirates de l'âge du bronze, surnommés « peuples de la mer », pillent la Méditerranée orientale.

750 av. J.-C.
Dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*, Homère évoque la piraterie dans des termes qui laissent penser à un phénomène courant en mer Égée.



IVe siècle av. J.-C.
Époque du naufrage du navire marchand grec *Kyrenia* après une attaque de pirates. Il est découvert en 1965 près de Chypre.

323 av. J.-C.
Après la mort d'Alexandre le Grand, ses successeurs n'hésitent pas à recruter des pirates comme mercenaires.

IIe siècle av. J.-C.
Début de l'essor des pirates de Cilicie, sur la côte sud de l'Asie Mineure, qui menacent les voies commerciales romaines.

67 av. J.-C.
La loi Gabinia confère à Pompée tout pouvoir dans la lutte menée en Méditerranée contre la piraterie.

ANNA SERRANO / FOTOTECA 9X12

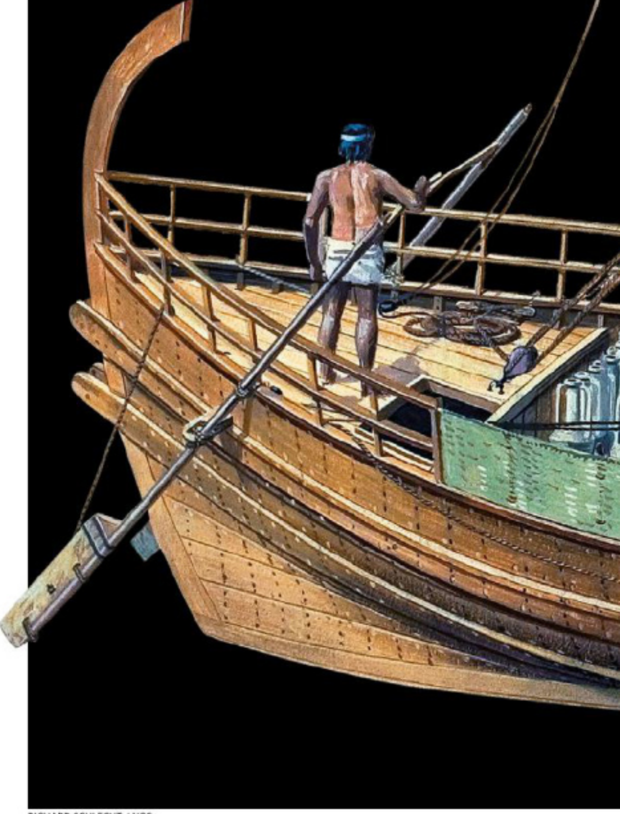


▲ **LES LETTRES D'AMARNA**
Découvertes en Égypte, à Amarna, et datant des règnes d'Aménophis III et d'Akhenaton, des tablettes cunéiformes attestent de l'importance du commerce international au XIVe siècle av. J.-C. *Musée du Louvre, Paris.*
DEA / ALBUM

En raison de l'insuffisance des terres fertiles, la plupart des populations vivant sur les côtes forment des groupes moins nombreux et plus pauvres que ceux installés à l'intérieur des terres. La survie des populations des côtes était donc étroitement liée aux ressources marines : poissons, mollusques et algues. Presque tous les hommes en bonne santé des ports du centre et de l'est de la Méditerranée possédaient une embarcation, excellaient dès leur plus jeune âge dans l'art de la navigation et avaient de très bonnes connaissances maritimes. Des éléments qui leur permettaient de se convertir en pirates lors de périodes difficiles.

Cachés dans les criques

Au cours des premiers siècles de l'histoire de la navigation, les embarcations ne pouvaient pas naviguer en pleine mer et se contentaient de caboter le long des côtes, de sorte que le trafic maritime se limitait à quelques voies navigables. Les navires marchands lourdement chargés qui sillonnaient lentement ces routes côtières constituaient des cibles idéales pour les écumeurs des mers, qui profitaient du littoral escarpé de la Méditerranée, dont les baies et les grottes offraient un accès rapide aux routes commerciales et permettaient aux pirates de se cacher jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour que leurs victimes puissent leur échapper. Ces pillards furent probablement les premiers véritables pirates, attaquant les gens sans distinction de nationalité et ne prêtant serment de fidélité à personne. Il n'est donc pas étonnant qu'avec l'énergie et les moyens nécessaires les habitants des installations côtières aient eu si souvent recours à la piraterie en cas de problèmes économiques.



RECONSTITUTION DU *KYRENIA*
Restituée d'après des données archéologiques, l'embarcation possédait un mât unique, une voile carrée et deux grandes rames latérales. La coque était renforcée par des feuilles de plomb.
RICHARD SCHLECHT / NGS

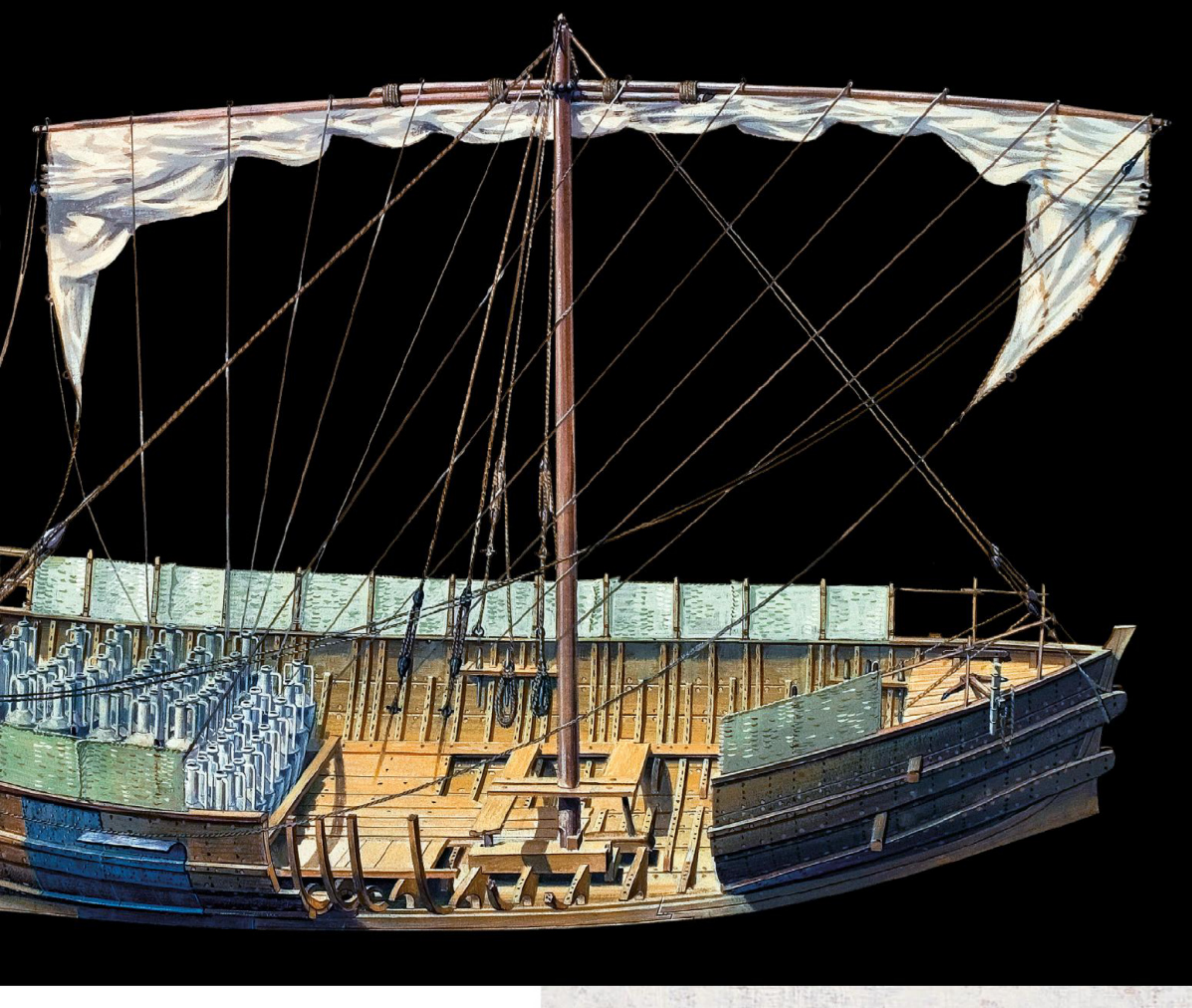
Les sources les plus anciennes ayant trait à la piraterie en Méditerranée proviennent pour la plupart des registres et des annales de l'Égypte ancienne. Les lettres d'Amarna, une série de 382 tablettes de correspondance diplomatique entre l'administration égyptienne, ses alliés et ses vassaux, sont particulièrement instructives. Datées du Nouvel Empire, les lettres, écrites vers 1360-1332 av. J.-C., offrent un superbe panorama de la situation politique à l'est de la Méditerranée

La survie des populations des côtes, étroitement liée aux ressources marines, favorisa la piraterie.



ALBUM

AMPHORE ROMAINE DÉCOUVERTE DANS UNE ÉPAVE QUI TRANSPORTAIT 1 500 AMPHORES À VIN. *METROPOLITAN MUSEUM, NEW YORK.*

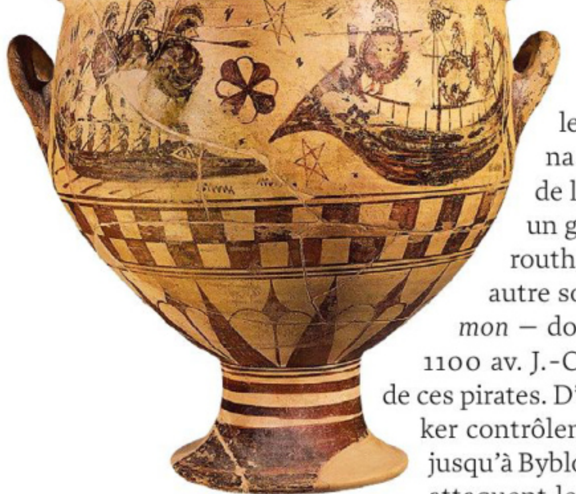


durant cette période. Plusieurs lettres indiquent que deux groupes de pirates, les Lukkas et les Shardanes, perturbent le commerce et la sécurité de la région. Dans une lettre envoyée au pharaon, le roi d'Alashiya (Chypre) nie fermement que son peuple soit allié aux gens de Lukka, lesquels, dit-il, pillent fréquemment Zikhra, une ville de son royaume. Les Lukkas, établis en Lycie (Asie Mineure), étaient effectivement bien placés pour piller les implantations côtières de l'est de la Méditerranée.

Malheureusement, la lettre ne dit pas de quelle façon il est envisagé de repousser la menace ; elle indique seulement que tout citoyen d'Alashiya ayant incorporé les rangs des pirates sera châtié. Une autre

L'ATTAQUE D'UN NAVIRE MARCHAND

EN 1965, ON DÉCOUVRE près du port de Kyrenia, dans les eaux chypriotes, l'épave d'un petit navire marchand auquel on donne le nom de la ville. Le bateau mesure 14 m de longueur, a un seul mât, une voile carrée et deux rames latérales à la poupe qui font office de gouvernails. La coque était protégée par des feuilles de plomb, l'équipage était composé de quatre personnes. Lorsqu'il a sombré, le navire transportait un chargement de 400 amphores de vin de Rhodes et de Samos, 29 meules à grains de Nisyros et plus de 10 000 amandes. Des traces de violence – huit pointes de fer fichées dans la coque – ont conduit les archéologues Michael Katzev et Susan Womer Katzev à envisager une attaque de pirates. Si c'est attesté, il s'agirait de la plus ancienne preuve matérielle connue d'un acte de piraterie.



▲ **LE CRATÈRE D'ARISTONOTHOS**
L'une des scènes de ce vase à vin représente une bataille navale. Pendant des siècles, la ligne de démarcation entre la guerre et la piraterie fut extrêmement ténue. Vers 675-650 av. J.-C. *Musées du Capitole, Rome.*
DE AGOSTINI

lettre des archives d'Amarna témoigne d'une attaque de la marine marchande par un groupe de pirates de Beyrouth, de Tyr et de Sidon. Une autre source, *L'Histoire d'Ounamon* – document fictif écrit vers 1100 av. J.-C. –, atteste du pouvoir de ces pirates. D'après ce texte, les Thekker contrôlent la côte du sud d'Israël jusqu'à Byblos (dans l'actuel Liban) et attaquent les navires marchands en toute impunité.

Certains des premiers témoignages relatifs à la piraterie en Grèce sont constitués des récits des prouesses du roi Minos, le puissant dirigeant de la Crète. Hérodote et Thucydide affirment qu'il est le premier roi ayant créé un empire maritime, une thalassocratie. Selon Thucydide, « Minos fut le premier à posséder une flotte et à étendre sa domination sur la majeure partie de ce que nous appelons la mer grecque ; ayant soumis les îles Cyclades il fut le premier colonisateur de la plupart d'entre elles, en expulsa les Cariens et plaça ses propres enfants aux postes de gouverneurs. Et, fort naturellement, pour que les tributs lui parviennent en toute sécurité, il fit en sorte de débarrasser les mers des pirates partout où s'étendait son pouvoir. »

Des pirates chez Homère

Bien qu'il soit tentant de voir dans ces récits de réels événements historiques, il est probable que les deux auteurs utilisent la thalassocratie crétoise comme métaphore de l'empire maritime athénien de leur époque : la thalassocratie minoenne est un mythe ne reposant sur aucun fondement historique solide. En réalité, dans l'histoire de la Grèce, le concept formel de piraterie n'apparaît pas avant l'époque archaïque (800-500 av. J.-C.). L'*Iliade* et L'*Odyssée*, écrites vers 750 av. J.-C., contiennent de nombreuses références aux pirates. Même si le plus souvent ces pirates sont désapprouvés ou condamnés, leurs actes sont parfois loués. Ainsi, Ulysse, lorsqu'il prétend être le fils de Castor le Crétois, explique que le statut social des pirates peut évoluer grâce au pillage. Et si la piraterie était une activité déshonorante pour un pirate pauvre, le butin que gagnait un intrépide pirate professionnel lui offrait la possibilité de s'élever dans la hiérarchie sociale.

Jusqu'à la fin du VIe siècle av. J.-C., les voies commerciales grecques embrassent un horizon vertigineux : du sud du Portugal jusqu'à l'ouest de l'Inde, des ports du nord de l'Afrique jusqu'à la région la plus septentrionale de la mer Noire. Le volume et la valeur des biens transportés par ces voies se multiplient, impliquant pour la première fois que la prospérité économique des cités-États grecques telles qu'Athènes, Corinthe et Égine repose presque exclusivement sur le commerce maritime. Par conséquent, la piraterie menace lourdement la prospérité de ces cités. Il n'est donc pas étonnant que, selon Thucydide, les Corinthiens aient été les premiers à réprimer la piraterie pour venir en aide aux marchands.

Ces campagnes navales à grande échelle ont un coût élevé, et de nombreux États préfèrent renoncer à ce moyen d'enrayer la piraterie. Car, pour être efficace, même une simple campagne destinée à punir un petit nombre de pirates nécessitait des efforts militaires et financiers exorbitants. Au cours des Ve et IVe siècles av. J.-C., les États grecs tentent donc d'endiguer la piraterie en recourant à des moyens moins coûteux. Ces mesures comportaient des campagnes sporadiques destinées à « nettoyer la mer des pirates », la création d'alliances et de pactes comportant une clause interdisant juridiquement le brigandage en mer, la construction d'enclaves militaires dans les régions où sévissaient souvent les pirates, et des bateaux pour escorter les navires marchands. Ces mesures permirent de restreindre les activités de certains groupes de pirates, sans pour autant empêcher la prolifération de la piraterie dans plusieurs régions de la Méditerranée.

Le fait qu'à la fin du IVe siècle av. J.-C., Alexandre le Grand ait vu dans la piraterie



DÉLOS, PLAQUE TOURNANTE DU COMMERCE
Le caractère sacré et inviolable de cette île égéenne favorisa son industrie mercantile. Au IIe siècle av. J.-C., elle devint un gigantesque marché d'esclaves approvisionné par les pirates.



▲**TÉTRADRACHME D'ARGENT**
Cette monnaie fut frappée sous le règne de Démétrios Poliorcète, un roi qui eut recours aux services des pirates dans nombre de ses batailles. *British Museum, Londres.*

BRITISH MUSEUM / SCALA, FLORENCE

une menace grave pesant sur son plan d'invasion de la Perse est assez révélateur. Son armée dépendait des provisions envoyées depuis la Grèce continentale, et les attaques contre la marine marchande risquaient de mettre en péril sa campagne militaire. C'est la raison pour laquelle Alexandre le Grand crée la première véritable coalition « internationale » contre la piraterie, souhaitant voir tous ses alliés et ses vassaux l'intégrer.

Jules César séquestré

Après la mort d'Alexandre, en 323 av. J.-C., aucun pouvoir n'est suffisamment puissant – ou suffisamment volontaire – pour tenter d'en finir avec la piraterie. En outre, les successeurs d'Alexandre, estimant que les pirates peuvent leur être utiles pour harceler leurs ennemis, les intègrent même dans leurs propres unités marines en qualité d'auxiliaires.

On sait que Démétrios Poliorcète, l'un des successeurs d'Alexandre le Grand, incorporait systématiquement des pirates dans sa marine de guerre ; l'historien Diodore de Sicile révèle que, lors du siège de Rhodes, Démétrios emploie des pirates, dont le célèbre Timoclès et ses hommes. Ptolémée II fait également appel à des pirates pour combattre le Séleucide Antiochos II lors de la deuxième guerre de Syrie (260-253 av. J.-C.). Mais si quelques pirates réussissent à gagner leur vie en intégrant les armées de ces souverains, la majorité continue de travailler pour son propre compte, à l'instar de Timarchos, un pirate d'Étolie qui sévit en Asie Mineure au IIIe siècle av. J.-C. La fin de la domination navale de Rhodes, en 167 av. J.-C., entraîne la disparition du dernier barrage à la piraterie, et, deux décennies plus tard, cette activité délictueuse constitue de nouveau un énorme problème. Cette période voit l'essor des pirates de Cilicie, qui règnent alors sur les eaux de la Méditerranée orientale.

En règle générale, les Ciliciens attaquaient les navires lourdement chargés de blé, qui avançaient avec lenteur. L'équipage et les

Sous domination romaine
Alliés de Rome
Région contrôlée par les pirates
Principales voies commerciales terrestres
Principales voies commerciales maritimes

CARTE : EOSGIS.COM

Les prisonniers des pirates étaient vendus comme esclaves ou libérés contre une rançon.

HERMÈS, DIEU DU COMMERCE ET DES VOLEURS, ÉTAIT VÉNÉRÉ PAR LES PIRATES CILICIENS. DÉTAIL D'UNE KYLIX. Ve SIÈCLE AV. J.-C. *MUSÉE DU LOUVRE, PARIS.*

BRIDGEMAN / ACI



passagers qui étaient parfois transportés étaient capturés et vendus comme esclaves ou, dans le cas de personnalités connues ou riches, gardés en otages jusqu'au paiement d'une rançon. L'industrie agricole et minière de Rome reposant sur le travail d'esclaves fournis à faible coût, les Romains sont tout d'abord bien disposés à l'égard des activités des Ciliciens. Mais la tolérance prend fin en 75 av. J.-C., lorsque des pirates ciliciens séquestrent un jeune homme nommé Jules César et exigent une rançon. C'est la deuxième fois que les Ciliciens capturent César, et, pour éviter l'humiliation que cet incident pourrait avoir sur le plan politique, César rassemble une flotte, retrouve les pirates, les capture et les fait crucifier.

LES CILICIENS DOMINENT LE BASSIN

LES PIRATES DE CILICIE TRACHÉE, dans le sud-ouest de la Turquie, sèment la terreur dans toute la Méditerranée orientale au IIe et au Ier siècle av. J.-C. Quatre facteurs facilitent leurs entreprises. Le premier étant la crise de l'Empire séleucide, dont la puissante armée a jusqu'alors jugulé la piraterie. Le deuxième, selon le géographe grec Strabon, est leur aptitude à fournir à Rome des esclaves à bas coût, les politiciens n'ayant donc aucun intérêt à mettre fin à la piraterie. Le troisième facteur est géographique : un littoral escarpé offrant des mouillages et des cachettes, et le mont Taurus fournissant les arbres pour fabriquer les navires. Enfin, un réseau efficace de renseignements leur permet de connaître le chargement ou la destination d'un navire ancré au port, et de l'attaquer une fois qu'il est en mer.

Peu de temps après, en 67 av. J.-C., des pirates pillent Ostie, le port de Rome, ce qui convainc définitivement les Romains de mener une lutte systématique contre la piraterie. Ce combat commence par l'approbation d'une loi antipiraterie, la loi Gabinia (du nom de son promoteur Aulus Gabinius), qui déclare les pirates *hostes gentium*, « ennemis de l'humanité ». Une opinion qu'exprime Cicéron dans son *Traité des devoirs (De officiis)*, dans lequel il accuse les pirates d'être les ennemis communs de toute l'humanité.



▲ POMPÉE LE GRAND
Ce buste en marbre représente le général romain qui mit un terme à la menace que représentaient les pirates en Méditerranée. Ier siècle av. J.-C. *Musée de la Civilisation romaine, Rome.*
PRISMA / ALBUM

DEA / ALBUM

DÉCHARGEMENT DE BLÉ D'UN NAVIRE MARCHAND À OSTIE. LES FONCTIONNAIRES ASSIS NOTENT LES MARCHANDISES ET LES PAIEMENTS SUR DES TABLETTES EN CIRE. IER - IIE SIÈCLES APR. J.-C. *MUSÉE DE LA CIVILISATION ROMAINE, ROME.*

Une méthode enfin efficace

La loi Gabinia garantit au général Pompée un pouvoir et des ressources financières sans précédent pour combattre la piraterie, ce qui en fait l'homme le plus puissant de Rome : il disposait de 120 000 fantassins, de 4 000 cavaliers, de 270 navires et d'un budget considérable de 6 000 talents. Ces moyens permettent à Pompée de mener plusieurs assauts contre les principaux bastions pirates en Méditerranée, comme la Cilicie, la Crète, l'Illyrie et l'île de Délos.

La clémence accordée à de nombreux pirates constitue un aspect remarquable de ces campagnes. Si des milliers d'entre eux meurent en combattant les troupes de Pompée, ceux qui se rendent reçoivent des propriétés et des terres dans des régions éloignées de la mer, de l'Anatolie jusqu'en Afrique du Nord. Ces récompenses ont pour but de leur permettre de gagner leur vie honnêtement, en amenuisant l'attrait que pouvait exercer la piraterie. Cette méthode se trouva être la plus efficace de l'époque romaine, même si, comme d'autres avant ou après eux, les Romains ne réussirent pas à éradiquer totalement la piraterie. ■

Pour en savoir plus

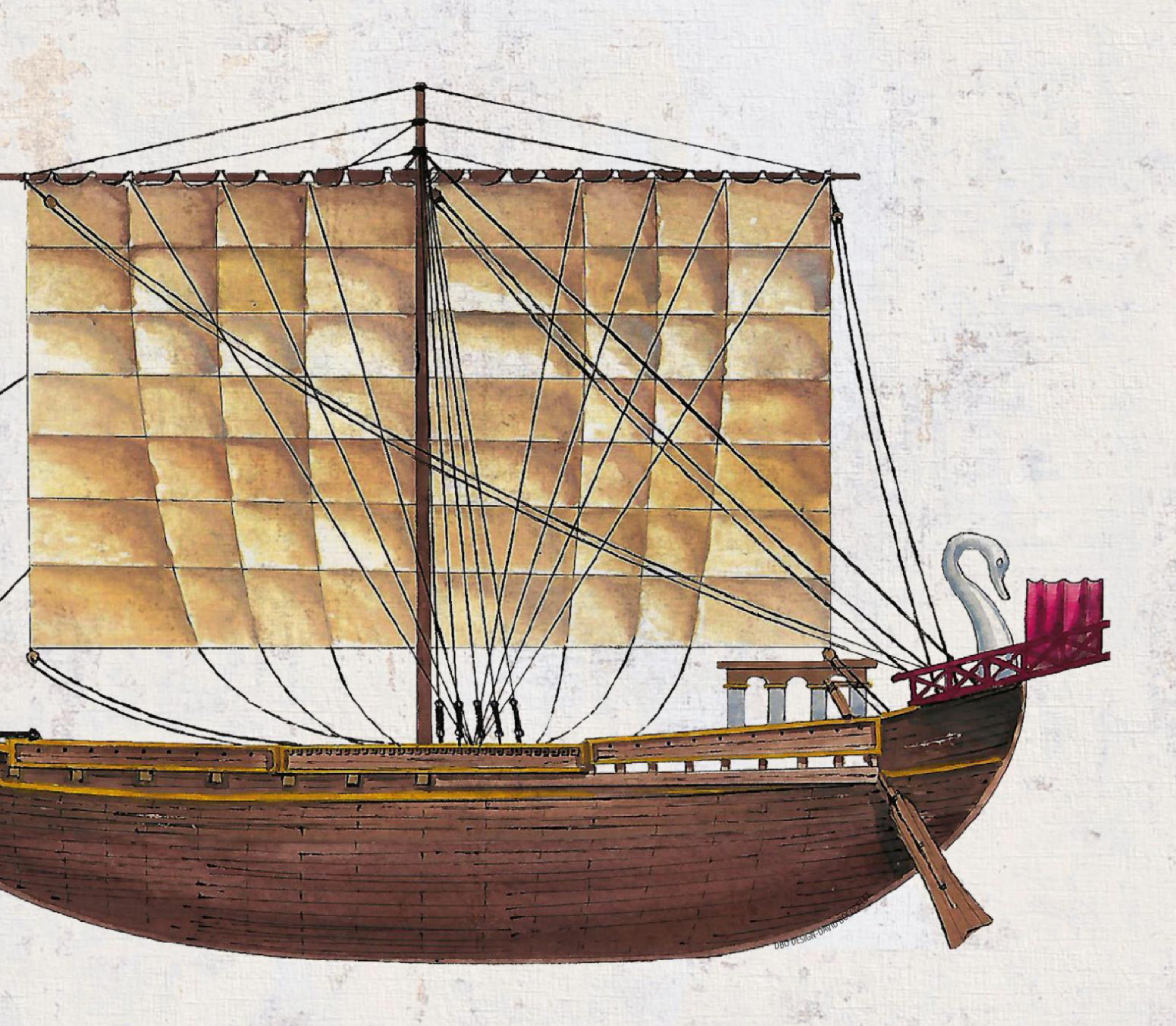
ESSAIS

Histoire des pirates et des corsaires. De l'Antiquité à nos jours
G. Buti, P. Hrodej (dir.), CNRS Éditions, 2016.

Les Pirates contre Rome
C. Sintes, Les Belles Lettres, 2016.

DES CIBLES TOUTES TROUVÉES

LES NAVIRES MARCHANDS lourdement chargés, qui se déplaçaient avec lenteur, étaient la cible des pirates. L'un des exemplaires les plus remarquables d'*oneraria* – des navires romains à quille ronde – a été découvert à la Madrague à Giens, dans le Var. Daté du Ier siècle av. J.-C., il mesurait plus de 40 m de long et pouvait transporter un chargement de 400 tonnes. Lors de son dernier voyage, il avait à son bord de 7 000 à 10 000 amphores de vin italien destinées au sud de la Gaule. Le navire romain traditionnel était en revanche beaucoup plus petit : il mesurait 15 à 20 m de long et pouvait transporter un chargement de 75 tonnes.



LES PIRATES N'ÉPARGNAIENT

Une mosaïque trouvée dans une villa romaine de Dougga, en Numidie, montre

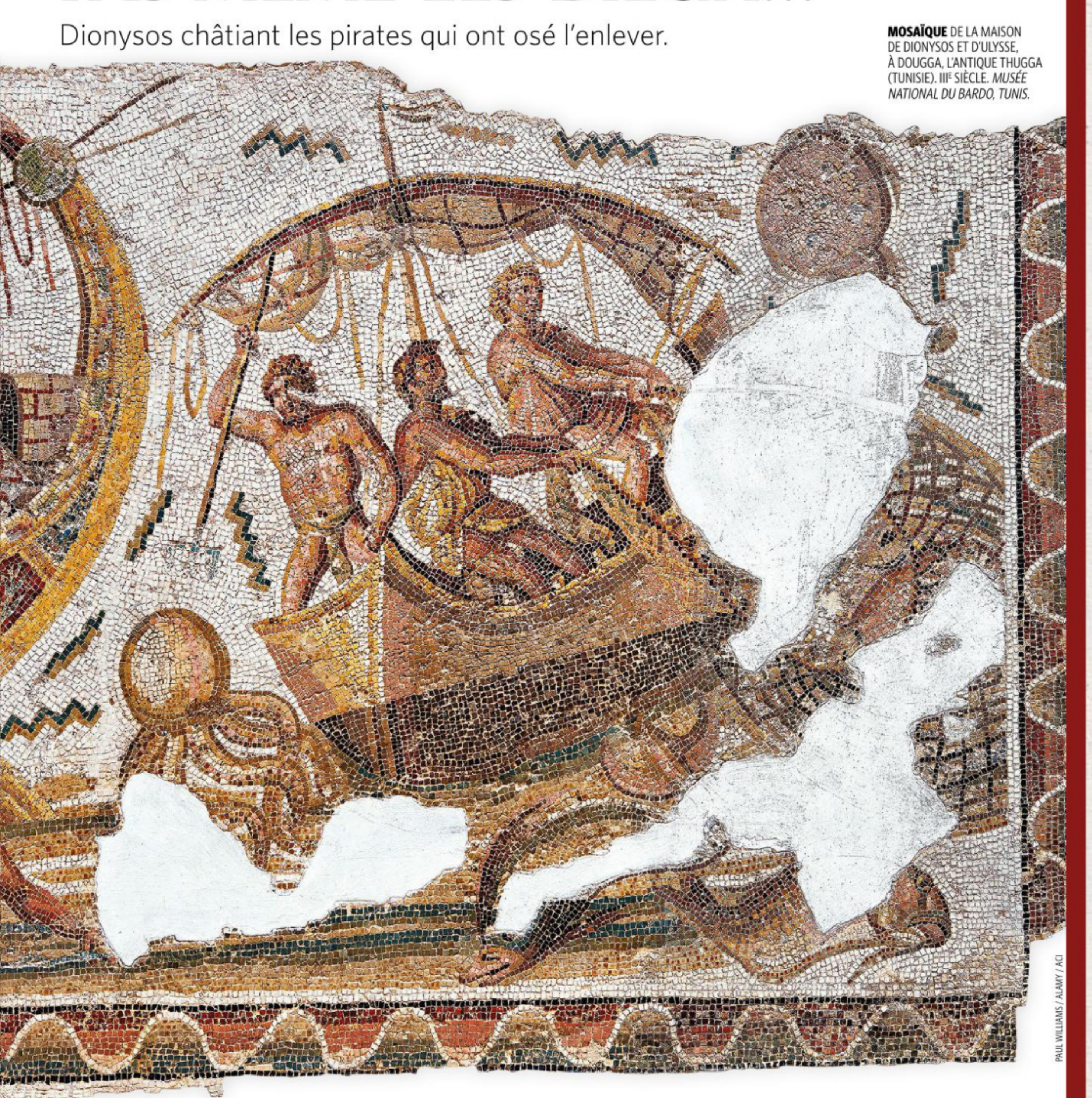


LA SCÈNE ILLUSTRE l'histoire relatée dans le chant VII des *Hymnes homériques*. Un jour, Dionysos, dieu du Vin et de la Fertilité, prit la forme d'un beau jeune homme. Alors qu'il se promène sur la côte, « sur un navire au bon tillac, des hommes, des pirates, se sont promptement avancés sur la mer couleur de vin ». Il s'agit de pirates, qui séquestrent le jeune homme en le prenant pour le fils d'un roi et espèrent en tirer une rançon. Ils tentent de l'attacher, mais les cordes

PAS MÊME LES DIEUX…

Dionysos châtiant les pirates qui ont osé l'enlever.

MOSAÏQUE DE LA MAISON DE DIONYSOS ET D'ULYSSE, À DOUGGA, L'ANTIQUE THUGGA (TUNISIE). IIIE SIÈCLE. *MUSÉE NATIONAL DU BARDO, TUNIS.*



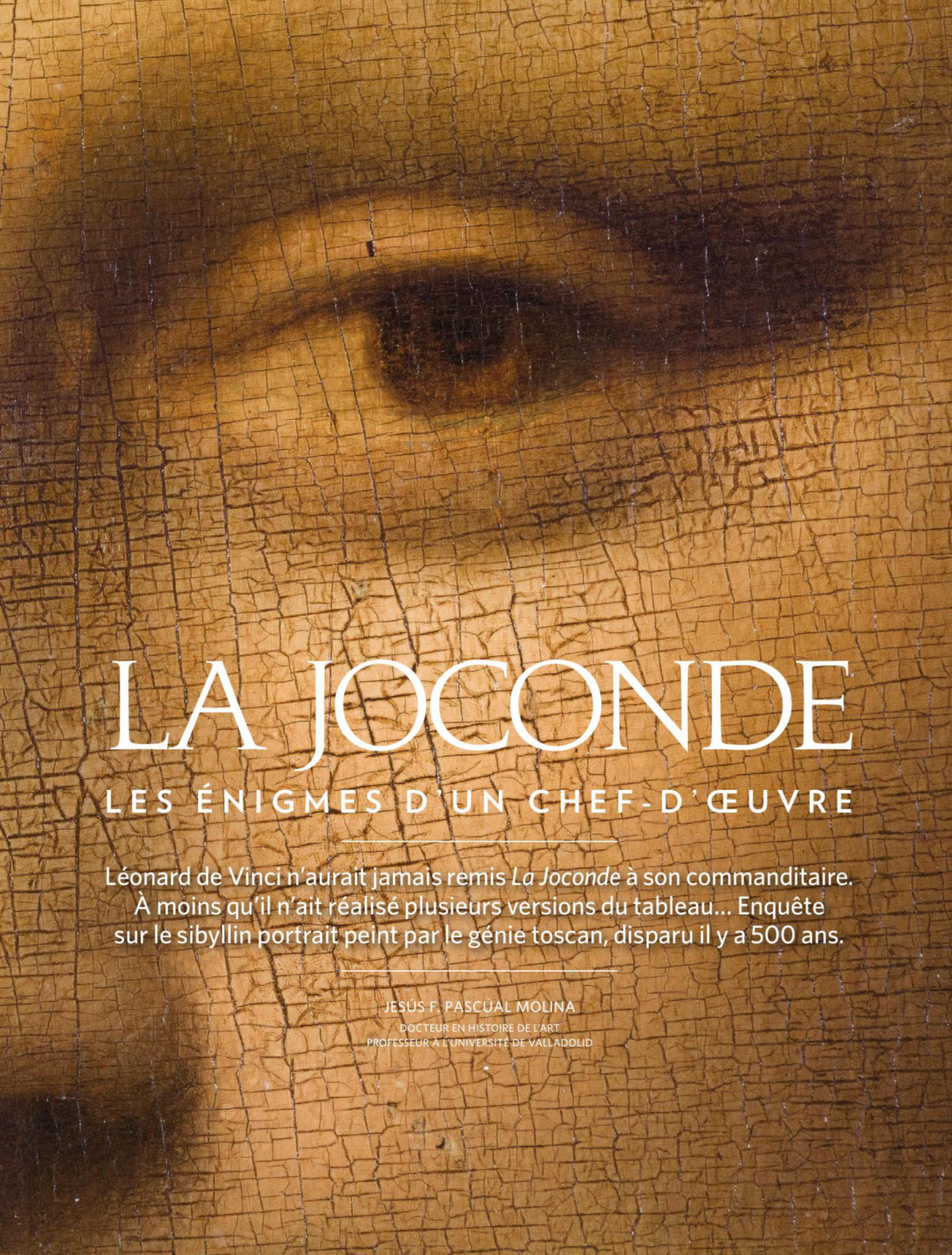
PAUL WILLIAMS / ALAMY / ACI

retombent. Le timonier les met en garde, disant qu'il est peut-être un dieu, mais les pirates ne le croient pas. Soudain, du vin jaillit du navire, une vigne pousse en haut du mât, et le dieu se transforme en lion qui attaque le capitaine. Terrifiés, les pirates se jettent à la mer et sont transformés en dauphins. Sur la mosaïque, on voit Dionysos soutenu par son précepteur Silène et un satyre ; derrière lui se tient une bacchante coiffée de feuilles de vigne.



LES CRAQUELURES DU TEMPS
Un demi-million de craquelures, petites crevasses dans la peinture, sillonnent le visage de Monna Lisa. Les couleurs se sont assombries avec le temps et les couches successives de vernis.

MICHEL URTADO / RMN-GRAND PALAIS

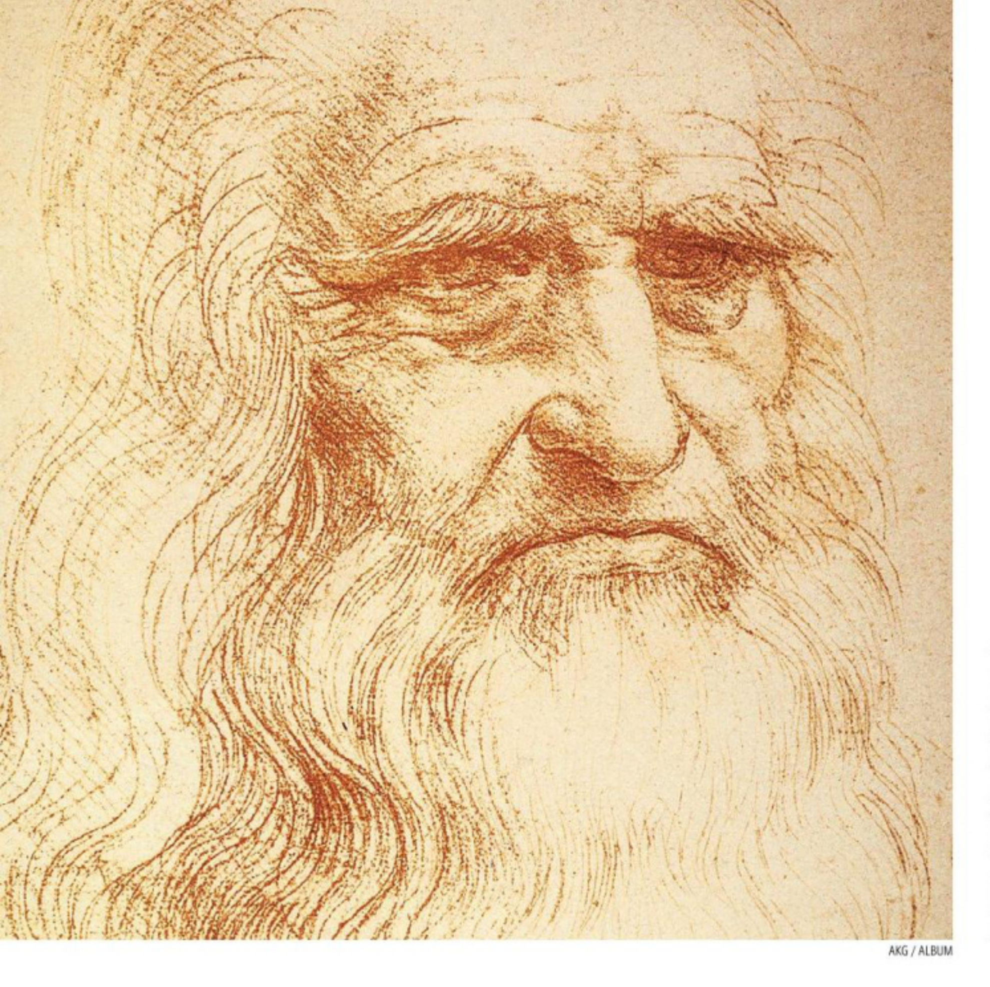


LA JOCONDE

LES ÉNIGMES D'UN CHEF-D'ŒUVRE

Léonard de Vinci n'aurait jamais remis *La Joconde* à son commanditaire. À moins qu'il n'ait réalisé plusieurs versions du tableau… Enquête sur le sibyllin portrait peint par le génie toscan, disparu il y a 500 ans.

JESÚS F. PASCUAL MOLINA
DOCTEUR EN HISTOIRE DE L'ART
PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE VALLADOLID



AKG / ALBUM

◀ L'ARTISTE ÂGÉ Léonard réalise cette sanguine, considérée comme un autoportrait, vers 1512, alors qu'il réside à Milan. *Bibliothèque royale, Turin.*



PIETRO CANALI / FOTOTECA 9X12

Le *Portrait de Lisa Gherardini, épouse de Francesco del Giocondo* est accroché — sous très haute surveillance — dans la salle 711 de l'aile Denon du musée du Louvre, à Paris. Mieux connu sous le nom de *La Joconde* ou *Monna Lisa*, cette huile sur bois de 77 cm sur 53 cm peinte par Léonard de Vinci est difficile à admirer en raison de l'écran formé par la foule de touristes qui se presse, téléphone en main, pour immortaliser par une photo cette icône de l'histoire de l'art.

Dès sa première ébauche, ce tableau unique suscite attentes et interrogations. On sait que vers 1503 Léonard commence le portrait d'une dame florentine, Lisa Gherardini, épouse du marchand Francesco del Giocondo, qui commande le portrait soit parce que la famille emménage dans une nouvelle demeure, soit pour la naissance en 1502 de son deuxième enfant. En 2005, une note rédigée par un Florentin, Agostino Vespucci, est découverte en marge d'une œuvre de Cicéron conservée à la bibliothèque de l'université de Heidelberg, et datée d'octobre 1503. Vespucci suggère que Léonard n'achève jamais ses œuvres, mais surtout il indique que l'artiste est alors en train de peindre « le visage de Lisa del Giocondo », ce qui semble clore le débat séculaire quant à l'identité de la femme représentée sur le chef-d'œuvre du Louvre.

UNE PEINTURE QUI VOYAGE

1503-1516

LÉONARD DE VINCI commence le portrait de Lisa del Giocondo. Il l'emporte à Milan, à Rome, puis en France, quand il se met au service de François Ier.

1519-1797

À LA MORT de Léonard, *Monna Lisa* entre dans les collections royales. Le tableau est accroché à Fontainebleau et à Versailles, avant d'intégrer le musée du Louvre.

1800-1804

NAPOLÉON est fasciné par le portrait et demande qu'il soit porté dans sa résidence du palais des Tuileries, en 1800. Quatre ans plus tard, le tableau retourne au Louvre.



1911-1914

UN VOLEUR dérobe le tableau, qui disparaît pendant deux ans, jusqu'à ce qu'on le retrouve en Italie. *La Joconde* réintègre le Louvre après avoir été exposée à Florence, à Rome et à Milan.

LA CAPITALE DU QUATTROCENTO
Florence est le berceau de la Renaissance, née d'artistes tels que Léonard de Vinci ou Brunelleschi, l'auteur du dôme de Santa Maria del Fiore, visible sur cette vue.

ET SI CE N'ÉTAIT PAS LISA GHERARDINI ?

AU FIL DES SIÈCLES, plusieurs auteurs ont avancé d'autres identités concernant la femme peinte par Léonard de Vinci. Certains ont même vu la mère de l'artiste ou un **homme vêtu en femme** – voire l'artiste lui-même – derrière le sourire le plus célèbre de l'histoire de la peinture. Si l'on en croit leurs hypothèses, confortées par l'analyse que Sigmund Freud a faite de Léonard et de son œuvre, l'artiste aurait sublimé sa sexualité au moyen de l'art, ce qui expliquerait pourquoi il aurait gardé le tableau quasiment jusqu'à sa mort. Conformément au récit d'Antonio de Beatis, qui affirmait qu'il s'agissait du portrait d'une dame florentine commandé par **Julien de Médicis,** les noms de plusieurs maîtresses de cet aristocrate ont été cités, dont Costanza d'Avalos, **Isabelle d'Este,** Catherine Sforza ou Isabelle d'Aragon. Cependant, aucune d'entre elles n'était florentine, et leur statut social empêchait l'anonymat.



ISABELLE D'ESTE. DESSIN RÉALISÉ PAR LÉONARD DE VINCI VERS 1500. *MUSÉE DU LOUVRE, PARIS.*

FINE ART IMAGES / ALBUM



▶ MONNA LISA PREND LA POSE
En 1863, Cesare Maccari illustre une séance de travail pour *La Joconde* telle que décrite par Giorgio Vasari en 1550.

BRIDGEMAN / ACI

Beaucoup ont en effet voulu voir — et persistent à voir — de multiples identités dans ce tableau, y compris l'autoportrait de l'artiste travesti en femme.

Une œuvre fulgurante

Ceux qui eurent l'occasion de voir l'œuvre dans l'atelier de Léonard en assurèrent vite la renommée. En attestent les copies qui en sont immédiatement réalisées, à commencer par le dessin exécuté par Raphaël vers 1504, également conservé au Louvre ; il semble être l'ébauche du portrait de Maddalena Doni, daté de 1506 environ, et présente des affinités avec *La Joconde* dans la pose et dans la composition.

Mais le meilleur témoignage de l'influence de *Monna Lisa* sur les peintres de la Renaissance se trouve dans *Les Vies des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes* de Giorgio Vasari, un ouvrage publié en 1550. Vasari, lui aussi artiste remarquable, évoque le tableau de Léonard de Vinci en ces termes : « Qui veut savoir à quel point l'art peut imiter la nature peut s'en rendre compte facilement en examinant cette tête, où Léonard a représenté les moindres détails avec une extrême finesse. Les yeux ont ce brillant, cette humidité que l'on observe pendant la vie ; ils sont cernés de teintes rougeâtres et plombées, qu'on ne peut rendre qu'avec la plus grande finesse [...]. Le nez, avec ses belles ouvertures roses et délicates, est vraiment celui d'une personne vivante. La bouche, sa fente, ses extrémités, qui se lient par le vermillon des lèvres à l'incarnat du visage, ce n'est plus de la couleur, c'est vraiment de la chair. Au creux de la gorge, un observateur attentif surprendrait le battement de l'artère ; enfin, il faut avouer que cette figure est d'une exécution à faire trembler et reculer l'artiste le plus habile du monde qui voudrait l'imiter. »

La notoriété que le tableau acquiert dès le XVIe siècle n'a rien de fortuit. D'après Vasari, la qualité de l'œuvre tient à son naturalisme et à la fidélité à son modèle. L'expressivité du portrait doit beaucoup à la technique employée par le maître, le sfumato, qui, en atténuant le trait du dessin, estompe les



LE MAÎTRE AU TRAVAIL

DANS SES *VIES DES PLUS CÉLÈBRES ARTISTES DE LA RENAISSANCE,* Vasari ne tarit pas d'éloges sur *La Joconde*. Il détaille notamment la façon dont Léonard a obtenu le sourire mythique de son modèle : « Il accepta également de faire, pour Francesco del Giocondo, le portrait de Mona Lisa sa femme [...]. Comme Madonna Lisa était très belle, pendant qu'il la peignait, il eut toujours près d'elle des chanteurs, des bouffons et des musiciens, afin de la tenir dans une douce gaieté, et d'éviter cet aspect d'affaissement et de mélancolie presque inévitable dans les portraits. Dans celui-ci, il y a un sourire si attrayant que c'est une chose plus divine qu'humaine à regarder, et qu'on l'a toujours tenu pour une merveille qui n'est pas inférieure au modèle. »



BRIAN JANNSEN / ALAMY / ACI

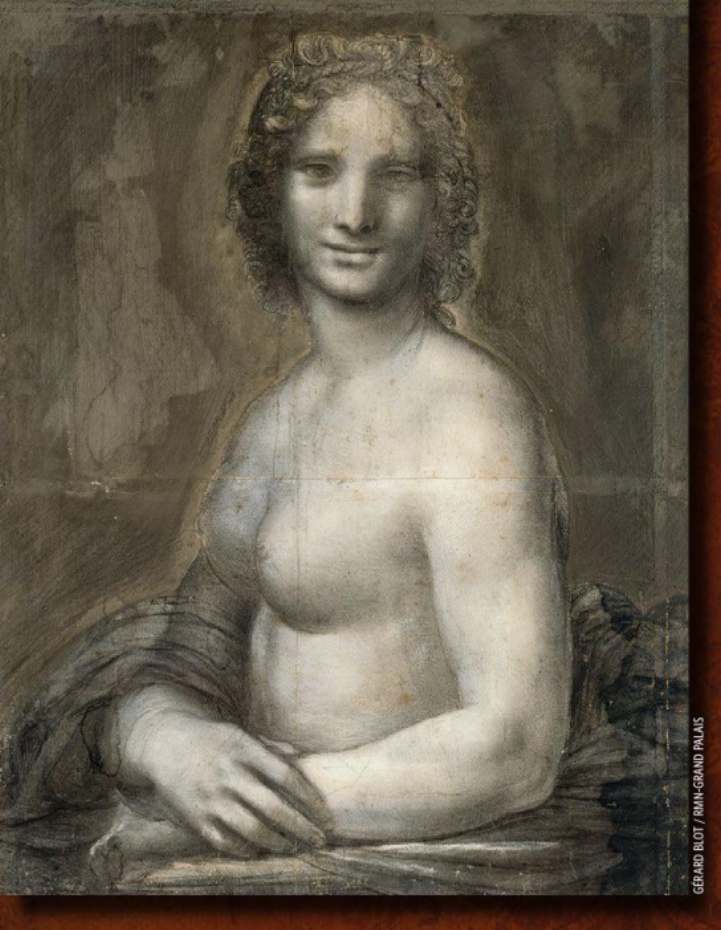
◀ **LE SÉJOUR FRANÇAIS** Léonard de Vinci passe les trois dernières années de sa vie au château du Clos Lucé, à proximité de la demeure royale d'Amboise.

contours et fond les ombres en produisant un effet vaporeux, résultat de la distance entre celui qui regarde et celui qui est regardé. Pour reprendre les termes de Léonard de Vinci : « Il y a entre [les choses] et l'œil beaucoup d'air qui affaiblit la lumière, et, par une suite naturelle, empêche qu'on ne distingue exactement les petites parties qu'elles ont. » Le portrait peint par Léonard cherche à transcender l'apparence physique du modèle pour en pénétrer la psychologie et en montrer les qualités, voire les vertus. Et il n'est pas impossible que le nom du tableau, *La Joconde*, soit aussi à relier à l'adjectif italien *giocondo*, qui signifie gai, joyeux, heureux.

François Ier l'achète

Léonard de Vinci ne s'est jamais séparé de son tableau. Quand il arrive en France et entre au service de François Ier, il apporte le portrait, que le monarque achète en 1518. C'est ainsi que le tableau rejoint les collections royales, puis, en 1797, le fonds du tout récent musée du Louvre. En 1800 cependant, Napoléon ordonne d'installer l'œuvre dans ses appartements du palais des Tuileries, où elle reste jusqu'à son retour au Louvre, en 1804.

On peut cependant se demander si le portrait du Louvre est bien l'œuvre décrite par Vasari. En 1517, le cardinal Louis d'Aragon et son secrétaire Antonio de Beatis ont l'occasion de voir le tableau au Clos Lucé, la résidence française de Léonard, proche du château d'Amboise. Selon Beatis, le peintre leur déclare qu'il s'agit du portrait « d'une certaine dame florentine » commandé par Julien de Médicis, signifiant ainsi que la femme peinte serait l'une des maîtresses de l'homme d'État. Ce qui laisse supposer que Vespucci et Vasari se trompent, ou qu'il existe plus d'un tableau. De fait, dans un ouvrage consacré aux arts publié en 1584, le théoricien Giovanni Paolo Lomazzo mentionne deux œuvres différentes, identifiées respectivement comme *La Joconde* et *Monna Lisa*. Bien qu'il puisse s'agir d'une erreur, une telle déclaration ne manque pas d'intriguer les chercheurs. En outre, dans sa description, Vasari attire l'attention sur les



GÉRARD BLOT / RMN-GRAND PALAIS



FINE ART IMAGES / ALBUM

LES SŒURS DE MONNA LISA

De gauche à droite et de haut en bas : *Monna Vanna*, dessin de Joconde nue provenant de l'atelier de Léonard ; *Monna Lisa d'Isleworth*, copie de *La Joconde*, dont certains affirment qu'il s'agit de la première version du tableau, réalisée par Léonard lui-même ; *Monna Lisa* du musée du Prado, provenant de l'atelier de Léonard de Vinci ; enfin, buste dessiné par Raphaël en 1504 après avoir vu *La Joconde*.



JOSEPH MARTIN / ALBUM



MICHÈLE BELLOT / RMN-GRAND PALAIS

UNE JUMELLE AU MUSÉE DU PRADO

LA *MONNA LISA* DU PRADO est mentionnée dans les inventaires royaux dès le XVIIe siècle et fait partie des fonds du musée depuis son inauguration en 1819. Jusqu'en 2012, on pensait qu'il s'agissait de l'une des versions du tableau de **Léonard.** Or, cette année-là, les conclusions des analyses effectuées lors de la restauration de l'œuvre, qui a duré deux ans, sont dévoilées. On découvre que le fond noir qui assombrissait le panneau est un ajout postérieur à 1750 et qu'il recouvre un **paysage identique à l'original,** bien qu'inachevé. Les silhouettes des deux femmes sont de mêmes dimensions, et les huiles présentent des retouches identiques. Ces éléments permettent de conclure que la *Monna Lisa* madrilène est **la plus ancienne réplique connue** du tableau, sans doute réalisée par un disciple prestigieux de Léonard – Francesco Melzi ou Salaì – en même temps que l'original et en utilisant la même technique que celle du maître.



RÉFLECTOGRAPHIE DE *LA JOCONDE* DU PRADO OBTENUE PAR INFRAROUGE.

▶ TECHNIQUE INNOVANTE
Léonard emploie la technique novatrice du sfumato pour peindre le célèbre portrait. À droite, le tableau et le cadre accrochés au Louvre.

cils et les sourcils de la femme du portrait – « Les sourcils, leur insertion dans la chair, leur épaisseur plus ou moins prononcée, leur courbure suivant les pores de la peau ne sauraient être rendus d'une manière plus naturelle. » –, des détails absents de l'œuvre exposée au Louvre. Il est possible que les expérimentations auxquelles Léonard avait coutume de se livrer aient entraîné la disparition de certains glacis de la peinture. Ou peut-être s'agit-il d'une œuvre différente ?

Un puzzle artistique

La *Monna Lisa* du musée du Prado à Madrid constitue un élément important du puzzle. D'une part, il s'agit de la copie la plus ancienne que l'on connaisse du tableau – réalisée en même temps que l'original par un élève du maître –, mais elle présente aussi de réelles similitudes techniques avec la peinture du Florentin, au point que l'on estimait, jusqu'à la seconde moitié du XIXe siècle, qu'elle était de la main du maître. Le paysage inachevé et la présence de cils et de sourcils incitent à penser qu'il s'agit peut-être du tableau décrit par Vasari, ce dernier ayant difficilement pu voir l'œuvre aujourd'hui exposée au Louvre, que Léonard emporta en France en 1516, quand Vasari n'avait que 5 ans. Léonard aurait-il donc livré à Giocondo une œuvre achevée par un élève, ou n'aurait-il pas mené à terme la commande ? S'agissait-il de portraits de deux femmes distinctes ? Et le portrait vu par le cardinal d'Aragon en France représentait-il l'une des maîtresses de Julien de Médicis ?

Comme si cela ne suffisait pas, certains croient voir dans l'œuvre décrite par Vasari en 1550 la *Mona Lisa d'Isleworth*, une *Monna Lisa* antérieure, un peu plus grande que celle du Louvre et peinte sur toile ; elle est actuellement propriété d'un consortium privé du nom de Mona Lisa Foundation, dont le siège est à Zurich. Il s'agirait donc de *La Joconde* « authentique », et celle qui est conservée au Louvre serait une œuvre postérieure. Cette femme posant devant un paysage inachevé est plus jeune que celle des deux tableaux de Paris et de Madrid, et serait Lisa del Giocondo, tandis que


SCALA, FLORENCE



FRANÇOIS VIZZAVONA / RMN-GRAND PALAIS

◀ **COPISTE AU TRAVAIL**
Les copies de *La Joconde* ont contribué à en accroître la célébrité. À gauche, Louis Béroud copie le tableau dans le salon Carré en 1909.

▶ **UN NOUVEL EMPLACEMENT**
En travaux, la salle des États du musée du Louvre, qui accueillait la Joconde depuis 2005 (ci-contre), réouvre en octobre 2019.

plusieurs identités sont avancées pour les autres, dont la propre mère de Léonard.

De l'oubli à la gloire

Quoi qu'il en soit, la renommée de l'œuvre périclite au cours des XVIIe et XVIIIe siècles, et *Monna Lisa* n'est probablement pas le tableau le plus célèbre du Louvre au XIXe siècle. Il n'est pas accroché dans un lieu particulier comme aujourd'hui, mais aux côtés d'autres œuvres européennes. Il est possible que la technique du sfumato utilisée par Léonard n'ait pas permis aux méthodes de reproduction mécanique de restituer la peinture dans toute sa splendeur. Un cercle d'artistes et d'intellectuels connaissait cependant l'œuvre, et de nombreux auteurs lui rendirent hommage dans des compositions, comme *La Femme à la perle* de Corot (1868). Un terreau propice sur lequel va éclore l'engouement des auteurs romantiques du milieu du siècle pour *Monna Lisa*, qui vont contribuer à forger l'image de la femme fatale impassible, à la séduction ensorcelante, « sphinx de beauté qui souri[t] si mystérieusement », selon Théophile Gautier. À tel point que lorsque l'œuvre est dérobée au Louvre en 1911, les enquêteurs pensent d'abord que le voleur est un aliéné éperdument amoureux de la femme représentée en peinture.

C'est ce vol qui ravive la renommée de *La Joconde*, qui reprend triomphalement sa place au Louvre en 1914. *Monna Lisa* devient alors une véritable icône populaire que l'on reproduit à l'infini, et dont la réputation perdure, y compris parmi les artistes. Car qui n'a pas revisité *La Joconde* ? Non seulement les maîtres classiques ont imité le tableau et lui ont rendu hommage, mais les artistes modernes — Léger, Duchamp, Warhol, Dalí, Botero, Banksy... — ont également voulu se mesurer à cette icône de la culture occidentale. ■

Pour en savoir plus

ESSAIS
Dans les yeux de Mona Lisa
A. Le Ninèze, Ateliers Henry Dougier, 2019.
Léonard de Vinci. Une biographie
S. Bramly, JC Lattès, 2019.

FRANCK BOHBOT / RMN-GRAND PALAIS



UNE GRANDE EXPOSITION AU LOUVRE

Impossible pour le musée du Louvre, qui détient la plus grande collection de tableaux peints par le maître, de passer à côté de la célébration des 500 ans de la mort de Léonard. Dès le 24 octobre prochain et jusqu'au 24 février 2020, une grande exposition ouvrira donc ses portes sous la pyramide. Au cœur de cette rétrospective : l'œuvre pictural – peintures et dessins – que l'artiste avait placé au centre de sa recherche. Informations : www.louvre.fr Réservation : www.ticketlouvre.fr



LEEMAGE / PRISMA ARCHIVO

L'INCROYABLE DISPARITION

Le matin du 22 août 1911, le personnel du musée du Louvre s'aperçoit que *Monna Lisa* a disparu. Rien d'étrange à ce que personne ne s'en soit rendu compte la veille, puisque le lundi est alors le jour de fermeture du musée. Par ailleurs, les œuvres étaient souvent emportées pour être photographiées. Dans un premier temps, personne ne s'alarme en voyant l'espace vide. Mais la nouvelle du vol du tableau de Léonard est sur toutes les lèvres dès le lendemain ; il fait bientôt la une des journaux du monde entier.

Au début, les enquêteurs pensent qu'il s'agit d'un chantage, que le voleur va demander une rançon. Et que ce pourrait être une façon d'attirer

LA "GIOCONDA" DE VINCI

ROBO SENSACIONAL

París 22, 11 noche. (Recibido con gran retraso.) Esta mañana se ha descubierto en el Museo del Louvre un robo sensacional. Del salón donde se exponen las muestras más admiradas de cada escuela ha desaparecido uno de los mejores cuadros de Leonardo de Vinci: *Gioconda*.

Hasta ahora han resultado infructuosas las pesquisas de la Policía para encontrar á los ladrones y sus cómplices, si los hubiese.

El marco del magnífico *chef d'œuvre* ha sido hallado en una escalera interior del edificio. No se explica que el ladron haya podido salir con un lienzo de [illegible]0 centímetros de anchura y 70 de longitud sin llamar la atención de los vigilantes.

El robo se ha cometido durante la noche pasada. Se supuso en los primeros momentos que se trataba de un reportaje audaz para demostrar la insuficiencia de la vigilancia en el Louvre; pero se abandonó esta hipótesis, poco lógica, y se cree que algun coleccionista maniático sea el autor del delito, que no puede responder á móviles de lucro, puesto que es imposible la venta de un cuadro de inestimable valor, cuya propiedad es universalmente conocida.

Se ha designado un juez especial para instruir el correspondiente proceso.

La noticia, como es natural, ha causado inmensa sensación.—*Ceria*.

PRESSE. *LA DOMENICA DEL CORRIERE* (CI-DESSUS) ET *L'ABC* (À GAUCHE) ANNONCENT LA NOUVELLE DU VOL.

ABC, JUEVES 24 DE AGOSTO DE 1911.

APRÈS LE VOL, LE NOMBRE DE VISITEURS DU LOUVRE SE MULTIPLIE. LA PLUPART VIENNENT VOIR L'ESPACE VACANT LAISSÉ PAR LE VOLEUR DANS LE SALON CARRÉ DU MUSÉE.

RUE DES ARCHIVES / ALBUM

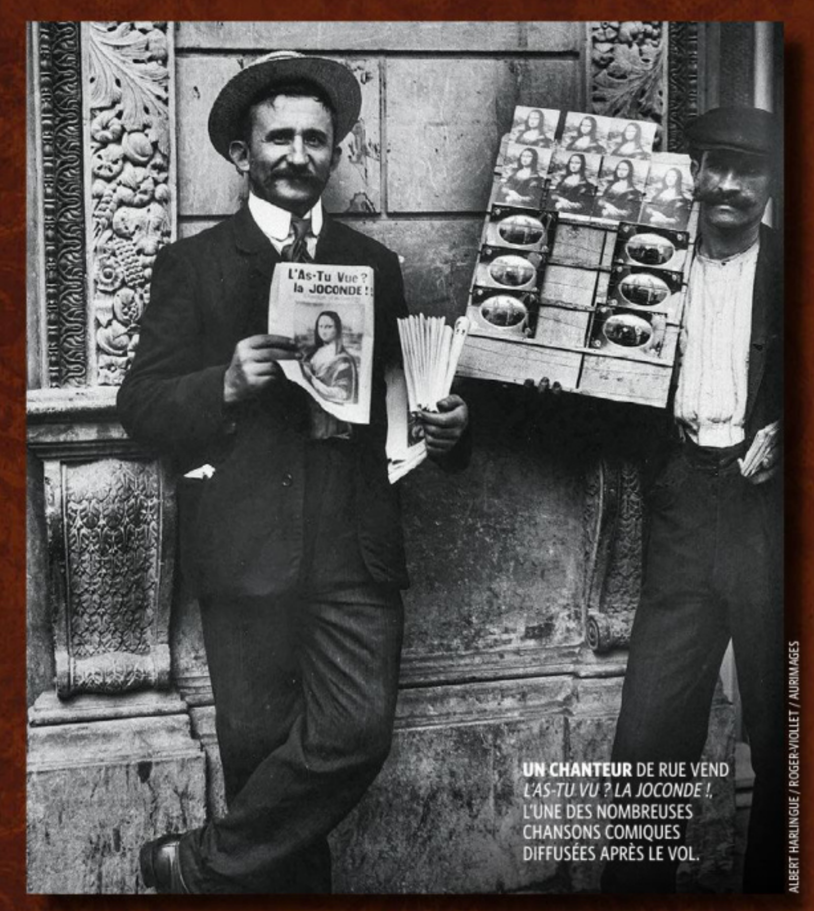
l'attention sur les failles du système de sécurité du musée. On arrête même, pour les interroger, Apollinaire et Picasso, alors jeunes artistes d'avant-garde s'insurgeant contre la sclérose des institutions artistiques, et qui avaient très probablement déjà été impliqués dans la soustraction de pièces de musée. Cependant, les mois passent et l'on est sans nouvelles du tableau. Le désespoir s'installe : qu'est-il advenu de *La Joconde* ?

LE SCANDALE OFFRE à *Monna Lisa* une renommée universelle. À la réouverture du musée, les curieux se pressent pour voir l'espace vide occupé auparavant par le portrait de Léonard. La peinture est reproduite partout : dans la presse – qui suit la chronique du vol jour après jour –, en réclame publicitaire, et même en film. Comme l'écrit R. A. Scotti dans *Vanished Smile. The Mysterious Theft of Mona Lisa* : « Mona Lisa quitte le Louvre comme œuvre d'art et y revient en icône. » ■



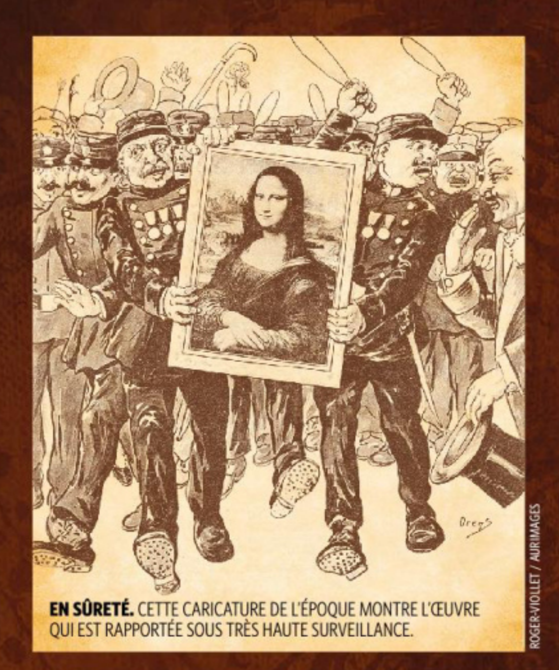
JOSSE / SCALA, FLORENCE

SATIRE. SUR CETTE CARTE POSTALE, *LA JOCONDE* FAIT UN PIED DE NEZ AUX « BADAUDS » ET VA RETROUVER « SON VINCI ».



UN CHANTEUR DE RUE VEND *L'AS-TU VU ? LA JOCONDE !*, L'UNE DES NOMBREUSES CHANSONS COMIQUES DIFFUSÉES APRÈS LE VOL.

ALBERT HARLINGUE / ROGER-VIOLLET / AURIMAGES


EN SÛRETÉ. CETTE CARICATURE DE L'ÉPOQUE MONTRE L'ŒUVRE QUI EST RAPPORTÉE SOUS TRÈS HAUTE SURVEILLANCE.

ROGER-VIOLLET / AURIMAGES

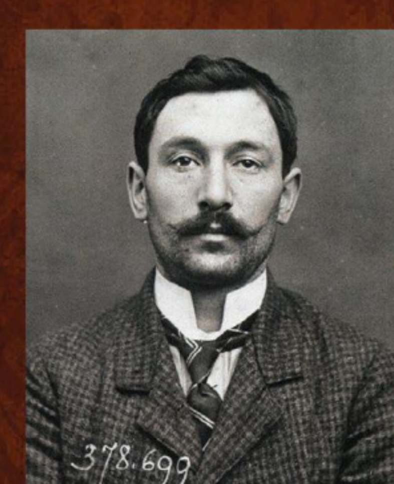
BRIDGEMAN / ACI

RANÇON ET RETOUR

En 1913, tout espoir de retrouver le tableau est perdu. *Monna Lisa* n'apparaît même plus dans le catalogue du Louvre. Cependant, à la fin du mois de novembre, un événement rocambolesque modifie le cours de l'histoire : le directeur de la galerie des Offices de Florence et un marchand d'art sont priés de se rendre dans un hôtel de Florence par un certain « Léonard », qui affirme détenir le portrait volé à Paris. Ils examinent le tableau, attestent son authenticité, en informent les autorités, et le voleur est arrêté.

L'IDENTITÉ DE « LÉONARD » est dévoilée. C'est un Italien, Vincenzo Peruggia, qui travaillait au Louvre et qui allègue d'arguments politiques pour expliquer son geste : il voulait rendre le tableau à l'Italie, sa patrie, pensant que le tableau faisait partie des œuvres d'art emportées par Napoléon en France au début du XIXe siècle. Avant de revenir en France, l'œuvre est exposée à Florence, à Rome et à Milan, séduisant un public nombreux. Le tableau est finalement de retour à Paris le 4 janvier 1914. Peruggia se trouve être un malheureux déséquilibré, bien loin de l'image de voleur sophistiqué que le public s'est forgée. C'est probablement pour cette raison qu'il ne sera condamné qu'à sept mois de prison.

LE DOUTE concernant l'existence d'un acolyte ou d'un cerveau à l'origine du vol subsiste cependant et nourrit toutes sortes de théories. En 1932, le reporter nord-américain Karl Decker affirme avoir rencontré, en 1914, à Casablanca, un mystérieux marquis





EN FANFARE. L'AMBASSADEUR DE FRANCE, PLUSIEURS MINISTRES ITALIENS ET LE DIRECTEUR DU LOUVRE POSENT À ROME DEVANT *LA JOCONDE*, LORS DE LA CÉRÉMONIE DE RETOUR DU TABLEAU EN FRANCE EN DÉCEMBRE 1913.

du nom d'Eduardo de Valfierno, qui lui aurait raconté être le véritable commanditaire du vol le plus célèbre du siècle : le plan aurait consisté à réaliser plusieurs copies, à les faire passer pour authentiques et à les vendre à de naïfs collectionneurs. L'histoire n'ayant pu être vérifiée, le mystère demeure. ■

◄ **UN DÉLINQUANT SOLITAIRE.** VINCENZO PERUGGIA SUR UNE PHOTO DU FICHIER DE LA POLICE. ON A CRU À L'EXISTENCE D'UN COMMANDITAIRE DU VOL, MAIS SEUL L'ITALIEN EST CONDAMNÉ.

BRIDGEMAN / ACI

ENFIN DE RETOUR. ► CETTE CARICATURE ILLUSTRE L'IMPATIENCE DE LA FRANCE ATTENDANT LE RETOUR DE *MONNA LISA* APRÈS SA DÉCOUVERTE EN ITALIE.

RUE DES ARCHIVES / ALBUM



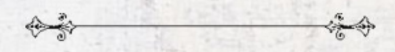
DIALOGUE PHILOSOPHIQUE
Sur ce sarcophage romain, Socrate converse avec une muse. Page de droite, deux philosophes échangent leurs idées sur un skyphos athénien du Vᵉ siècle av. J.-C. *Musée du Louvre, Paris.*



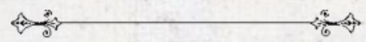
PHOTO JOSSE / SCALA, FLORENCE

SOCRATE

LE MAÎTRE DE LA GRÈCE



Socrate savait remuer le couteau dans la plaie des préjugés. Une attitude provocatrice qui lui valut d'être condamné par sa propre cité, Athènes… et qui fonda sa renommée. Aujourd'hui encore, le philosophe parle à l'homme de la rue.



AURÉLIE DAMET

MAÎTRESSE DE CONFÉRENCE EN HISTOIRE GRECQUE, UNIVERSITÉ PARIS 1 PANTHÉON-SORBONNE



DEA / ALBUM

« Comme un taon sur le flanc d'un cheval un peu mou. » C'est ainsi que Socrate résumait son rôle d'agitateur infatigable, œuvrant au sein de la cité athénienne. Jusqu'à sa condamnation à mort en 399 av. J.-C., le philosophe n'eut de cesse de titiller ses concitoyens, au gré de discussions publiques où ses interlocuteurs, interrogés dans le cadre de son art d'accoucher les esprits, se voyaient finalement piégés dans leurs propres contradictions et leurs préjugés.

Des échanges de rues, d'échoppes et de portiques, où « on lui répondait à coups de poing et en lui tirant les cheveux, et la plupart du temps il faisait rire de lui avec mépris », rapporte Diogène Laërce. Impassible et patient, Socrate vécut 70 ans à Athènes, qu'il ne quitta que très rarement, au point que Platon le dit ancré dans sa cité plus que les impotents, les aveugles et les invalides. Issu de l'union d'un sculpteur et d'une sage-femme, Socrate s'empara du savoir-faire maternel pour sa propre maïeutique philosophique.

Né en 469 et mort en 399, Socrate vécut les grands moments de l'Athènes dite du siècle de Périclès : l'apogée impérialiste, la guerre du Péloponnèse et la chute de la cité, dont le gouvernement démocratique fut ébranlé à deux reprises par des crises oligarchiques. Dans cette Athènes classique où il brilla tout en exaspérant, Socrate fut un citoyen comme les autres et remplit les devoirs qui lui incombaient. Soldat hoplite, il s'illustra lors de la bataille de Potidée, en 432, où il sauva la vie de son jeune amant Alcibiade, qui raconte dans *Le Banquet* avec émoi le souvenir des exploits de son maître, endurant sans ciller le froid et habitué à ne porter qu'un vieux manteau et à déambuler pieds nus. « Ce maudit personnage est une insulte aux fabricants de peaux », nous dit Diogène Laërce, ironisant sur cette austérité vestimentaire ; Aristophane le dépeint comme un « estomac frugal, qui sait se serrer la ceinture et dîner d'un pissenlit ». Citoyen encore, en 406, lorsqu'il se retrouva « épistate des prytanes », soit revêtu du rôle éminemment important d'organiser les votes à l'Assemblée d'Athènes. Ce jour-là, il fut le seul à refuser d'apporter sa voix, après le jugement en bloc, et donc contraire au droit athénien, des généraux vainqueurs à la bataille des Arginuses. Ces derniers n'avaient pas rapatrié les corps des soldats tombés à l'eau lors de la bataille, et furent accusés de sacrilège.

Scène de ménage sur l'agora

Citoyen donc, mais aussi compagnon et père de famille ; Socrate eut trois enfants. Le débat demeure encore sur le statut juridique des deux unions qu'il contracta ; peut-être eut-il d'abord pour compagne Xanthippe, mère

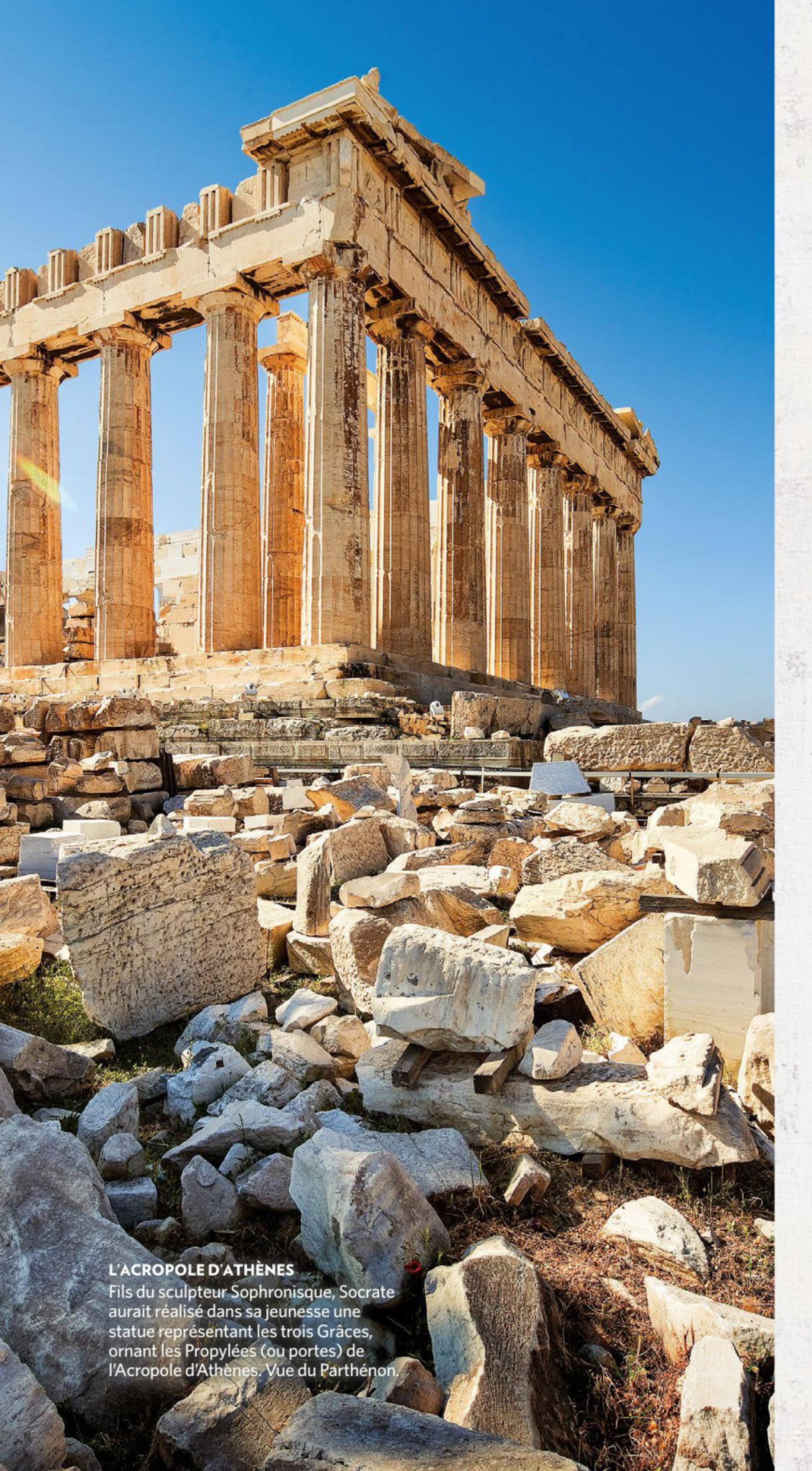
H. LEWANDOWSKI / RMN-GRAND PALAIS

Socrate était « un estomac frugal, qui [savait] dîner d'un pissenlit. »

SOCRATE. BUSTE D'ÉPOQUE ROMAINE, MARBRE. *MUSÉE DU LOUVRE, PARIS.*



LUIGI VACCARELLA / FOTOTECA 9X12



L'ACROPOLE D'ATHÈNES
Fils du sculpteur Sophronisque, Socrate aurait réalisé dans sa jeunesse une statue représentant les trois Grâces, ornant les Propylées (ou portes) de l'Acropole d'Athènes. Vue du Parthénon.

CHRONOLOGIE

CITOYEN, SOLDAT ET PENSEUR

423 av. J.-C.
Aristophane représente Socrate dans sa comédie *Les Nuées*. En 422, le philosophe combat contre Sparte à Amphipolis.

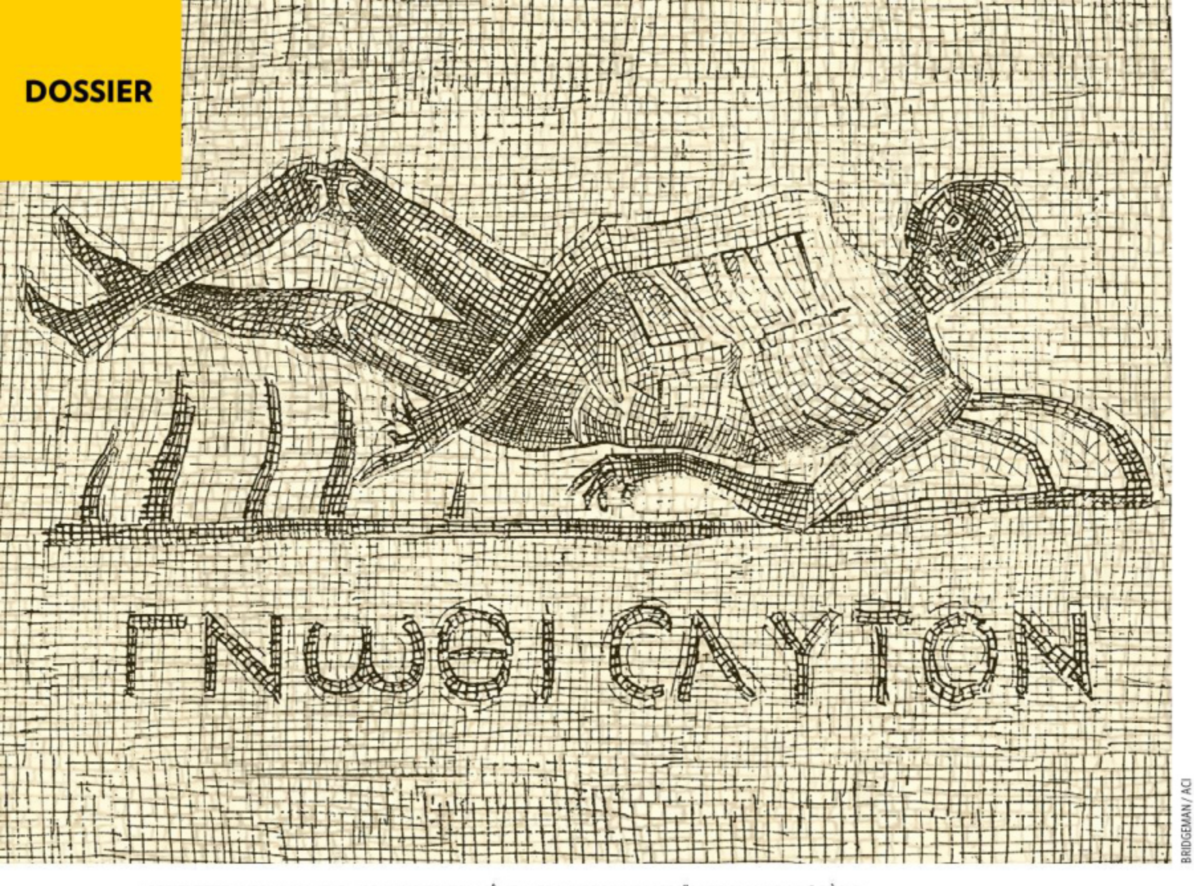
420 av. J.-C.
Parce que l'oracle de Delphes a déclaré qu'il était le plus sage des hommes, Socrate redouble de travail.

412 av. J.-C.
Socrate rejette l'invitation du roi Archélaos de Macédoine à venir à sa cour, où vivent déjà Agathon et Euripide.

404 av. J.-C.
Socrate désobéit à l'ordre de capturer le démocrate Léon de Salamine pour le livrer au régime des Trente d'Athènes.

399 av. J.-C.
Accusé d'impiété et de corruption de la jeunesse, Socrate est condamné à mort. Sa peine est de boire la ciguë.

380-375 av. J.-C.
Platon, disciple de Socrate, écrit son dialogue *Phédon*, dans lequel il attribue à son maître la théorie de l'âme immortelle.



BRIDGEMAN / ACI

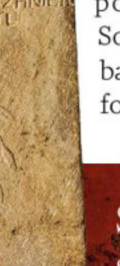
SQUELETTE AVEC LA MAXIME « CONNAIS-TOI TOI-MÊME ». GRAVURE D'UNE MOSAÏQUE ROMAINE. XIXe SIÈCLE.

de Lamproklès, puis pour épouse légitime une descendante d'Aristide le Juste, Myrto, mère de Ménéxénos et Sophronisque. Si l'on n'a guère de renseignements sur Myrto, Xanthippe est dépeinte comme une femme acariâtre ; prompte à insulter Socrate, elle n'hésita pas à lui arracher ses vieilles penailles en pleine agora et à lui déverser une bassine sur la tête au cours de l'une de leurs fréquentes disputes. Xanthippe supportait mal l'impécuniosité de son ménage ; Socrate passait en effet pour être pauvre et pour refuser tout salaire pour ses enseignements, ce qui le distinguait des sophistes. Cependant, assez riche pour être hoplite, Socrate jouissait probablement de revenus fonciers. Sa pauvreté était en tout cas légendaire, et il la mettait en scène, au point que Xanthippe lui réclamait de dépenser davantage pour les repas des Dionysies et exprimait son embarras lors de dîners partagés avec de riches Athéniens. Impassible, Socrate aurait enduré la mauvaise humeur de Xanthippe, expliquant au philosophe Antisthène qu'après avoir dompté une telle jument, il pouvait affronter l'ensemble de ses interlocuteurs… Et, selon Diogène Laërce, quand Alcibiade lui conseilla de s'en défaire, Socrate concéda qu'il s'était habitué à ses cris comme au grincement continuel d'une poulie et qu'Alcibiade lui-même s'accommodait bien du criaillement de ses oies. Certes, répondit Alcibiade, mais au moins les oies lui donnaient des œufs et des oisillons. Tout comme Xanthippe, dit alors Socrate à son jeune élève.

Antisthène comme Alcibiade furent en effet les disciples de Socrate, dont l'enseignement constitua une révolution, voire une subversion, dans l'Athènes classique.

SCALA, FLORENCE

Son épouse reprochait à Socrate de ne pas se faire rétribuer pour son enseignement.



STÈLE DRESSANT UNE LISTE DES DISCIPLES DE SOCRATE. *MUSÉE DU LOUVRE, PARIS.*

LES DISCIPLES FACE AU MAÎTRE
Selon Diogène Laërce, Socrate proposait à ses disciples de se regarder dans un miroir et leur demandait d'être dignes de leur beauté ou de compenser leur laideur en réalisant de bonnes actions. Par Domenico Fetti. XVIIe siècle. *Galerie des Offices, Florence.*

FACE À LA MAJORITÉ

L'OPINION QUI COMPTE LE PLUS

Dans son *Criton,* Platon recrée un dialogue entre Socrate et Criton, au cours duquel le philosophe réfute l'idée de son élève sur l'importance à accorder à l'opinion des autres.

« Quand il s'agit du juste et de l'injuste, du laid et du beau, du bien et du mal, dont nous délibérons à présent, est-ce l'opinion du grand nombre que nous devons suivre et craindre, ou celle du seul juge compétent, s'il en est un ? Et ce juge unique, ne devons-nous pas le respecter et le craindre plus que tous les autres ensemble ? Car si nous ne lui obéissons pas, nous corromprons et gâterons ce qui, comme nous le disions, s'améliore par la justice et se perd par l'injustice. »

« Il ne faut donc pas, mon excellent Criton, nous mettre si fort en peine de ce que la multitude dira de nous, mais bien de ce que l'homme compétent sur le juste et l'injuste, notre seul juge, et la vérité même en pourront dire. Ainsi tu engages mal la discussion, en avançant d'abord que nous devons nous inquiéter de l'opinion de la foule sur le juste, le beau, le bien et leurs contraires. »



PORTRAIT DE SOCRATE SUR UNE FRESQUE DU Ier SIÈCLE AV. J.-C. *MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE, ÉPHÈSE.*

SCALA, FLORENCE



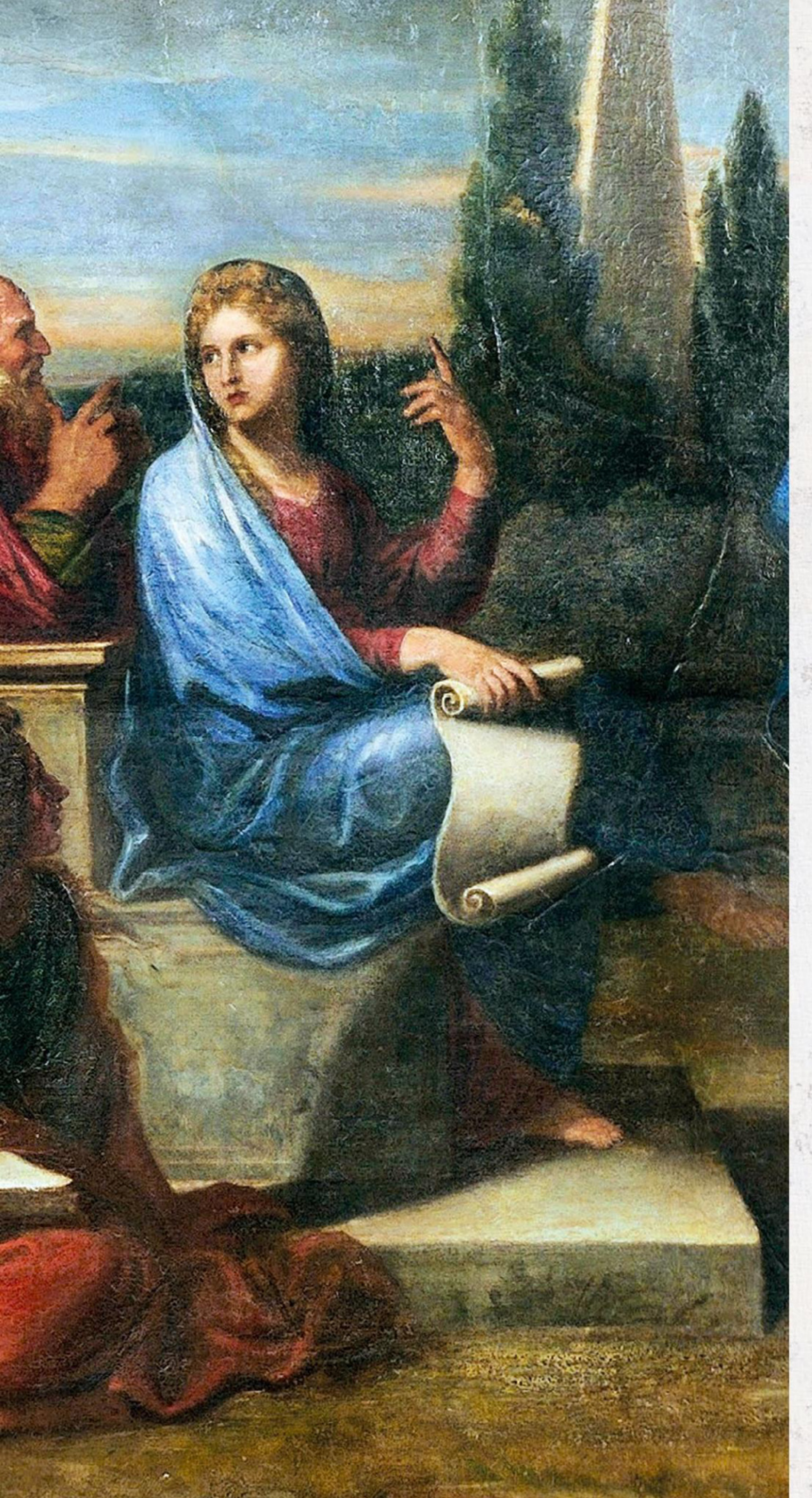
FINE ART / SCALA, FLORENCE

L'opinion athénienne, contrairement à Platon, ne fit guère de distinction entre Socrate et les sophistes, ces nouveaux maîtres de savoir qui firent irruption dans la cité à partir des années 450. Dans la pièce comique d'Aristophane, *Les Nuées*, jouée en 423, Socrate incarne un maître charlatan à la tête d'une école peu recommandable, où les fils apprennent à contester l'autorité paternelle. Chez Aristophane toujours, la jeunesse qui « socratise » est peuplée de jeunes gens qui ne se lavent plus, ne fréquentent plus le gymnase et « laconisent », c'est-à-dire adoptent une attitude assez peu démocratique…

Lors de son procès, Socrate fut accusé de corrompre la jeunesse, et il est avéré que Socrate prônait une certaine relativité des liens familiaux et une autonomisation des fils par rapport à leur père. N'avait-il pas offensé l'un de ses accusateurs, Anytos, en lui recommandant d'éviter que son propre fils ne suive les traces avilissantes de son père, travaillant dans la tannerie ? Xénophon l'admet : son maître prodiguait un enseignement à des disciples qui lui étaient voués corps et âme et qui ne le lâchaient pas d'une semelle, tout en marchant pieds nus comme lui. Cette relation fusionnelle reprenait les codes du compagnonnage homo-érotique masculin, comme on le lit sans ambiguïté dans le *Lysis*, où Socrate déboule au gymnase afin de converser sur l'amitié avec le jeune éphèbe. Mais le philosophe savait aussi bousculer les codes sexuels : Alcibiade témoigne ainsi des pièges pédagogico-érotiques tendus par Socrate l'éraste qui, au moment où le jeune disciple allait lui céder, se rétracte et refuse tout commerce charnel, endossant ainsi le rôle de l'éromène farouche. Bref, malgré le portrait qu'en fait Sénèque, « un homme très laid au

Les disciples de Socrate lui étaient voués corps et âme, et ne le lâchaient pas d'une semelle.

PLATON, DISCIPLE DE SOCRATE. BUSTE EN MARBRE. *MUSÉES CAPITOLINS, ROME.* DEA / ALBUM



À QUI CONFIER SON ÂME ?

HARO SUR LES SOPHISTES

Dans le *Protagoras,* Socrate interpelle un ami en route vers la demeure du célèbre sophiste pour y suivre son enseignement.

« Sais-tu bien à quels risques tu t'en vas exposer ton âme ! Est-ce que, si tu devais confier à quelqu'un ton corps, le sentiment du risque auquel tu exposes celui-ci […] ne te ferait pas examiner avec un soin minutieux si tu dois ou non le lui confier, ne te ferait pas appeler en consultation tes amis et tes proches […] ? »

« Et, au contraire, pour ce que tu estimes à plus haut prix que ton corps, je veux dire ton âme, pour ce en quoi réside toute possibilité de bonheur ou de malheur dans les choses qui te concernent, […] au contraire, dis-je, quand il s'agit de cela, tu ne te consulterais ni avec ton père, ni avec ton frère, ni avec aucun de nous, qui sommes tes familiers, pour savoir si tu dois [ou non] confier ton âme à cet étranger qui vient d'arriver ! »

ASPASIE PHILOSOPHE
La compagne de Périclès était une femme cultivée, qui débattit avec Socrate. Par Michel Corneille le Jeune. XVIIe siècle. *Château de Versailles.*


SOCRATE ENSEIGNE À SES DISCIPLES JUSQUE SUR SON LIT DE MORT. PAR JACQUES LOUIS DAVID. 1787. *METROPOLITAN MUSEUM, NEW YORK.*

ERICH LESSING / ALBUM

nez camus, au front dégarni, aux épaules poilues et aux jambes arquées », Socrate subjuguait ses élèves et, selon Xénophon, les pères en éprouvaient une grande jalousie.

Contre le poids du nombre

Pour les Athéniens, la corruption de la jeunesse par Socrate dépassa l'horizon des réunions philosophico-sulfureuses du maître. Socrate fit aussi les frais des frasques politiques de ses disciples, au premier chef Alcibiade et Critias. Alcibiade, jeune aristocrate ambitieux et soupçonné d'appartenir à une faction antidémocratique, avait trempé en 415 dans une histoire trouble de sacrilèges qui effraya les Athéniens, alors en pleine expédition de Sicile ; condamné à mort par contumace, Alcibiade déserta et, traître transfuge, se réfugia à Sparte. Le second, Critias, fut l'un des 30 tyrans qui mirent Athènes à feu et à sang en 404-403. Socrate lui-même n'était-il d'ailleurs pas resté à Athènes, alors que la démocratie avait été renversée ?

Ce comportement, comme bien d'autres, valut à Socrate d'être considéré comme un *misodêmos*, un « ennemi du peuple », voire un *tyrannikos*, un ami des tyrans, comme le désigne Polycrate, un sophiste auteur d'un pamphlet datant des années 390 et justifiant la condamnation du maître. Xénophon et Platon en témoignent, Socrate critiqua vertement deux fondements essentiels de la démocratie athénienne : le principe de majorité et le tirage au sort. Il affirmait ainsi que « c'est folie de choisir avec une fève les magistrats d'un État, tandis que personne ne voudrait employer un pilote désigné par une fève, ni un architecte, ni un joueur de flûte ». Il déplorait encore qu'on laisse les passagers d'un navire commander au détriment du capitaine, le seul à maîtriser l'art de la navigation. Le philosophe condamna autant l'ignorance du peuple que le poids du nombre. Partisan du gouvernement de ceux qui détiennent le savoir, Socrate ne pouvait qu'irriter ses concitoyens démocrates ; en 399, le cheval mou eut finalement raison du taon. ■

Pour en savoir plus

ESSAIS

Socrate
L.-A. Dorion, Que sais-je ?, 2018.

Qu'est-ce que la philosophie antique ?
P. Hadot, Gallimard (Folio), 2015.

TEXTES

Vies et doctrines des philosophes illustres
Diogène Laërce, Le Livre de Poche, 2009.

Mémorables
Xénophon, Les Belles Lettres, 2015.


JANE SWEENEY / AWL IMAGES



L'AGORA D'ATHÈNES
Ces ruines millénaires représentent le cœur de la vie sociale et politique d'Athènes, un espace fréquenté par Socrate et ses concitoyens. Vue du temple d'Héphaïstos.

UN ÊTRE À PART

L'HOMME SUPÉRIEUR À L'ANIMAL

Xénophon, dans ses *Mémorables*, fait référence à l'idée du philosophe sur la supériorité humaine face aux animaux.

« Comment ! Tu ne crois pas qu'ils en aient souci, eux qui tout d'abord ont accordé à l'homme, seul de tous les animaux, la faculté de se tenir debout ? Or, cette attitude lui permet de porter plus loin sa vue, de mieux contempler les objets qui sont au-dessus de lui, et d'être moins exposé aux dangers. Ils ont placé en haut les yeux, les oreilles, la bouche ; et, tandis qu'ils donnaient aux autres animaux attachés au sol des pieds qui leur permissent seulement de changer de place, ils ont de plus accordé à l'homme des mains, à l'aide desquelles nous accomplissons la plupart des actes qui nous rendent plus heureux que les animaux. »

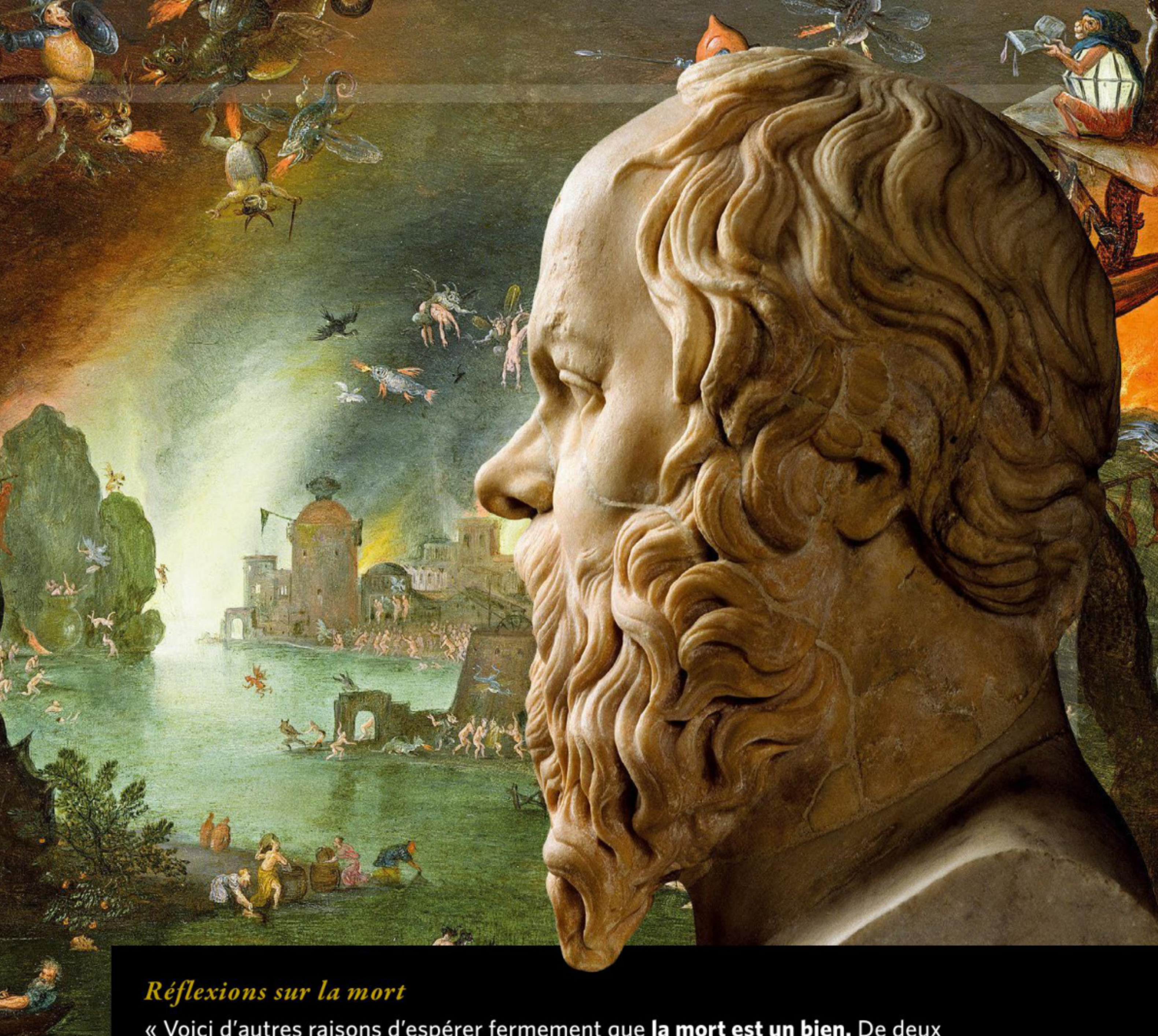
« Tous les autres êtres ont une langue ; celle de l'homme est la seule qui soit faite de manière à ce qu'[…]elle articule des sons […]. Parlerai-je des plaisirs de l'amour, dont la faculté, bornée, pour les autres animaux, à une saison de l'année, s'étend pour nous sans interruption jusqu'à la vieillesse ? »



LA CROYANCE EN L'ÂME IMMORTELLE

L'ORPHISME ET LE PYTHAGORISME partagent un ensemble de croyances dont la pierre angulaire est l'existence d'une âme immortelle soumise au long et terrible processus de transmigration, duquel elle ne peut se libérer que par certaines pratiques purificatoires. La méthode de Socrate s'appuie sur la croyance d'une âme immortelle à l'instar des rites mystériques. Pour le philosophe, l'idéal moral consiste à avoir un mode de vie centré sur la connaissance de soi-même et le soin de l'âme, au lieu de se concentrer sur les biens matériels. Ensuite, la recherche naturelle ne doit pas avoir comme objectif l'étude de la structure matérielle de l'univers, mais la connaissance de l'intelligence divine, dont l'âme humaine est une émanation. Enfin, pour Socrate, le dialogue est le seul moyen valable de recherche de la connaissance, afin de détecter les fausses croyances qui se nichent en nous et nous empêchent d'atteindre la connaissance de nous-mêmes. Pour ce faire, le dialogue est la principale forme de purification.

LES ENCADRÉS ONT ÉTÉ RÉDIGÉS PAR JOSÉ SOLANA DUESO, UNIVERSITÉ DE SARAGOSSE



Réflexions sur la mort

« Voici d'autres raisons d'espérer fermement que **la mort est un bien.** De deux choses, l'une : ou bien celui qui est mort est réduit au néant et n'a plus aucune conscience de rien, ou bien, conformément à ce qui se dit, **la mort est un changement, une transmigration de l'âme** du lieu où nous sommes dans un autre lieu. Si la mort est l'extinction de tout sentiment et ressemble à un de ces sommeils où l'on ne voit rien, même en songe, c'est un merveilleux gain que de mourir. [...] D'un autre côté, si la mort est comme un passage d'ici-bas dans un autre lieu, et s'il est vrai, comme on le dit, que tous les morts y sont réunis, peut-on, juges, imaginer un plus grand bien ? »

PLATON, *APOLOGIE DE SOCRATE*

ORPHÉE TENANT UNE HARPE JOUE DEVANT LES DIEUX DES ENFERS HADÈS ET PERSÉPHONE POUR OBTENIR LE DROIT D'EMMENER SON ÉPOUSE EURYDICE. PAR JAN BRUEGHEL L'ANCIEN. XVIE-XVIIE SIÈCLES. *GALERIE JOHNNY VAN HAEFTEN, LONDRES.* PAGE DE DROITE : **BUSTE DE SOCRATE.** *MUSÉES CAPITOLINS, ROME.*

BUSTE : [illegible] **PEINTURE :** BRIDGEMAN / ACI



Du procès à la reconnaissance

SOCRATE ET SES JUGES

Les véritables causes du procès qui mena Socrate à la mort n'ont cessé d'être débattues jusqu'à nos jours. Tout comme la personnalité du philosophe, honni puis adulé par Athènes, comparé au Christ par les premiers chrétiens, admiré par le siècle des Lumières…

ENTRETIEN AVEC PAULIN ISMARD
MAÎTRE DE CONFÉRENCES EN HISTOIRE ANCIENNE À L'UNIVERSITÉ PARIS 1, MEMBRE DE L'INSTITUT UNIVERSITAIRE DE FRANCE



SYMPOSIUM
Cette fresque des escaliers de l'université de Halle, en Allemagne, représente les personnages du *Banquet* de Platon. Par Gustav Adolph Spangenberg. 1883-1888.

AKG-IMAGES / SCHÜTZE / RODEMANN

PROPOS RECUEILLIS PAR
CYPRIEN MYCINSKI

HISTOIRE & CIVILISATIONS : En 399 av. J.-C. a lieu à Athènes le procès de Socrate. De quoi le philosophe est-il accusé ?
PAULIN ISMARD : L'acte d'accusation indique qu'il fut jugé pour impiété. Plus précisément, son accusateur, Mélétos, lui reproche trois choses : ne pas reconnaître les dieux de la cité, avoir introduit de nouvelles divinités à Athènes et corrompre la jeunesse. C'est de cela que Socrate doit répondre.

Comment s'est déroulé son procès ?
Il suivit la même procédure que la plupart des grands procès publics dans l'Athènes classique. Il faut donc d'emblée préciser qu'il ne fut pas jugé par des magistrats professionnels, mais par 500 citoyens tirés au sort parmi l'ensemble de la population athénienne qui composent l'Héliée, le tribunal athénien (ce qui correspond à l'idéal démocratique de la cité). Le procès commença par les plaidoiries de l'accusateur, Mélétos, et de l'accusé, Socrate. À l'issue de ce face-à-face, les juges durent trancher quant à la culpabilité ou non de l'accusé. Une courte majorité des membres de l'Héliée (30 voix) reconnut Socrate coupable. Commença alors un deuxième temps du procès : l'accusateur et l'accusé durent chacun proposer une peine avant que les juges ne choisissent entre l'une et l'autre sans avoir le droit d'en déterminer une troisième. Mélétos proposa la mort. Socrate, lui, prit de front les juges, et à travers eux la démocratie athénienne. Il proposa en effet d'être accueilli et nourri jusqu'à la fin de sa vie au Prytanée, ce qui était l'honneur suprême qu'Athènes accordait à ses plus grands bienfaiteurs. Il a donc volontairement mis les juges dans une situation impossible : puisqu'ils l'avaient reconnu coupable, ils ne pouvaient évidemment pas lui accorder l'honneur du Prytanée. Par conséquent, la peine capitale s'imposait. Socrate a donc consenti à sa mort : jusqu'à la fin, il a persévéré dans ce que l'on pourrait appeler sa « dissidence ». En mettant son existence en


BPK, BERLIN, DIST. RMN-GRAND PALAIS / IMAGE BPK

▲ **SOUS LES DRAPEAUX**
Socrate servit comme hoplite lors de la guerre du Péloponnèse (431-404 av. J.-C.). Statue du temple d'Aphaïa, à Égine. Vers 490 av. J.-C. *Glyptothèque, Munich.*

jeu, il a continué à faire de sa vie l'objet d'un affrontement avec la cité.

Quelles sont les causes réelles de sa condamnation ?

Depuis longtemps, les historiens considèrent dans leur majorité que le procès de Socrate est en réalité un procès politique. Pour le comprendre, il faut revenir sur la situation d'Athènes au tournant du Vᵉ et du IVᵉ siècle. À la fin de la guerre du Péloponnèse, en 404 av. J.-C., un coup d'État oligarchique a lieu à Athènes. Pendant quelques mois, la démocratie est abolie, et la cité est gouvernée par ceux que l'on appelle les Trente Tyrans. Dès 403, après une courte guerre civile, les oligarques sont vaincus, et la démocratie est rétablie. Pour éviter la discorde à l'intérieur du corps civique, les Athéniens votent une loi d'amnistie qui interdit de mentionner le coup d'État et de poursuivre un citoyen pour ce qu'il a fait durant la période oligarchique. Néanmoins, dans les années qui suivent le rétablissement de la démocratie, on s'aperçoit que plusieurs citoyens soupçonnés d'avoir été des partisans de l'oligarchie sont en procès. Certes, les accusations dont ils doivent répondre n'ont en apparence rien de politique, mais on peut imaginer que l'on a cherché des moyens détournés de s'attaquer à eux. Comme il est interdit d'accuser quelqu'un pour sa complaisance avec l'oligarchie, on fait appel à d'autres motifs. Il y a de bonnes raisons de penser qu'il en est de même dans le cas de Socrate.

Qu'est-ce qui irait dans le sens de cette hypothèse d'un procès politique ?

D'abord, on possède un texte de 393-390 av. J.-C. intitulé *Accusation contre Socrate*, qui justifie sa condamnation en faisant de lui un *tyrannikos* — un « ami des tyrans » — et un *misodêmos* — un « homme qui a la haine du peuple ». Cela laisse penser que, quelques années après le procès, il était clair pour les Athéniens que Socrate avait été condamné pour son hostilité à la démocratie. D'autre part, on sait que plusieurs disciples de Socrate avaient rejoint le camp oligarchique. Deux d'entre eux, Critias et Charmide, comptaient même parmi les Trente Tyrans qui gouvernèrent Athènes en 404-403. Enfin, il est clair que la philosophie de Socrate est hostile à la démocratie. Pour lui, le savoir, la raison priment sur le nombre : ce ne sont donc pas les plus nombreux qui doivent décider de la politique à mener, mais les plus sages. En cela, il pourrait bien avoir été un inspirateur des partisans de l'oligarchie. Néanmoins, si l'interprétation « politique » est sans aucun doute fondamentale pour comprendre le procès, il y a peut-être encore d'autres motifs à la mise à mort de Socrate.

> Pour Socrate, ce n'était pas aux plus nombreux de décider, mais aux plus sages.

Quelles seraient les autres raisons de sa condamnation ?

Socrate est accusé d'impiété et, à mon sens, il ne faudrait pas oublier la dimension religieuse du procès. La théologie



▲ LA CIGUË
L'empoisonnement par la ciguë, une plante très toxique, était l'un des modes d'exécution des condamnés à mort à Athènes. C'est le châtiment que dut subir Socrate. Bas-relief par Auguste Ottin. XIXe siècle. *École nationale supérieure des Beaux-Arts, Paris.*

socratique, telle qu'elle apparaît chez Platon, rompt radicalement avec la manière qu'a le polythéisme traditionnel athénien de considérer les dieux. Les Athéniens nouent des rapports d'échange réciproque avec les dieux. Ils réalisent des rites pour obtenir des faveurs de leur part. Hommes et dieux sont donc dans un rapport quasi égalitaire et de nature contractuelle. Selon Socrate en revanche, il n'y a pas de véritable contact et encore moins d'échange avec les dieux. Tout ce que les hommes peuvent faire est d'employer leur raison pour comprendre les desseins divins avant de les réaliser par leur action dans le monde. Ce sont des idées qui mettent à mal la religion traditionnelle athénienne. Il faut cependant préciser que le polythéisme athénien est très tolérant, au sens où les discours les plus divers coexistent dans la cité au sujet des dieux, sans que nul ne soit condamné. Le respect des pratiques rituelles est impératif, mais certainement pas la croyance ou le discours tenu sur les dieux. Or, rien n'indique que la pratique religieuse socratique ait été particulièrement originale.

Peut-on alors émettre d'autres hypothèses qui éclaireraient le procès ?
Le troisième volet de l'acte d'accusation, qui considère que Socrate « corrompt la jeunesse », est à mon sens fondamental. Alors que les autres sophistes (car Socrate était bien perçu par les Athéniens comme un sophiste !) ont des élèves, Socrate a des disciples avec lesquels il noue un rapport de type charismatique. Certains éprouvent même une véritable fascination pour lui. Les Athéniens ont donc pu s'effrayer de ce qui pouvait apparaître comme un groupe sectaire. La chose était d'autant plus inquiétante que plusieurs des disciples de Socrate étaient issus de l'élite athénienne et que certains, comme on l'a vu, avaient des sympathies pour le régime oligarchique. Les « socratiques » étaient donc un danger au cœur de la cité. Éliminer leur maître était le meilleur moyen d'éviter que la « secte » ne fasse d'autres adeptes.



GIANNI DAGLI ORTI / AURIMAGES

▲ **PLATON ET ARISTOTE**
Ce sont les dialogues écrits par Platon qui ont diffusé la pensée de Socrate. L'autre grand philosophe du IVe siècle av. J.-C., Aristote, s'écarta de la pensée platonicienne. Par Raphaël. 1509-1510. *Musées du Vatican.*

Les Athéniens se sont-ils repentis d'avoir mis à mort Socrate ?

Pas dans les années qui suivent le procès. En revanche, dans les années 330 av. J.-C., l'image que l'on se fait de Socrate à Athènes change profondément. Désormais, il est perçu positivement, et l'on érige même une statue en son honneur. À cette date, les écoles philosophiques héritées de l'enseignement socratique – l'Académie de Platon et le Lycée d'Aristote notamment – ont remporté la bataille idéologique à Athènes. Désormais, Socrate devient l'une des gloires de la cité. On le comprend d'autant mieux que, dans les derniers siècles de l'Antiquité, le rayonnement d'Athènes ne découle plus de son statut de puissance politique ou de modèle démocratique. Elle est désormais avant tout un centre culturel, la cité des philosophes. De tout le bassin méditerranéen, on vient y recevoir l'enseignement des écoles philosophiques. Dans ces conditions, la mémoire de Socrate participe du prestige de la cité.

Nourri par la pensée grecque, le premier christianisme s'empare de la figure de Socrate.

Dans les siècles qui ont suivi, comment a-t-on perçu Socrate ?

Un moment essentiel est celui des débuts du christianisme. Entre le Ier et le IIIe siècle, celui-ci est profondément imprégné de pensée grecque. Des personnalités chrétiennes aussi éminentes que Justin de Naplouse, Clément d'Alexandrie ou Origène sont profondément habitées par le texte platonicien. Dans ce contexte, on associe volontiers les figures de Socrate et de Jésus. On considère alors Socrate comme un protochrétien, qui aurait été condamné pour son monothéisme. Qu'il ait accepté la mort en fait aussi un précurseur des martyrs. Néanmoins, cette association de Socrate et de Jésus s'efface quelque peu à la fin de l'Antiquité. Le christianisme s'éloigne alors progressivement de la



GIANNI DAGLI ORTI / AURIMAGES

UN GREC DANS LE MONDE ISLAMIQUE

La pensée grecque a irrigué le monde musulman, et la figure de Socrate est donc présente en Islam. À l'image de ce qu'on lit chez plusieurs penseurs chrétiens, la littérature islamique médiévale a fait de lui un précurseur du monothéisme. On trouve encore trace de ce lieu commun dans un livre destiné aux écoliers iraniens des années 1980. L'ayatollah Khomeyni, auteur de l'ouvrage, y donnait à lire cette notice biographique : « Socrate […] se consacra entièrement au Dieu unique. Il essaya de convaincre les gens de n'adorer d'autre Dieu que le vrai. À la suite de ses propos, le peuple réclama au sultan sa mise à mort. Celui-ci y fut contraint et l'empoisonna. »

philosophie grecque, notamment parce que de plus en plus de chrétiens, à commencer par des penseurs aussi influents que Tertullien ou saint Augustin, ont une culture latine plutôt que grecque. Si l'on cesse d'associer Socrate et Jésus, c'est aussi pour une raison théologique : la divinité de Jésus devient alors un point essentiel du dogme chrétien, et il ne peut plus être question de mettre sur un pied d'égalité le Christ et un homme, aussi vertueux soit-il. Dans les siècles qui suivent, Socrate reste une référence importante. Au XVe et au XVIe siècle, avec la redécouverte de Platon et de Xénophon, il est l'objet de nombreuses réflexions chez Leonardo Bruni, Érasme ou Montaigne. Mais c'est en particulier le XVIIIe siècle, le siècle des Lumières, qui lui voue un véritable culte. À cette époque, il devient le modèle de l'intellectuel dans la cité, qui porte une parole authentique au risque de sa vie.

Peut-on célébrer Socrate tout en défendant la démocratie athénienne ?

Jusqu'au XVIIIe siècle, les choses étaient assez simples : la condamnation de Socrate apportait la preuve que la démocratie était un mauvais régime. À l'époque des Lumières, certains philosophes, tout en continuant de vénérer Socrate, se mettent à défendre la mémoire de la démocratie athénienne – ou du moins les libertés qui lui sont associées. Il leur a donc fallu concilier ce qui semblait inconciliable. Voltaire y est parvenu en faisant de la condamnation de Socrate une erreur malheureuse qui s'expliquerait par le rôle d'un clergé athénien totalement fantasmé. En vérité, il faut admettre que Socrate, en défendant la primauté de la raison sur le nombre, critiquait la démocratie jusque dans ses fondements. La question qu'il pose de la place du savoir en politique est toujours d'actualité. ■

Pour en savoir plus

ESSAI
L'Événement Socrate
P. Ismard, Flammarion (Champs), 2017.

TEXTE
Apologie de Socrate, Criton
Platon, Flammarion (GF), 2017.

▲ **PAR-DELÀ LES FRONTIÈRES**
Socrate dialogue avec ses disciples sur une miniature seldjoukide du XIIIe siècle. *Musée Topkapı, Istanbul.*

VINGT-CINQ SIÈCLES ET TOUJOURS JEUNE

SOCRATE AUJOURD'HUI

Il ne voulait laisser aucun texte, mais on n'a cessé d'écrire sur sa pensée. Il ne se revendiquait pas professeur, mais nul maître n'eut autant de disciples. Il est mort à l'aube du IVe siècle av. J.-C., et pourtant son discours est plus contemporain que jamais.

FABRICE HADJADJ
PHILOSOPHE, DIRECTEUR DE L'INSTITUT PHILANTHROPOS

TÉTRADRACHME ORNÉ DE LA CHOUETTE D'ATHÈNES. 420-400 AV. J.-C. *MUSÉE RÉGIONAL DE BADE, KARLSRUHE.*

AKG-IMAGES

Avec ses 25 siècles, Socrate est toujours jeune. J'ai commencé à l'entendre à 14 ans dans la bibliothèque de mon collège. Depuis j'ai délaissé de nombreux auteurs à qui je vouais un culte, mais je n'ai pas fini de revenir à lui. Ceux qui innovent nous vouent à l'obsolescence, puisque la dernière mode chasse la précédente ; Socrate fait mieux que d'innover, il touche à l'éternel, et c'est pourquoi il nous renouvelle sans cesse.

Au lendemain de sa mort, les disciples se disputent son héritage. Socrate, qui pourtant déclarait savoir qu'il ne savait rien, est revendiqué comme un maître aussi bien par les stoïciens que par les sceptiques, par les cyniques que par les académiciens, par Xénophon le gentilhomme que par – bien entendu – Platon le philosophe. Si c'est chez ce dernier que sa figure se rencontre le mieux, c'est parce qu'au-delà de toute dispute, Platon nous fait comprendre pourquoi sa fréquentation ne nous inculque rien (Socrate n'est pas un professeur), mais fait accoucher notre âme, nous apprend à découvrir nos propres pensées.

Celui qui n'a pas écrit

Socrate n'a rien écrit. Dans le *Phèdre*, Platon fournit l'explication de ce refus. Un écrit, ça parle, mais personne ne parle ; qu'on lui pose des questions, et il répond la même chose.


JEAN-MARC PAU

D'ailleurs, en se livrant à tous comme une fille publique, il ne s'adresse à personne en particulier. Si la parole va de quelqu'un à quelqu'un, l'écrit n'en est que le simulacre, c'est une parole pétrifiée entre un auteur qui n'y est plus et un lecteur qui n'en est pas le désigné destinataire. L'important n'y est plus quelqu'un mais quelque chose, un contenu détaché de la vie.

Chacun va donc pouvoir le lire sans être sollicité dans son intelligence, le réciter par cœur sans que cela touche en rien son cœur. Montaigne se rira des « ânes chargés de livres », Socrate déjà observe : « Quand [les lecteurs] auront beaucoup appris sans maître, ils s'imagineront devenus très savants, et ils ne seront pour la plupart que des ignorants de commerce incommode. »

Cette critique de l'écrit est citée par Neil Postman au début de son essai *Technopoly. Comment la technologie détruit la culture* (L'Échappée, 2019). Socrate n'a certes pas connu la technologie contemporaine. Mais, à travers l'emprise de l'écrit, il a repéré et dénoncé son principe fondamental : la réduction de la vie à un « programme » (littéralement « ce qui est écrit à l'avance »), et la délégation de notre connaissance et de notre liberté à des dispositifs extérieurs. Nous nous confions de plus en plus à des algorithmes ; et nous sombrons ainsi dans la pire des ignorances, celle où l'on croit savoir alors qu'on ne sait pas, celle où l'on croit chercher alors qu'on glisse sur des rails.

La sage-femme et le sculpteur

Sophronisque, le père de Socrate, est sculpteur ; Phénarète, sa mère, est sage-femme. Or, c'est à l'art de sa mère que Socrate renvoie lorsqu'il s'évertue à définir sa méthode : « Mon art est celui d'un accoucheur et il comprend toutes les fonctions que remplissent les sages-femmes ; mais il diffère du leur en ce qu'il délivre des hommes et non des femmes et qu'il surveille le travail de leurs âmes, non de leurs corps. »

On a souvent prétendu que la philosophie avait été misogyne jusqu'à nos jours (pour

▲FILIATION MATERNELLE
Socrate aurait pu devenir sculpteur, comme son père. Mais c'est de sa mère, sage-femme, qu'il s'inspira en pratiquant la maïeutique, ou l'art d'accoucher la pensée.



JEAN-MARC PAU

APOLLON CHEVAUCHANT UN GRIFFON. IV[e] SIÈCLE AV. J.-C. *MUSÉE D'HISTOIRE DE L'ART, VIENNE.*

AKG-IMAGES / ERICH LESSING

dénoncer cette injustice, Jacques Derrida a forgé le terme de « phallogocentrisme ». C'est oublier qu'à son commencement, avec Socrate, le féminin l'emporte, même si c'est par la voix d'un homme.

Dans *le Banquet*, réunion exclusivement masculine, Socrate brise la clôture homophile en affirmant qu'il tient son savoir d'une femme, Diotime, prêtresse de Mantinée, et il se contente de rappeler le dialogue qu'il eut jadis avec celle-ci. Il est cependant plus radical encore lorsqu'il se présente en maïeuticien, car alors toute personne qui pense est en position féminine. Qu'est-ce à dire, sinon que le vrai ne se conçoit pas seulement dans sa tête, mais d'abord dans son sein, selon une relation vivante, une fois de plus ?

Au-delà du rapport de force

Le sculpteur impose une forme de l'extérieur, par marteau et burin. Tels sont les sophistes. Ils commencent par dire : « À chacun sa vérité », et chacun peut se sentir libre ; mais ils en déduisent aussitôt que, pour se mettre d'accord, il n'y a que des rapports de force, et chacun se trouve dès lors contraint ou de séduire ou d'être séduit. L'enseignement des sophistes se ramène à cet art de persuader ou de produire des « discours terrassants », pour reprendre un titre de Protagoras. Il s'agit d'en imposer, non d'être attentif ; de manipuler les mots, non de les écouter.

À l'opposé, l'accoucheur accueille une forme vive qui se trouve déjà en l'autre. Il

n'impose rien, il accompagne. Il dit qu'il ne sait rien, mais ce n'est pas à proprement parler de l'ironie (la fameuse ironie socratique), c'est plutôt de l'hospitalité : les mains vides et disponibles de la sage-femme prête à recevoir l'enfant de la parturiente. Enfin, si Socrate met dans l'embarras, s'il a l'air d'un taon ou d'un poisson-torpille, ce n'est pas parce qu'il s'amuse à piéger son interlocuteur, mais parce que les douleurs font partie du travail d'enfantement, et que la lumière de la vérité éclaire aussi notre misère.

Le quiproquo n'est pas rare. Souvent l'interlocuteur s'écrie : « Ah ! Socrate, c'est toi le plus fort ! » Cet éloge est un guet-apens. Il range Socrate du côté du rapport de force, en fait un supersophiste ou l'un de ces profs de philo qui feignent de poser des questions en tenant la réponse déjà toute prête dans leur poche. Mais Socrate cherche vraiment, sans moteur de recherche. Il s'interroge le plus naïvement quoique le plus rigoureusement possible : « Aussi bien je ne parle pas comme un homme sûr de ce qu'il dit, mais je cherche de concert avec vous, en sorte que, si mon contradicteur me paraît avoir raison, je serai le premier à le reconnaître. »

Éros et logos

La philosophie est-elle amour de la sagesse ou sagesse de l'amour ? Elle se déploie par le *logos*, et même, avec Socrate, par le *dia-logos*. C'est toutefois éros qui la met en mouvement. La logique selon Socrate est une érotique, peut-être pas sensuelle, mais sensible et sensée. Un philosophe est d'abord un homme qui a été ravi par la beauté charnelle, car de toutes les idées célestes — Vérité, Justice, Vertu — « seule la Beauté a reçu pour lot ici-bas d'être ce qui se manifeste avec le plus d'éclat ». Dans son poème *Socrate et Alcibiade*, Hölderlin interpelle le sage : « Pourquoi rendre ce culte à sa jeunesse ? Ne sais-tu rien qui soit plus grand ? » Et de répondre pour Socrate : « Qui a pensé le plus profond aime le plus vivant. » La beauté des jeunes gens est comme une effraction du ciel.

Mais elle est aussi une épreuve. Soit, selon Platon, on « cède à l'aiguillon du plaisir, et, comme une bête à quatre pattes, on se met en devoir de la saillir et d'éjaculer, sans rougir de poursuivre une volupté contre nature » ; soit l'on parvient, domptant le cheval noir de notre âme, à maintenir la distance qui permet de s'élever, à cultiver une « pudeur orgiaque », parce qu'elle remonte des beaux corps jusqu'à la beauté de la justice et de la vérité même, et qu'elle permet ensuite de redescendre, pour conduire les jeunes gens sur ce chemin. Diotime le dit au jeune Socrate en une parole décisive : il ne suffit pas de s'unir au beau, il faut « engendrer dans la beauté ».

Cela veut dire, par amour, descendre dans la caverne et tenter d'en délivrer les prisonniers habitués aux ombres et à l'immobilité. Que le philosophe les tourne vers la vraie lumière, qu'il les tire de leur ankylose, et ces prisonniers protestent : on torture leur corps, on blesse leurs yeux ! Il faut mettre à mort le prétendu libérateur ! Celui-ci va-t-il sauver sa peau en devenant complice des ténèbres ? Non, répond Socrate, car « mieux vaut subir l'injustice que la commettre ». On le sait, cette réponse préchristique, comme tous les amoureux, Socrate l'assumera jusque dans sa chair. ■



JEAN-MARC PAU

◀ **FACE-À-FACE INTELLECTUEL** Contrairement aux sophistes, qui ont des réponses toutes faites, Socrate recherche les siennes dans l'échange produit par le dialogue.

▲ **CONTEMPLER LA BEAUTÉ** Si la beauté peut être une épreuve, elle est ce qui se manifeste ici-bas avec le plus d'éclat.

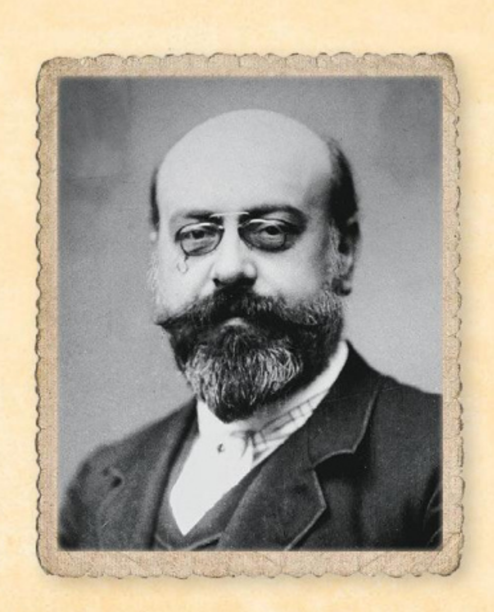


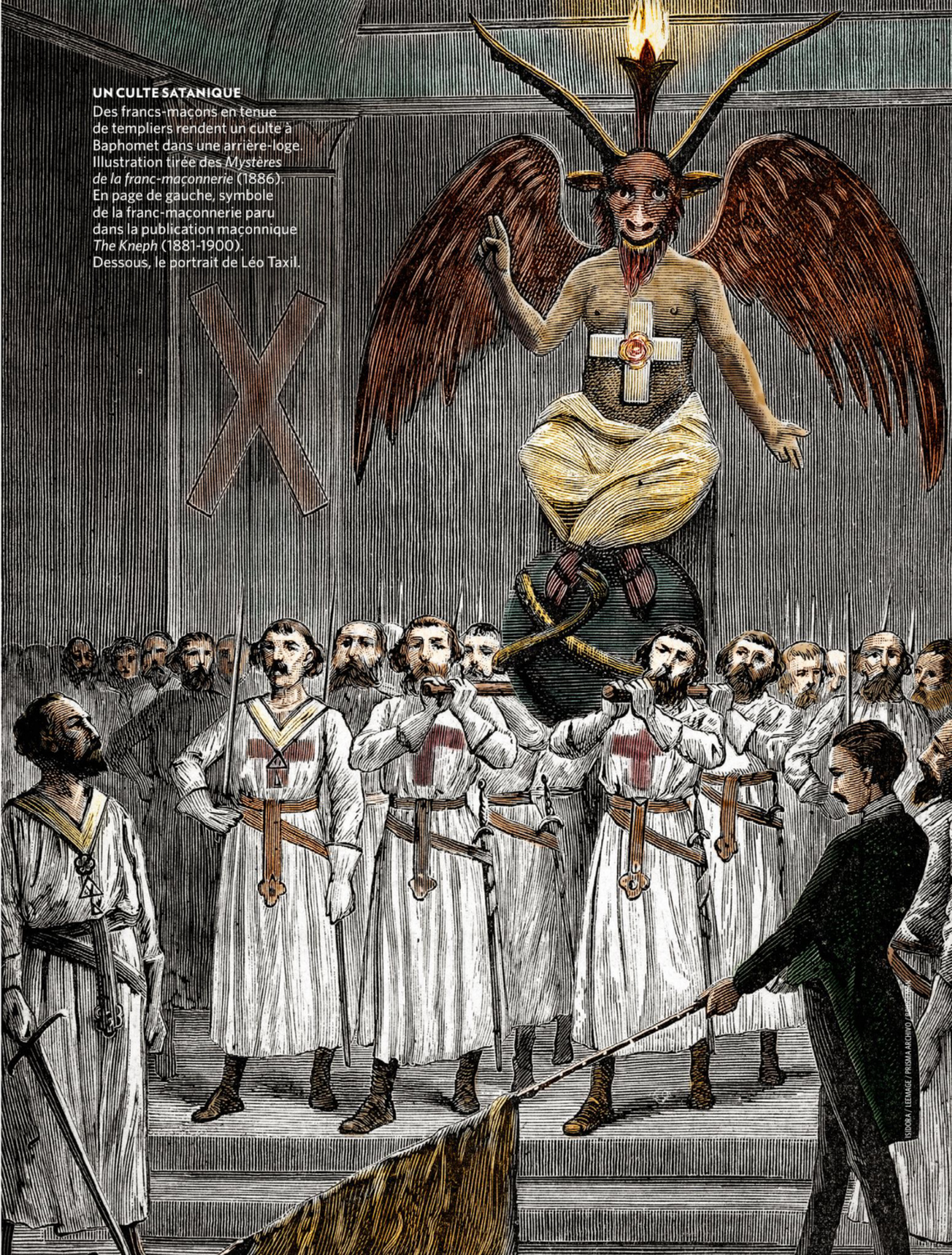
FRANC-MAÇONNERIE

LA MYSTIFICATION DE LÉO TAXIL

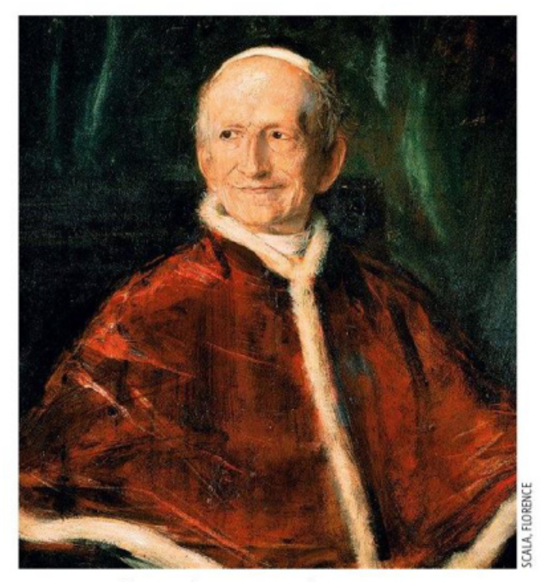
Une société secrète adepte de rites sataniques… Au tournant du XXe siècle, un ancien franc-maçon mystifie pendant 12 ans l'Église catholique avec ses révélations extravagantes, dignes des *fake news* d'aujourd'hui.

DOMINIQUE KALIFA
UNIVERSITÉ PARIS 1 PANTHÉON-SORBONNE





UN CULTE SATANIQUE
Des francs-maçons en tenue de templiers rendent un culte à Baphomet dans une arrière-loge. Illustration tirée des *Mystères de la franc-maçonnerie* (1886). En page de gauche, symbole de la franc-maçonnerie paru dans la publication maçonnique *The Kneph* (1881-1900). Dessous, le portrait de Léo Taxil.



SCALA, FLORENCE

PAPE DE 1878 À 1903, LÉON XIII IMPUTA À LA FRANC-MAÇONNERIE LE PROGRÈS DES IDÉES SOCIALISTES ET DE LA LAÏCITÉ, ET LE RECUL DE L'ÉGLISE DANS LA SOCIÉTÉ.

*Révélations complètes sur la franc-maçonnerie* : c'est sous ce titre « sensationnel » que paraît en 1885 le premier brûlot antimaçonnique de Léo Taxil, dénonciation en règle des nombreuses « exactions » de la société secrète. Une douzaine d'autres ouvrages vont suivre, aux titres tout aussi provocateurs : *Les Assassinats maçonniques*, *Y a-t-il des femmes dans la franc-maçonnerie ?* ou *Le Diable au XIXe siècle*. L'auteur, un polygraphe marseillais adepte des coups d'éclat, entendait y dévoiler la franc-maçonnerie « telle qu'elle est », à savoir l'œuvre personnelle de Satan, une machinerie politique usant de l'intrigue, du meurtre et des orgies sexuelles pour assouvir sa soif de pouvoir. Sous le titre *La France maçonnique*, il publia également une série de volumes divulguant les noms, adresses et professions de milliers de francs-maçons. Le succès fut au rendez-vous : les journaux en firent des gorges chaudes, les livres connurent de gros tirages, et plusieurs d'entre eux furent traduits à l'étranger.

Un virulent libre-penseur

Le parcours personnel de l'auteur explique pour partie ce retentissement. Car Léo Taxil — Gabriel Jogand-Pagès de son vrai nom — n'était pas un inconnu. Journaliste républicain, il s'était d'abord fait connaître comme un virulent militant libre-penseur. À Marseille

FRATERNITÉ MIXTE
Sous le Premier Empire, une jeune femme est reçue dans une « loge d'adoption » lors d'une cérémonie. Gouache. 1810-1815. *Musée de la Franc-Maçonnerie, Paris.*

AKG / ALBUM

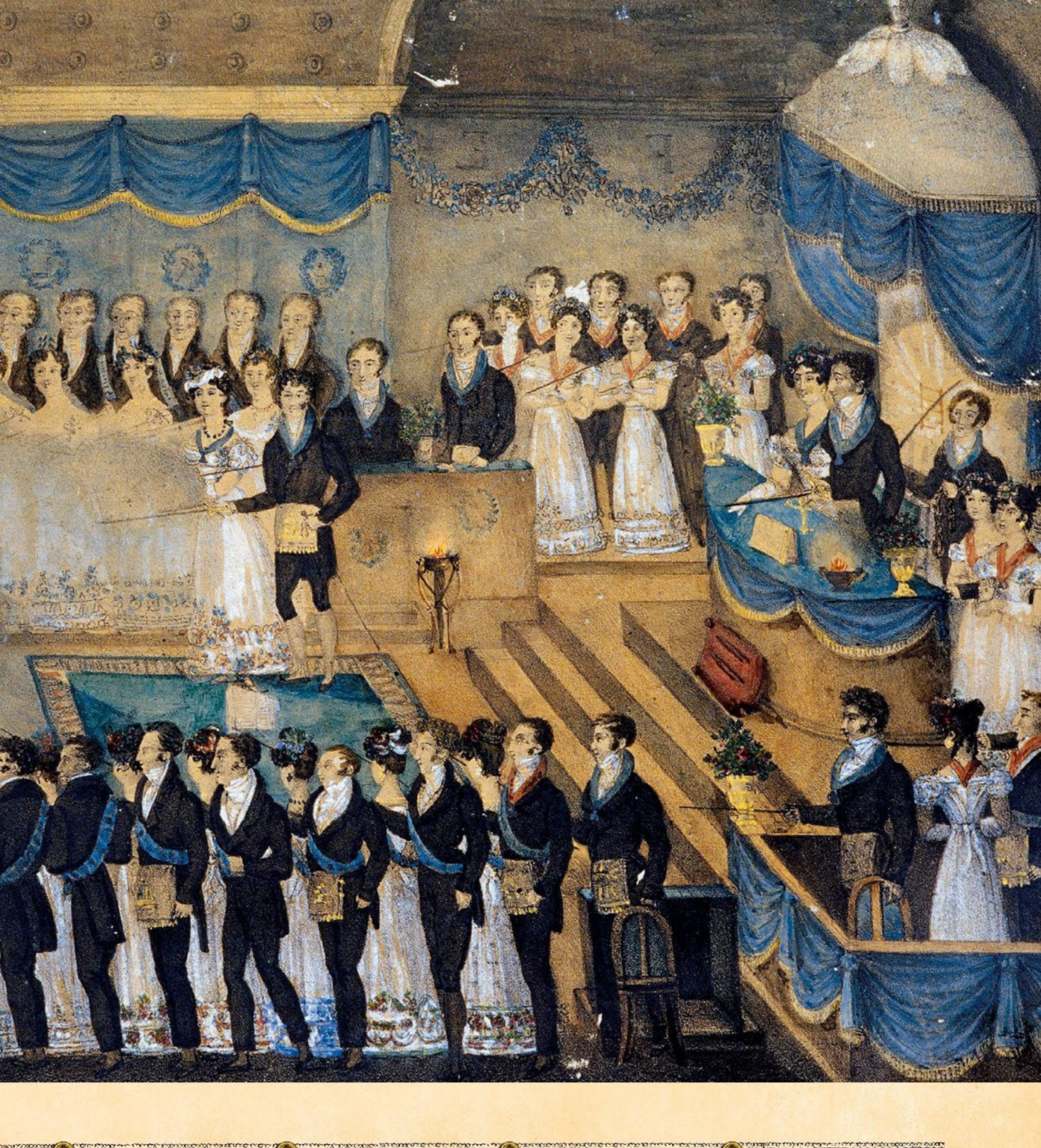
Une imposture fin de siècle

1854

Gabriel Antoine Jogand-Pagès naît à Marseille dans une famille catholique. Il adoptera ensuite le pseudonyme de Léo Taxil.

1870

Les États pontificaux sont annexés au royaume d'Italie. La France voit naître la IIIe République, un régime d'inspiration laïque.



1884
Dans l'encyclique *Humanum genus*, le pape Léon XIII appelle à démasquer la franc-maçonnerie.

1885
Léo Taxil feint de se convertir au catholicisme et se lance dans la propagande antimaçonnique.

1897
Pendant une conférence de presse à Paris, Léo Taxil explique que ses révélations sur la franc-maçonnerie étaient mensongères.

1907
Après avoir dévoilé sa supercherie, Léo Taxil devient correcteur dans une imprimerie à Sceaux, ville où il meurt.

COUVERTURE D'UN OUVRAGE ANTIMAÇONNIQUE DE L'ÉCRIVAIN CATHOLIQUE ABEL CLARIN DE LA RIVE, PUBLIÉ EN 1894.

LES PRÉCURSEURS DE L'ANTE-CHRIST
LA FEMME
ET L'ENFANT
DANS
LA FRANC-MAÇONNERIE UNIVERSELLE
D'APRÈS LES DOCUMENTS OFFICIELS DE LA SECTE (1730-1893)
PAR A.C. DE LA RIVE
LOGES D'ADOPTION
TRIANGLES LUCIFÉRIENS
BAPTÈMES DE LOUVETEAUX
RECONNAISSANCES CONJUGALES
POMPES FUNÈBRES MAÇONNIQUES
J
B
L
EVA

LEEMAGE / PRISMA ARCHIVO / BRIDGEMAN

QUI ÉTAIENT LES FRANCS-MAÇONS ?

SELON LA LÉGENDE, la franc-maçonnerie aurait pour origine les confréries de tailleurs de pierre et de maçons du Moyen Âge. En réalité, elle se constitue au XVIIIe siècle en associations de « francs-maçons », qui confèrent une dimension symbolique au langage et aux instruments des ouvriers médiévaux. Pour atteindre le progrès spirituel, les francs-maçons suivaient une progression hiérarchique (degrés ou grades), se regroupaient en loges et menaient des activités discrètes, voire secrètes. D'inspiration laïque, libérale et tolérante, la franc-maçonnerie ne tarda pas à être considérée par l'État et par l'Église comme une conspiration œuvrant à l'anéantissement de l'ordre social et de la foi.



où il était né en 1854, il avait commencé par fonder un journal, *La République anticléricale*, puis une « librairie anticléricale » et composé une *Marseillaise anticléricale*. Ses textes, qui ne faisaient pas dans la dentelle, attaquaient avec une rare violence le dogme, la morale et l'enseignement des « corbeaux », qu'il accusait de toutes les turpitudes, principalement sexuelles. Son pamphlet *À bas la calotte*, publié en 1879, lui valut d'ailleurs des poursuites pour outrage à la morale publique ainsi qu'une excommunication en bonne et due forme. Son combat contre l'Église catholique le rapprocha bien sûr des milieux maçons, notamment de la loge parisienne du « Temple des amis de l'honneur français », dans laquelle il fut initié en 1881. Mais il n'y


BERTRAND RIEGER / GTRES

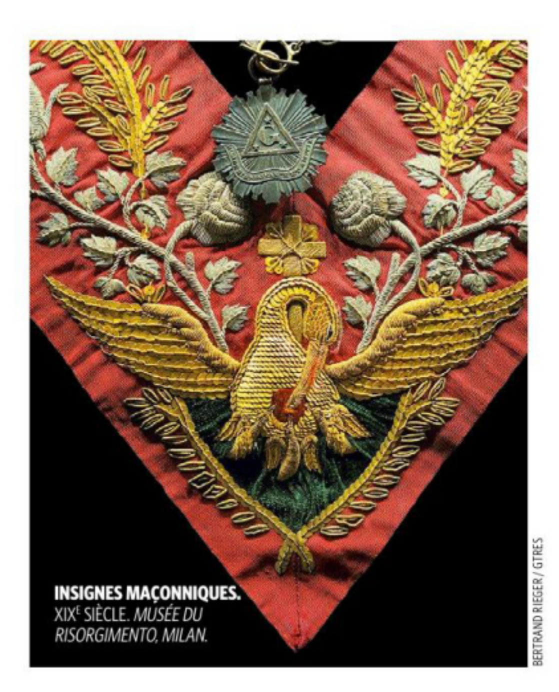
dépassa pas le grade d'apprenti : il en fut exclu quelques mois plus tard pour avoir produit des lettres de soutien de personnalités (dont Hugo et Louis Blanc) qui se révélèrent être des faux. C'est là que se produisit le premier coup de théâtre : Taxil désavoua publiquement ses erreurs et annonça son retour dans le giron de l'Église. Il se rendit à Rome pour l'occasion, d'où il reçut l'absolution des mains mêmes du pape Léon XIII. Son offensive contre les francs-maçons inaugurait donc sa nouvelle carrière d'apostat.

La bête noire de l'Église

L'écho de cette conversion et de la campagne qui suivit ne peut se comprendre sans tenir compte de la vigueur de l'antimaçonnisme en cette fin de siècle. Condamnée par la papauté dès le début du XVIII[e] siècle en raison du secret de ses activités et de son œcuménisme, la franc-maçonnerie ne devint vraiment la bête noire de l'Église qu'au lendemain de la Révolution française. L'abbé Barruel, dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, avait en effet expliqué dès 1797 que la révolution en cours n'était que le produit d'un complot fomenté par les élites maçonnes. Les liens que la maçonnerie établit tout au long du XIX[e] siècle avec

COUP DE THÉÂTRE ! LÉO TAXIL ABJURE SES ERREURS PASSÉES ET ANNONCE SON RETOUR DANS LE GIRON DE LA FOI.

▲ TEMPLE MAÇONNIQUE
Créée en 1894, la Grande Loge de France s'est installée en 1910 dans ses locaux parisiens, dont on voit ici l'intérieur du temple Franklin-Roosevelt.



INSIGNES MAÇONNIQUES. XIXᴱ SIÈCLE. *MUSÉE DU RISORGIMENTO, MILAN.*

BERTRAND RIEGER / GTRES

les libéraux européens et avec des sociétés secrètes comme les *carbonari* italiens, fervents partisans de l'unité de la péninsule, confortèrent l'Église et le Saint-Siège dans leur rejet radical. En France, la convergence fut générale entre la République et la maçonnerie, engagées dans un même combat contre « l'obscurantisme », et plus encore contre l'alliance du trône et de l'autel. La victoire des républicains à la fin des années 1870 signa donc aussi celle des loges, principalement du Grand Orient de France, qui fournit au nouveau régime nombre de ministres, de présidents du Conseil et de parlementaires influents.

Mais le succès de l'offensive lancée par Léo Taxil devait aussi à la personnalité de son auteur, qui avait de la ressource et qui se plut à en rajouter. À la conspiration mondiale annoncée dans *Le Diable au XIXᵉ siècle* s'ajoutèrent bientôt d'autres révélations formidables. L'attrait du temps pour le satanisme l'incita à mettre en scène une secte luciférienne de la « haute maçonnerie », dénommée « palladisme », dont le siège était situé dans la ville de Charleston, aux États-Unis, et qui entretenait avec les démons des relations directes. Ses rituels incluaient la profanation régulière d'hosties consacrées ainsi que l'organisation de grandes copulations publiques. *L'Existence des loges de femmes,* qu'il publie en 1891, prenait tout son sens dans cette perspective. Taxil prolongea

LE FRANC-MAÇON CHASSE, par A

UN FRANC-MAÇON est représenté sous les traits d'un juif, selon l'imagerie antisémite de l'époque. Son chien est tenu en laisse par une écharpe maçonnique et porte un chapeau haut-de-forme, comme un homme politique. Caricature d'Achille Lemot, parue en 1909 dans le magazine catholique *Le Pèlerin.*

— Attention, Médor, ouvrons l'œil!
Il s'agit de le descendre, lui, et surtout d'abattre ce qu'il y

La grande conjuration

Le discours catholique antimaçonnique présentait souvent la franc-maçonnerie comme une coalition formée avec d'autres ennemis de la chrétienté, notamment le judaïsme. Si la **tolérance religieuse des francs-maçons** et leur recours à des



GUSMAN / LEEMAGE / PRISMA ARCHIVO / BRIDGEMAN

UN GUIGNOL NÉFASTE. SUR CETTE CARICATURE, UN MARIONNETTISTE JUIF MANIPULE UN FRANC-MAÇON, QUI MANIPULE À SON TOUR DES PARLEMENTAIRES. *LE PÈLERIN.*

VOTE
SENAT
CHAMBRE
A. LEMOT

Par où l'on voit quelles puissances font agir nos parlementaires contre la France

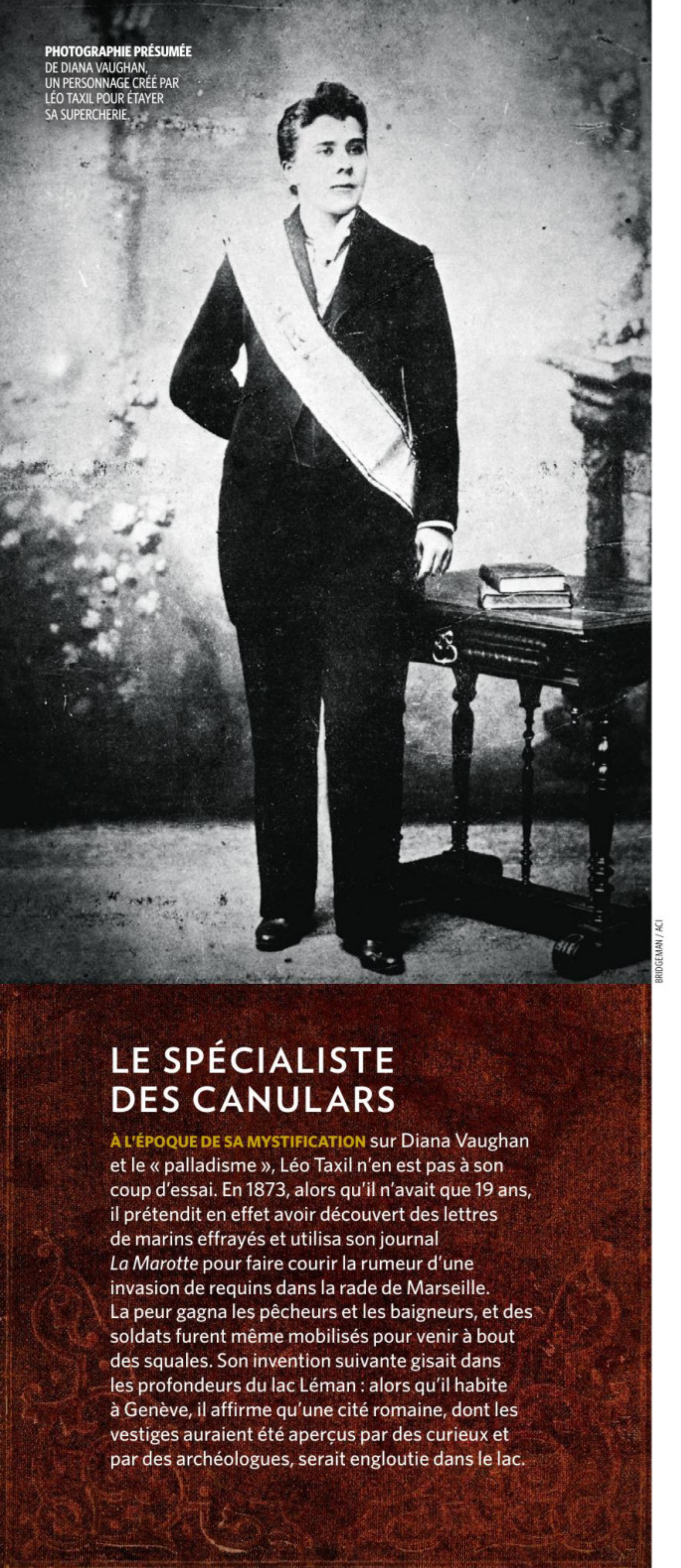
SELVA / LEEMAGE / PRISMA ARCHIVO / BRIDGEMAN

symboles d'origine hébraïque apportaient de l'eau à son moulin, ce discours amalgamait assez logiquement ceux que l'Église percevait comme ses anciens et ses nouveaux ennemis, respectivement les juifs et les francs-maçons, en une sorte d'entité maléfique à deux têtes : **la judéo-maçonnerie.** C'est ainsi qu'apparut au début du XIXe siècle le mythe du complot judéo-maçonnique, qui s'adapterait à travers l'espace et le temps. Léo Taxil échappa toutefois au virulent antisémitisme d'autres initiatives antimaçonniques de la fin du XIXe siècle et se présenta aux **élections municipales** de 1890 dans une circonscription parisienne contre l'antisémite Édouard Drumont.

« LA FRANC-MAÇONNERIE, VOILÀ L'ENNEMI. » UNE BOTTE S'APPRÊTE À ÉCRASER L'ARAIGNÉE QUI A TISSÉ SA TOILE SUR LA FRANCE. 1907. *LE PÈLERIN.*



BIANCHETTI / LEEMAGE / PRISMA ARCHIVO / BRIDGEMAN


PHOTOGRAPHIE PRÉSUMÉE DE DIANA VAUGHAN, UN PERSONNAGE CRÉÉ PAR LÉO TAXIL POUR ÉTAYER SA SUPERCHERIE.

BRIDGEMAN / ACI

cette veine dans une série de fascicules feuilletonesques, publiés en 1893 et 1894, qui relataient les aventures du Dr Bataille, un médecin catholique infiltré dans les milieux occultistes pour mieux décrire leurs orgies et leurs pratiques criminelles.

Un pas supplémentaire fut encore franchi avec l'apparition en 1893 de la belle Diana Vaughan. Présentée par Taxil comme une ancienne dignitaire du « rite palladique rectifié », cette jeune Américaine avait fait le choix — tout comme son mentor autrefois — d'abjurer ses erreurs : convertie au catholicisme, elle vouait désormais sa vie à lutter contre la secte. Les palladistes l'avaient condamnée à mort ; elle était donc contrainte à vivre dans la clandestinité, multipliant les déplacements ou se réfugiant dans des couvents isolés. Seul Taxil savait comment la contacter et servait donc d'intermédiaire. Il inséra des lettres et des articles d'elle dans les nombreuses publications qu'il dirigeait, expliqua comment sa fortune servait à soutenir diverses institutions et œuvres pieuses. C'est une « jeune femme de 29 ans, jolie, très distinguée, l'air franc et honnête », explique un collaborateur. La parution en fascicules des *Mémoires d'une ex-palladiste*, évidemment présentés par Léo Taxil, firent d'elle un personnage à succès.

Premiers soupçons

Toutes ces révélations furent prises très au sérieux dans les milieux catholiques, alors engagés dans une lutte acharnée contre les libres-penseurs. Elles séduisirent également de nombreux publicistes, comme le jésuite allemand Leo Meurin, dont *La Franc-Maçonnerie, synagogue de Satan* recycla en 1893 plusieurs thèses de Taxil. Mais les plus lucides des catholiques commençaient à nourrir des doutes. Le caractère extravagant des récits de Taxil suscitait la défiance, d'autant que certains des ouvrages anticléricaux publiés lors de sa première carrière étaient toujours en vente. L'évêque de Charleston, Mgr Northrop, s'ouvrit au pape Léon XIII pour lui signaler que nul culte

LE SPÉCIALISTE DES CANULARS

À L'ÉPOQUE DE SA MYSTIFICATION sur Diana Vaughan et le « palladisme », Léo Taxil n'en est pas à son coup d'essai. En 1873, alors qu'il n'avait que 19 ans, il prétendit en effet avoir découvert des lettres de marins effrayés et utilisa son journal *La Marotte* pour faire courir la rumeur d'une invasion de requins dans la rade de Marseille. La peur gagna les pêcheurs et les baigneurs, et des soldats furent même mobilisés pour venir à bout des squales. Son invention suivante gisait dans les profondeurs du lac Léman : alors qu'il habite à Genève, il affirme qu'une cité romaine, dont les vestiges auraient été aperçus par des curieux et par des archéologues, serait engloutie dans le lac.



JULIAN SCHLOSSER / GETTY IMAGES

satаniste n'existait dans sa ville. D'autres, à l'inverse, expliquaient que Diana Vaughan, loin d'être convertie, pratiquait toujours le palladisme.

L'affaire fut au centre du congrès organisé à Trente par la Ligue internationale antimaçonnique, en septembre 1896. On s'interrogea surtout sur l'existence réelle de Diana Vaughan. Certains ecclésiastiques exigèrent que l'on produise son acte de naissance, les preuves de son baptême ou de sa communion. Taxil, qui était présent, affirma détenir tout cela, mais refusa de publier ces pièces pour ne pas mettre en danger la vie de Diana, poursuivie par les loges. Il diffusa cependant une photographie de l'Américaine. Rien n'étant réglé, le congrès décida de convoquer une commission pour éclaircir ces points. Mais celle-ci, qui se réunit à Rome en janvier 1897, déclara n'avoir réuni aucune preuve concluante. Beaucoup, d'ores et déjà, concluaient à la mystification, à l'œuvre d'un fantaisiste, voire d'un libre-penseur désireux de tirer profit de la crédulité des catholiques. Taxil contre-attaqua en annonçant la prochaine manifestation publique de Diana Vaughan, qu'il venait de décider à prononcer une série de conférences, dont le point d'orgue aurait lieu à Rome en mai 1897.

Le second coup de théâtre survint quelques jours avant le début programmé de la tournée. Lors d'une conférence à la Société de géographie, Taxil reconnut, devant un

▲ UN TEMPLE EXPIATOIRE
La basilique du Sacré-Cœur, à Paris, fut construite à partir de 1875 pour racheter les péchés des Français, dont les idées sociales et morales faisaient – selon l'Église – sombrer le pays dans la débauche.

parterre de journalistes et de représentants de la nonciature, que tout cela n'avait été qu'une « aimable plaisanterie ». Un tumulte indescriptible éclata dans la salle et tourna vite au pugilat. L'affabulateur dut sortir sous la protection des gardiens de la paix.

Les rieurs de son côté

Ce que Léo Taxil lui-même qualifia de « plus colossale mystification des temps modernes » avait duré 12 ans, ce qui en dit long sur la lutte qui opposait alors cléricaux et libres-penseurs. L'affaire mit les rieurs de son côté, mais elle était aussi lourde de perspectives plus sombres. Matthieu Golovinski, un agent de l'Okhrana (la police secrète tsariste) alors installé à Paris, forgea quelques années plus tard l'un des plus tristement célèbres faux de l'histoire du monde, *Les Protocoles des Sages de Sion*, qui dénonçait le prétendu complot mondial fomenté par les juifs et les francs-maçons et qui demeure, aujourd'hui encore, un outil de la propagande antisémite.

Taxil, lui, publia encore quelques romans, sans grand succès, et acheva sa carrière comme correcteur dans une petite imprimerie de banlieue parisienne. Mais on n'oublia pas son canular, dont l'ampleur et la longévité continuent d'impressionner. En 2010 encore, Léo Taxil et Diana Vaughan apparaissent en compagnie du « capitaine » Simonini, un faussaire italien réfugié à Paris, dans *Le Cimetière de Prague*, un roman d'Umberto Eco qui place ces propos dans la bouche de Taxil : « Le principal caractère des gens, c'est qu'ils sont prêts à croire n'importe quoi. » ■

Pour en savoir plus

ESSAIS

Le Livre de la franc-maçonnerie
A. Bauer (dir.), Que sais-je ?, 2019.

L'Antimaçonnisme. Aspect généraux (1738-2016)
J.-C. Lemaire, Éditions maçonniques de France, 2017.

ROMAN

Le Cimetière de Prague
U. Eco. Le Livre de poche, 2012.

Le Signe de détresse
J. Chaboud, Dervy, 2018.



MARY EVANS / SCALA, FLORENCE

Léo Taxil se confesse

Le 19 avril 1897, alors que sa supercherie était sur le point d'être éventée, Léo Taxil décida de rétablir lui-même la vérité. Il convoqua une conférence de presse à la Société de géographie de Paris pour annoncer que Diana Vaughan, l'initiatrice présumée des cultes lucifériens pratiqués par les francs-maçons, n'existait pas. Cette révélation provoqua **un tollé d'autant plus retentissant** que la théorie du satanisme maçonnique reposait sur les confessions de cette adepte convertie au catholicisme.

En septembre 1896, quelques mois avant que Taxil n'avoue son imposture, *La Civilità Cattolica*, la revue des Jésuites de Rome, annonçait que « Miss Diana



OBÉISSANT AUX INSTRUCTIONS DE LÉO TAXIL, DIANA VAUGHAN DÉVOILE LES PRÉTENDUES HORREURS DE LA FRANC-MAÇONNERIE À L'ÉGLISE. CARICATURE PUBLIÉE EN MAI 1897 DANS LA REVUE *JUGEND*.

Vaughan, appelée **de la profondeur des ténèbres à la lumière de Dieu,** [...] se tourne vers l'Église pour la servir, et paraît inépuisable dans ses précieuses publications, qui n'ont pas leurs pareilles pour l'exactitude et l'utilité. » La réalité était tout autre, comme il le révéla ce jour-là : « Sous la signature "Docteur Bataille", j'ai raconté, et sous la signature "Miss Vaughan" j'ai confirmé que le temple maçonnique de Charleston contient un labyrinthe au centre duquel est **la chapelle de Lucifer.** » Ce n'était pas tout. Il avait en effet ajouté que « l'une des salles [...], appelée Sanctum Regnum, a pour principal ornement la monstrueuse statue du Baphomet, à laquelle les hauts-maçons rendent un culte ; qu'une autre salle possède une statue d'Éva qui s'anime quand une maîtresse Templière est particulièrement agréable à maître Satan, et que cette statue devient alors la **démone Astarté,** vivante un moment, pour donner un baiser à la maîtresse Templière privilégiée ». Et de poursuivre : « Mgr Northrop, évêque catholique de Charleston, a fait le voyage à Rome tout exprès pour certifier au souverain pontife que ces écrits étaient de la plus haute fantaisie. [...] [Mgr Northrop] venait de dire : **"Il est faux, absolument faux** que les francs-maçons de Charleston soient les chefs d'un rite suprême luciférien. Je connais tout particulièrement les principaux d'entre eux [...]. Leur temple, je l'ai visité ; aucune de ces salles indiquées par le Docteur Bataille et Miss Vaughan ne s'y trouve. Ce plan est une plaisanterie." Mgr Northrop, en revenant de Rome, n'a plus protesté ; il a gardé [...] le silence. Miss Diana Vaughan, au contraire, a répliqué à l'interview de Mgr Northrop ; elle a dit que **l'évêque de Charleston était lui-même franc-maçon,** et elle a reçu la bénédiction du pape ».

CARICATURE DE LÉO TAXIL PAR ANDRÉ GILL, PUBLIÉE DANS LE N°71 DE LA REVUE *LES HOMMES D'AUJOURD'HUI*. 1879.

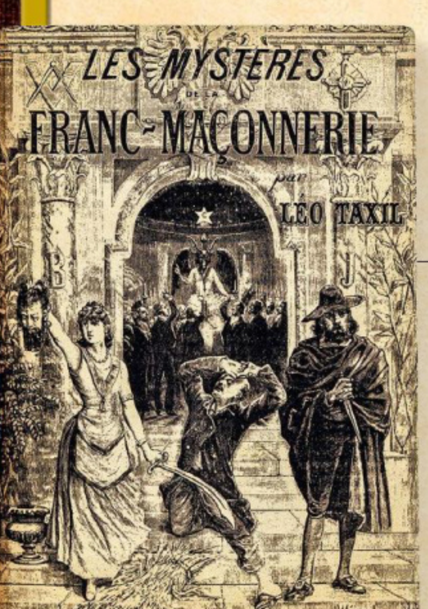
SELVA / LEEMAGE / PRISMA ARCHIVO / BRIDGEMAN

DES RITUELS PAS TRÈS CATHOLIQUES

EN 1886, LÉO TAXIL publia un volumineux ouvrage de plus de 800 pages intitulé *Les Mystères de la franc-maçonnerie*, que des maisons d'édition catholiques firent traduire en plusieurs langues. Truffé de truculentes illustrations, ce livre décrivait la franc-maçonnerie comme une société secrète anticléricale et animée d'intentions malveillantes. Il dépeignait des rituels maçonniques fantaisistes, expliquait que la franc-maçonnerie puisait ses origines dans d'antiques sectes hérétiques, taxait les francs-maçons d'antipatriotisme pour faire passer leur appartenance à leur confrérie avant leur loyauté à la patrie, et les accusait de nombreux assassinats visant leurs anciens membres. Il se comparait lui-même à William Morgan, un prétendu franc-maçon américain assassiné pour avoir voulu dévoiler les secrets de la confrérie : « Si je meurs d'un coup de poignard ou d'une balle de pistolet, on saura de quels antres sont sortis mes assassins. Si je succombe à quelque maladie inattendue, on saura, avant ma mort, ses causes criminelles. »

RUE DES ARCHIVES / ALBUM

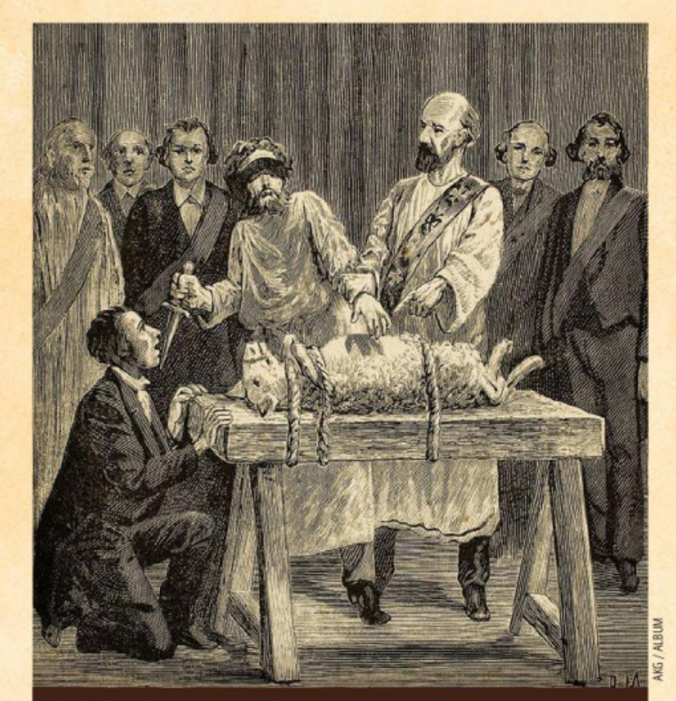
UNE ÉQUERRE ET UN COMPAS, SYMBOLES FRANC-MAÇONS GRAVÉS SUR LE BOÎTIER D'UNE MONTRE. XIXᵉ SIÈCLE.



AKG / ALBUM

Une couverture tape-à-l'œil

Les livres de Léo Taxil furent publiés à une époque où fleurissaient la presse grand public et la littérature populaire, dont le succès reposait sur la parution de romans-feuilletons et de scandales.


AKG / ALBUM

Initiation sanglante

Selon Léo Taxil, l'accès au grade de chevalier Kadosh consiste à poser la main de l'initié sur la peau tondue d'une brebis et à lui ordonner d'y plonger son poignard, alors qu'il sent palpiter un cœur qu'il croit humain.

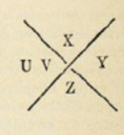
LES MYSTÈRES DE LA FRANC-MAÇONNERIE 187

D. Comment y êtes-vous parvenu ? — R. Par le mot de passe.
D. Donnez-le-moi. — R. Tubalcaïn (1).

Alphabet secret de la Maçonnerie Bleue

Les Frères Trois Points ont, pour déguiser leur correspondance, divers alphabets secrets. Ces alphabets varient suivant les diverses séries de grades.
Voici celui dont on se sert dans les Loges et dont la clef est révélée aux Maîtres :

A B	C D	E F
G H	I L	M N
O P	Q R	S T



C'est-à-dire :
La première lettre de chaque case est représentée par les traits dans lesquels elle se trouve placée ; la seconde lettre par les mêmes traits, plus un point.

Ainsi, A s'écrit :
B s'écrit :
C s'écrit :
D s'écrit :
E s'écrit :
F s'écrit :

Et ainsi de suite jusqu'à la fin

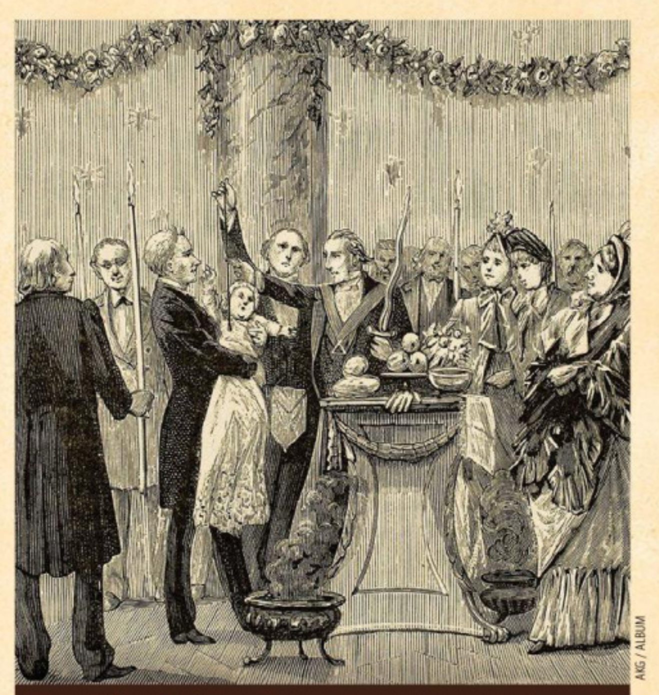
V s'écrit : >
Y s'écrit : <

Codes secrets

Les différents alphabets inventés par les francs-maçons étaient employés à des fins rituelles et non de communication secrète et inavouable, comme le suggérait Taxil.

AKG / ALBUM

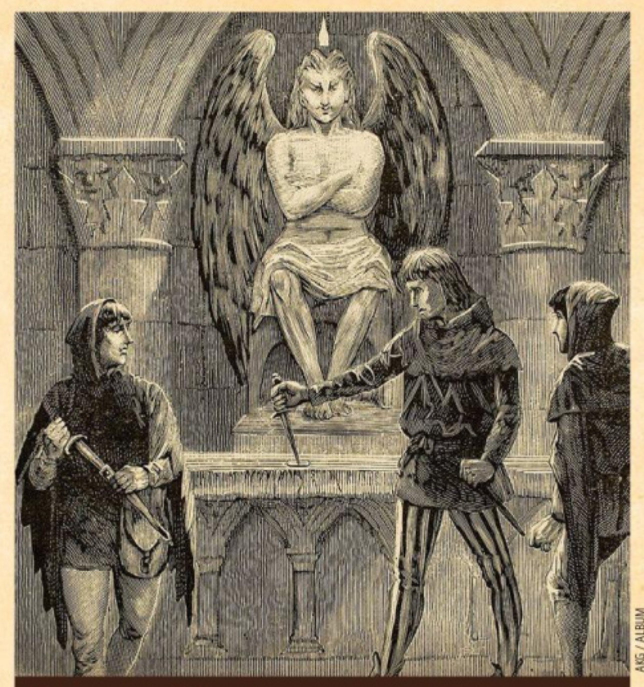
LES ENCADRÉS ONT ÉTÉ RÉDIGÉS PAR JAVIER DOMÍNGUEZ ARRIBAS, UNIVERSITÉ PARIS 13.



AKG / ALBUM

Parodie de baptême

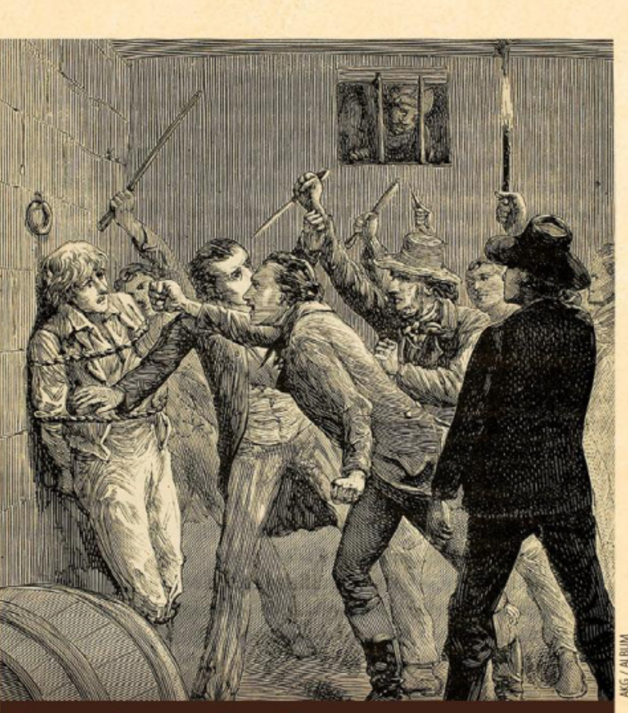
Léo Taxil décrit la cérémonie d'adoption des « louveteaux », les enfants des francs-maçons, par la loge éponyme, comme s'il s'agissait d'une parodie délibérée du baptême catholique. « Pauvres enfants ! Malheureux parents ! », conclut-il.



AKG / ALBUM

Secte sacrilège

Selon Taxil, la franc-maçonnerie puise ses origines au XIIIe siècle, dans une secte de Cologne qui poignardait devant Lucifer des hosties consacrées. Il attribue aussi à cette secte de son invention la paternité des fraticelles italiens et des hussites de Bohême.



AKG / ALBUM

Assassinats sélectifs

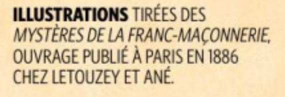
Reconstitution de l'assassinat du New-Yorkais William Morgan en 1826. Ce prétendu déserteur de la franc-maçonnerie aurait été enlevé et tué par ses anciens coreligionnaires après avoir annoncé son intention de publier un livre dénonçant la confrérie.

Le poison secret des francs-maçons

Parmi les nombreuses inventions de Léo Taxil qui contribuèrent à assimiler la franc-maçonnerie à une organisation criminelle figure notamment cette boisson, la *Manna di San Nicola di Bari*, dont l'innocente – et catholique – présentation, où figure une image de saint Nicolas, cachait en réalité de l'acqua-tofana, un poison fabriqué à Naples et « [expédié] aux Suprêmes Conseils qui en [faisaient] la demande », selon Taxil.



AKG / ALBUM



ILLUSTRATIONS TIRÉES DES *MYSTÈRES DE LA FRANC-MAÇONNERIE*, OUVRAGE PUBLIÉ À PARIS EN 1886 CHEZ LETOUZEY ET ANÉ.

La tribu perdue d'Israël en Amérique

Pour expliquer la présence des Amérindiens sur le continent qu'elle a découvert en 1492, l'Europe se plonge dans la lecture de la Bible.

Les dogmes chrétiens du Moyen Âge résistèrent à la remise en question des valeurs traditionnelles provoquée par la découverte du Nouveau Monde, en pleine Renaissance. Rien d'étonnant donc à ce que l'origine des populations américaines ait été recherchée dans la Bible. Or, si les Écritures expliquent que la race humaine créée par Dieu a peuplé les continents après le Déluge universel, quand et comment les descendants de Noé sont-ils arrivés jusqu'au Nouveau Monde ?

Parmi les différentes hypothèses qui furent alors avancées pour expliquer l'origine des Amérindiens — survivants de l'Atlantide engloutie ou des descendants d'Égyptiens, de Phéniciens, de Carthaginois ou d'Ibères —, l'une des plus populaires voyait en eux des descendants des tribus perdues d'Israël. Cette théorie controversée prédomina du XVIe au XVIIIe siècle, pour ensuite être récupérée par les mormons, un mouvement religieux fondé aux États-Unis, qui l'inscrivit dans sa singulière histoire du monde. La Bible raconte qu'après la mort de Moïse 12 tribus juives menées par Josué prirent possession du pays de Canaan, la Terre promise. Assimilées par d'autres peuples après la conquête d'Israël et de la Judée par les Assyriens, au VIIIe siècle av. J.-C., 10 d'entre elles tombèrent alors dans les oubliettes de l'histoire.

Indiens circoncis

Il fallut attendre plusieurs siècles pour voir émerger parmi les juifs la croyance selon laquelle ces « tribus perdues » n'avaient pas disparu. Au IXe siècle, un voyageur juif affirma les avoir aperçues « au-delà des cours d'eau de l'Abyssinie ». Ce fut toutefois la découverte de l'Amérique qui popularisa ce mythe. Après 1492, plusieurs chroniques des Indes occidentales affirmèrent en effet qu'une tribu perdue d'Israël avait peuplé cette terre, en voulant pour preuve que les Indiens pratiquaient eux aussi la circoncision. À la fin du XVIe siècle, l'hébraïste Benito Arias Montano fournit une explication plus détaillée du peuplement du Nouveau Monde par les descendants de Noé : Jubal aurait occupé le Brésil et Ophir aurait atteint le Pérou pour ensuite gagner le reste du continent. Le jésuite José



L'EXIL DES JUIFS selon Eduard Bendemann. *Museum Kunstpalast, Düsseldorf.* Au bas de la page suivante, Noé abandonne son arche. Gravure du XVIIe siècle.

AKG / ALBUM

UNE SOURCE APOCRYPHE



LE PASSAGE DE LA BIBLE dont s'inspira la théorie de l'émigration juive vers l'Amérique se trouve dans l'*Apocalypse d'Esdras*, aussi appelée *Second* ou *Quatrième Livre d'Esdras*. Rédigé en araméen par un auteur juif vers 100 apr. J.-C., il fut exclu par la tradition catholique du canon des Saintes Écritures.

ESDRAS. PAR PEDRO BERRUGUETE, ÉGLISE SAINTE-EULALIE, PAREDES DE NAVA.

ORONOZ / ALBUM

de Acosta affirma quant à lui que les Amérindiens provenaient d'émigrations asiatiques, écartant ainsi l'hypothèse d'une racine exclusivement juive, tout en soutenant que l'humanité descendait entièrement d'Adam et Ève.

Le bénédictin français Gilbert Genebrard, en 1567, et le jésuite flamand Joannes Fredericus Lumnius, en 1569, défendirent quant à eux la thèse de l'origine juive en s'appuyant sur un livre apocryphe, *Apocalypse d'Esdras*. On peut y lire que les 10 tribus d'Israël entreprirent un long voyage après avoir été expulsées de leurs terres par les Assyriens, afin de partir pour un pays que l'homme n'avait encore jamais foulé. Genebrard, qui crut trouver des indices de ce voyage dans de très anciennes inscriptions hébraïques prétendument mises au jour dans des tombes aux Açores, interprétait ainsi ce passage :

DU JAPON À L'ÉTHIOPIE

AU XVIIe SIÈCLE apparut une théorie assurant que les Japonais avaient des origines juives. Au XIXe siècle, ce sont à des peuples aussi divers que les Pachtounes d'Afghanistan, les Falachas d'Éthiopie ou les chrétiens nestoriens, que des auteurs fantaisistes identifient les tribus perdues d'Israël.



METROPOLITAN MUSEUM / ALBUM

Une autre terre promise

LA LÉGENDE de la tribu perdue mise à part, le premier juif à fouler le sol américain fut vraisemblablement Luis de Torres. Converti au catholicisme, ce membre de l'équipage du premier voyage de Christophe Colomb obtint en 1493 l'autorisation de s'installer à Hispaniola. Malgré l'interdiction qui leur était faite de se rendre en Amérique, les juifs convertis y constituèrent dès la fin du XVIe siècle d'importantes communautés.



CARTE DE L'AMÉRIQUE DRESSÉE AU XVIIe SIÈCLE PAR LE CARTOGRAPHE NÉERLANDAIS JOAN BLAEU.

DEA / G. DAGLI ORTI / ALBUM

« Après avoir traversé l'Euphrate, ces tribus se seraient rendues dans la Tartarie déserte. Et de là dans cette terre inconnue, en direction du Groenland. Car on dit que de cette région l'Amérique est accessible, qu'il n'y a pas de mer ; tandis que par d'autres parties elle est inaccessible à cause de la mer. » Lumnius considérait pour sa part que « le peuple de l'Inde et du Pérou [serait] le dernier à se convertir à la foi du Christ » et soutenait que le Nouveau Monde abritait des descendants des tribus dispersées d'Israël, « sans roi ni prêtres, sans sacrifices, sans autels et sans habits liturgiques », attendant d'être convertis au christianisme par les missionnaires de la Compagnie de Jésus.

Au XVIIe siècle, un juif d'origine portugaise contribua au développement de ces théories. Après avoir parcouru la Nouvelle-Grenade et avoir été poursuivi par l'Inquisition à Carthagène des Indes, Aaron Levi, connu sous le nom d'Antonio de Montezinos, publia à Amsterdam un ouvrage relatant son voyage initiatique à travers le Nouveau Monde et sa rencontre avec une communauté juive secrètement établie dans une vallée cachée. Après avoir révélé ses origines juives à Francisco, son mystérieux guide et muletier, il fut conduit auprès d'un groupe dont les membres récitaient en hébreu des passages du Deutéronome et se présentaient comme les successeurs d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et de Ruben. Les autochtones, parmi lesquels ces juifs avaient diffusé leurs croyances, avaient fini par reconnaître que « le Dieu

> Menasseh ben Israël pensait que la diaspora juive antique avait atteint toutes les parties du monde.

MENASSEH BEN ISRAËL. PORTRAIT PAR LE GRAVEUR SALOM ITALIA. XVIIe SIÈCLE.

BRIDGEMAN / ACI



TEMPLE DE SALT LAKE CITY (Utah, États-Unis), érigé entre 1853 et 1893. À gauche, le tabernacle mormon inauguré en 1867.

GEORGE FREY / GETTY IMAGES

de ces fils d'Israël est le vrai Dieu et [que] tout ce qui est écrit sur leurs tables de la Loi est vrai ». En se séparant d'Antonio de Montezinos, le guide expliqua : « C'est Dieu qui a conduit tes frères, les fils d'Israël, sur cette terre, faisant avec eux de grandes merveilles [...]. Ainsi me l'ont raconté mes parents. »

Héritiers mormons

En 1650, Menasseh ben Israël, l'un des plus éminents rabbins néerlandais de l'époque, polyglotte et grand ami de Rembrandt, recueillit dans son ouvrage *Espérance d'Israël* le récit de Montezinos pour démontrer que la diaspora juive avait atteint toutes les parties du monde : « Je rappelle aussi que les Dix Tribus [...] sont dispersées à travers divers pays [...] ; [elles] ne revinrent pas dans leur patrie à l'époque du Second Temple et [elles] conservent la loi de Moïse et nos rites sacrés. » Menasseh ben Israël se fonda sur ce constat pour élaborer une théorie millénariste, conditionnant l'avenir de l'Angleterre à la décision politique de rouvrir les portes du pays aux juifs pour permettre la réalisation du dessein de l'histoire et le retour définitif du Messie sur Terre. Il justifiait du même coup les ambitions impérialistes de l'Angleterre et d'autres nations face à la domination espagnole du Nouveau Monde : les Espagnols ne pouvaient prétendre être les premiers à avoir atteint l'Amérique, puisque les juifs errants s'y étaient installés bien avant eux.

La thèse de l'origine juive des Amérindiens perdit en popularité au XVIIIe siècle, mais resurgit vers 1830 au sein de la secte chrétienne de l'Église de Jésus-Christ des saints des derniers jours. Déterré par Joseph Smith dans une colline proche de New York sur l'indication de l'ange Moroni, le *Livre de Mormon* raconte en effet que des tribus quittèrent Israël pour émigrer vers le Nouveau Monde. Au fil des millénaires, toutes disparurent à l'exception des Lamanites, les ancêtres les plus directs des Amérindiens. Une longue série de prophètes jeta ensuite les bases de la nouvelle Église mormone, à la fois enracinée dans une tradition biblique et authentiquement américaine, indépendante des confessions chrétiennes traditionnelles si décriées par ces pionniers spirituels du Far West américain. ■

ALBA MARÍA LÓPEZ
HISTORIENNE

1858 Tous fichés : les empreintes digitales

Uniques et immuables. Au XIXe siècle, la police trouve enfin la preuve reine pour ses enquêtes criminelles : les empreintes digitales… dont l'usage était pourtant connu dès l'Antiquité.



EMPREINTE PALMAIRE DE RAJYADHAR KONAI, RELEVÉE PAR WILLIAM HERSCHEL EN 1858.
BRIDGEMAN / ACI

Les empreintes digitales sont depuis longtemps considérées comme une marque d'identité individuelle. Les Babyloniens du IIe millénaire av. J.-C. les utilisaient déjà pour signer des contrats. Quant aux Chinois, ils les découvrirent au XIe siècle av. J.-C. et en transmirent probablement la connaissance aux Perses du XVe siècle, sous la dynastie des Timourides. « L'expérience montre qu'il n'existe pas deux personnes aux doigts parfaitement identiques », affirmait l'historien persan Rachid al-Din (1247-1318).

Il fallut toutefois attendre la seconde moitié du XIXe siècle pour voir émerger le système moderne d'identification par les empreintes digitales, ou dactyloscopie. William Herschel, un administrateur civil britannique en poste aux Indes, s'inquiétait alors du nombre de personnes refusant d'honorer des contrats portant une signature manuscrite ou un sceau. La pratique consistant à apposer la marque d'un ongle ou d'une dent lui donna en 1858 l'idée de le faire avec l'empreinte palmaire de son fournisseur local, au verso d'un contrat de prestation de matériel de construction.

En poursuivant ses expériences, William Herschel comprit bientôt qu'il était plus pratique d'appliquer la pulpe des doigts que la paume tout entière. Conscient que ces empreintes n'avaient aucune valeur juridique, il constata néanmoins qu'elles engageaient émotionnellement les signataires à remplir leurs obligations. L'étude de son immense recueil d'empreintes digitales lui permit de conclure qu'elles étaient propres à chaque individu, uniques et immuables. Dans un rapport qu'il soumit en 1877 au gouverneur du Bengale, Herschel soutint qu'il s'agissait d'« une méthode d'identification […] bien plus infaillible que la photographie », et dont il se servit pour éviter que les pensions ne soient versées à des imposteurs.

Une chance sur 64 milliards

Chirurgien à l'hôpital de Tokyo, le Britannique Henry Faulds s'y intéressa à son tour en 1880. Il décrivit des procédés de relevé des empreintes digitales, dont il reconnut lui aussi l'unicité, et évoqua la possibilité de les utiliser pour résoudre des affaires criminelles. De retour en Grande-Bretagne, il soumit en 1886 son idée à la police et à Charles Darwin, qui le mit en contact avec son cousin, le savant Francis Galton. À la lumière des études menées par Herschel et Faulds, Galton calcula que la probabilité pour



GRANGER / ALBUM

DES ÉTUDIANTS CONSULTENT DES RELEVÉS D'EMPREINTES DIGITALES À WASHINGTON, EN 1924.

type or print plainly) Classification

Sex Reference

RIGHT HAND

2. Index finger	3. Middle finger	4. Ring finger

LEFT HAND

7. Index finger	8. Middle finger	9. Ring finger

Note amputations

Subject's signature:

cial taking prints)

multaneously | Take thumbs simultaneously | Four fingers ta

Left thumb | Right thumb | Right Hand

NICHOLAS BELTON / GETTY IMAGES

▲ **RELEVÉ** d'empreintes digitales.

que deux personnes possèdent les mêmes empreintes digitales était d'une chance sur 64 milliards.

Il ne restait plus qu'à appliquer ces connaissances à la résolution d'enquêtes criminelles. L'occasion se présenta en 1892, à Buenos Aires. Après avoir assassiné ses deux enfants et s'être infligé une blessure, Francisca Rojas accusa un voisin violent, qui fut soumis à un rude interrogatoire au cours duquel il ne cessa de clamer son innocence. L'inspecteur Eduardo Álvarez établit la vérité grâce à une trace de doigt ensanglantée laissée sur une porte. Confrontée à cette preuve, la coupable passa aux aveux.

Cette nouvelle méthode d'identification fut consacrée en 1903, après l'incarcération d'un certain Will West. Pris pour un ancien détenu du nom de William West, dont la fiche faisait état de données biométriques et d'une apparence identiques aux siennes, Will soutint qu'il y avait erreur. Les empreintes digitales lui donnèrent raison et lui apprirent l'existence d'un frère jumeau. Le recours aux empreintes digitales s'imposa peu à peu aux États-Unis, où le FBI créa en 1924 une base composée aujourd'hui de dizaines de millions de fiches. ■

JUAN JOSÉ SÁNCHEZ ARRESEIGOR
HISTORIEN

AVANT L'ADN, LA TRACE IRRÉFUTABLE

80000 av. J.-C.

Conservée dans la sève d'un bouleau, la plus ancienne empreinte digitale appartient à un homme de Neandertal.

1810-1750 av. J.-C.

C'est à Babylone que remonte le premier emploi connu des empreintes digitales à des fins d'identification.

1877

William Herschel soumet au gouverneur du Bengale un rapport sur la dactyloscopie comme méthode infaillible.

1892

À Buenos Aires, Francisca Rojas est reconnue coupable d'assassinat grâce à l'utilisation de la dactyloscopie.

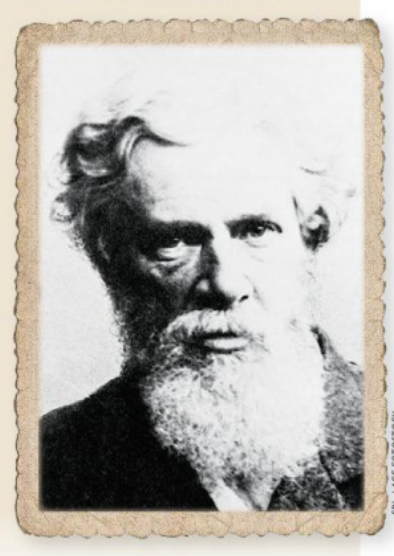
1903

La confusion entre les détenus Will et William West est dissipée grâce à leurs empreintes digitales.

1990

Les nouveaux systèmes informatiques permettent de recouper les empreintes digitales.

EN 1858, WILLIAM HERSCHEL COMMENCE À ÉTUDIER LES EMPREINTES DIGITALES.

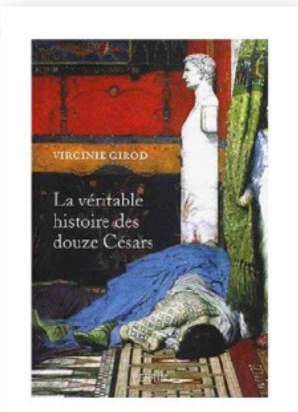


SPL / AGE FOTOSTOCK

ANTIQUITÉ ROMAINE

Les Césars : humains, trop humains

Suétone a-t-il été sous-estimé ? En se penchant sur les écrits du grand historien romain du IIe siècle, Virginie Girod démontre l'importance de cette source et livre un portrait plus humain des premiers Césars.



LA VÉRITABLE HISTOIRE DES DOUZE CÉSARS
Virginie Girod
Perrin, 2019, 416 p., 24 €

HISTOIRE & CIVILISATIONS : Pourquoi, après Suétone, avoir revisité la vie des douze Césars ?

VIRGINIE GIROD : Longtemps, Suétone a été méprisé par les historiens, qui le trouvaient moins brillant que Tacite. Loin de peindre une grande fresque historique proche du roman, Suétone nous donne de nombreux indices sur le quotidien des empereurs et sur leurs rapports avec leurs proches. Il nous permet d'appréhender l'histoire des Césars de manière plus sensible, plus humaine. Il est finalement plus en phase avec notre façon de percevoir le monde aujourd'hui, où l'individu a davantage de valeur que ses hauts faits.

Cet historien a-t-il créé sur les premiers empereurs romains des clichés qui perdurent ?

Il est vrai que de nombreuses rumeurs sur les empereurs nous viennent de Suétone. Mais on oublie souvent de dire que l'archiviste de l'empereur Hadrien cite régulièrement ses sources et nous prévient quand ses anecdotes relèvent de la pure calomnie née de la rue. Une lecture attentive des *Vies des douze Césars* permet assez aisément de classifier les informations. Suétone a écrit, certes, dans un but politique – son livre devait plaire à Hadrien –, mais il s'est aussi comporté comme un enquêteur. Quand il reproduit le contenu d'une lettre d'Auguste, il l'a bien vue dans les archives. Il ne recompose pas des discours fantasmagoriques.

Quels Césars vous fascinent le plus ?

En tant que femme, je suis naturellement séduite par les hommes puissants. La psychologie de Jules César ou d'Auguste me fascine au plus haut point. Ces hommes ont voulu le pouvoir absolu et ont tout fait pour y parvenir. Ce sont des stratèges retors, aux capacités très supérieures à la majorité des gens. Rien ne peut les arrêter. Si Auguste s'épanouit dans l'exercice du pouvoir, César, lui, en a préféré la conquête. Une fois dictateur à vie, il accepte l'idée de la mort, car il n'a plus de défi majeur à relever. Ses amis l'ont prévenu des dangers des ides de mars, mais il s'en moquait. Son assassinat est son dernier chef-d'œuvre dramatique. Comment un homme comme lui aurait pu vouloir mourir simplement de vieillesse ? Toutefois, ma tendresse va à Claude. Il est mon favori. Il est méjugé à cause de son léger handicap physique. Les Romains ne voient pas au-delà des apparences et passent à côté d'un grand intellectuel, avec une vision politique très rationnelle de l'Empire. Enfin, je me suis surprise à ressentir une sorte de compassion pour Tibère et Domitien. Je suis convaincue que leur tyrannie est en partie une expression de leur sentiment de solitude. C'est l'humanité des Césars – ou ce qu'il en reste – que j'ai cherché à mettre en évidence dans ce livre. ■



PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN-MARC BASTIÈRE

RENAISSANCE

Un nom qui en dit long



SE FAIRE UN NOM. L'INVENTION DE LA CÉLÉBRITÉ À LA RENAISSANCE
Christiane Klapisch-Zuber
Arkhê, 2019, 190 p., 18,50 €

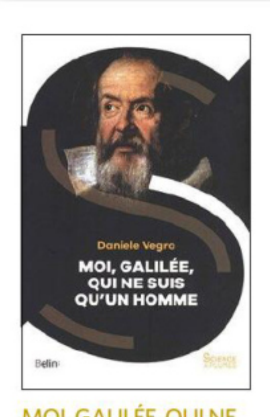
Dans une large partie de l'Occident, nous portons aujourd'hui un prénom et un nom de famille. Il n'en a pas toujours été ainsi : la majorité des hommes et des femmes du Moyen Âge ont longtemps été désignés par leur seul nom de baptême. Il a fallu beaucoup de temps pour se faire un nom aux dépends de son prénom, comme le montre, dans ce petit livre énergique, Christiane Klapisch-Zuber, qui analyse les *Vies des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes*. Cet ouvrage, écrit par Giorgio Vasari en 1550 et en 1568, contient les biographies d'artistes italiens (Giotto, Botticelli, Raphaël, Michel-Ange…) entre le XIVe et le XVIe siècle. Plutôt que de se doter d'un patronyme ou de s'adjoindre le nom de leur père, ces derniers choisissent d'ajouter ou se voient attribuer un second *nomen* révélant leur origine géographique, adoptent le nom de leur maître, d'une œuvre qui les a rendu célèbres ou un sobriquet. Ces attributions, choisies ou imposées, peuvent changer au cours de la vie.

Pour ces artistes italiens, la filiation biologique compte peu. Ils préfèrent inscrire leur identité dans des filiations spirituelles, se faire ainsi un nom en privilégiant leur maître, sorte de père adoptif ou de parrain qui les a fait renaître dans l'art et leur transmet son savoir, un « donneur de grâce » dont ils cherchent à s'approprier la renommée. Ce livre, d'une lecture très agréable, en nous plongeant dans les vies des artistes florentins de la Renaissance, est une puissante réflexion sur l'identité, la conscience de soi, la renommée, la filiation et la parenté. ■

DIDIER LETT

RENAISSANCE

Galilée par lui-même



MOI, GALILÉE, QUI NE SUIS QU'UN HOMME
Daniele Vegro
Belin, 2019, 392 p., 23 €

Souvent présentée comme un long martyre, une persécution sans fin, la vie de Galileo Galilei (1564-1642) fut en réalité un parcours riche en épisodes qui tantôt le montèrent au pinacle, tantôt le déchurent de sa réputation de plus grand astronome, physicien et mathématicien de son temps. L'essai de Daniele Vegro, architecte de formation, se présente comme une fiction. L'auteur joue de ses connaissances, très approfondies, sur le héros et son temps pour tenter de vrais faux mémoires. Un épais appareil érudit souligne le sérieux de ses recherches.

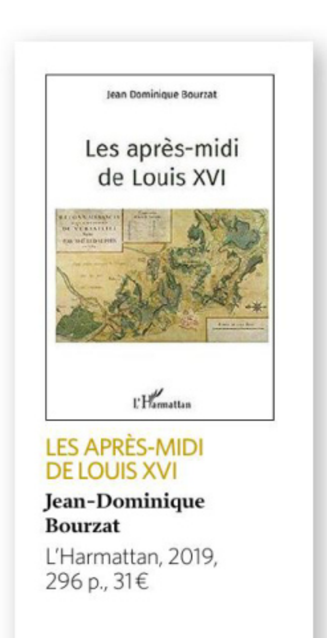
Onze journées passées par Galilée à Acquapendente, en janvier et février 1633, ponctuent l'évocation de toute une vie. Dans cette petite cité aux confins du grand-duché de Toscane et des États de l'Église, Galilée attend dans l'angoisse et dans un environnement délétère – la peste – le sort que lui réservera le Saint-Office. L'Inquisition et les Jésuites lui reprochent de mettre en balance les propositions héliocentriques énoncées par Copernic et le dogme théologique et scientifique qui fait de la Terre le centre de l'univers.

La sentence tombe le 22 juin 1633 ; assigne Galilée à résidence une fois sa rétractation obtenue. De Pise à Padoue, en passant par Florence et Rome, on suit avec Vegro les va-et-vient d'un homme qui « porte un masque », obligé de le porter « parce que sans ça personne ne peut vivre en sûreté en Italie », selon la formule de son ami Paolo Sarpi. Tout cela se découvre dans un livre bien inspiré, mené avec autant de verve que de vérité. Une réussite. ■

JEAN-JOËL BRÉGEON

XVIIIE SIÈCLE

Louis XVI par le trou de la serrure



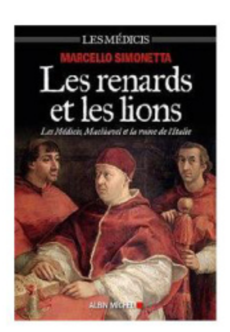
LES APRÈS-MIDI DE LOUIS XVI
Jean-Dominique Bourzat
L'Harmattan, 2019, 296 p., 31 €

Depuis plus de 30 ans, les historiens s'attachent à revaloriser la personnalité de Louis XVI. La biographie écrite par Jean-Christian Petitfils, parue en 2005, a pratiquement fait le tour d'un homme trop vite caricaturé. Si sa conduite politique est loin d'être irréprochable, car entachée à la fois de rouerie et de naïveté, son approche de la vie culturelle, sa curiosité scientifique surprennent agréablement.

L'auteur, chimiste de formation et porté sur l'histoire des sciences, nous livre un travail qui aborde, sous plusieurs angles, les centres d'intérêt de Louis XVI. Très instruit, lisant le latin, parlant bien et traduisant l'anglais, il était surtout porté vers les « arts mécaniques ». On a beaucoup glosé sur sa passion pour la serrurerie, et on s'en est moqué. À tort. Elle procédait de l'esprit des Lumières et de l'Encyclopédie, qui réhabilitait les savoirs manuels. Au passage, Bourzat se livre à deux détours biographiques sur les mentors de Louis XVI en matière de serrurerie, François Gamain, un pauvre bougre, et Poux-Landry, un quasi-imposteur. Des turbulences bien du temps. Savoureux. Dans un registre plus grave, l'intérêt de Louis XVI pour la géographie et pour l'astronomie l'amena à organiser, avec beaucoup de minutie, l'expédition de La Pérouse dans le Pacifique. Il n'en connut pas l'issue fatale à Vanikoro, en juin 1788.

Au total, cette collecte de pièces d'archives, bien commentée et très sûre, souligne les traits majeurs d'un roi, homme de cabinet, d'atelier et de laboratoire qui, simple particulier, n'aurait pas démérité. Il ne s'égara qu'en politique. ■ J.-J. B.

ET AUSSI...



LES RENARDS ET LES LIONS. LES MÉDICIS, MACHIAVEL ET LA RUINE DE L'ITALIE
Marcello Simonetta
Albin Michel, 2019, 352 p., 24 €

UN HISTORIEN ITALIEN nous introduit dans les coulisses de la célèbre dynastie florentine, de la mort de Laurent le Magnifique en 1492 jusqu'au sac de Rome en 1527. On découvre, sous un vernis étincelant, une vie politique orageuse et corrompue.



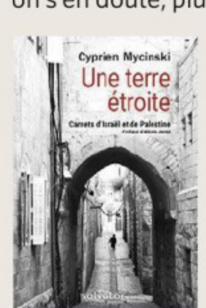
LE CORPS DE LA REINE
Stanis Perez
Perrin, 2019, 416 p., 25 €

ON CONNAISSAIT le « corps du roi » analysé par Ernst Kantorowicz. Stanis Perez aborde pour sa part le « corps de la reine », par une belle étude qui ne se limite pas à l'enfantement. On redécouvre ici la riche symbolique de ce corps féminin.

LA TERRE SAINTE, SAC AU DOS

COLLABORATEUR à *Histoire & Civilisations*, Cyprien Mycinski est un jeune historien qui aime marcher, sinon pérégriner, sac au dos, sur les routes et les chemins. Ainsi avait-il traversé l'Italie et en avait tiré un récit dans *Via Francigena*. Puis il décide, l'imaginaire peuplée de noms bibliques, d'arpenter ce que l'on appelle la Terre sainte. Ce qu'il a vu sur cette « terre étroite » – et qu'il narre avec honnêteté et précision – est, on s'en doute, plus douloureux qu'élégiaque. Comme écrit l'écrivain Alexis Jenni dans sa préface : « Il en faut, des livres comme ça ! »

J.-M. B.



UNE TERRE ÉTROITE. CARNETS D'ISRAËL ET DE PALESTINE
Cyprien Mycinski
Salvator, 2019, 188 p., 17,90 €

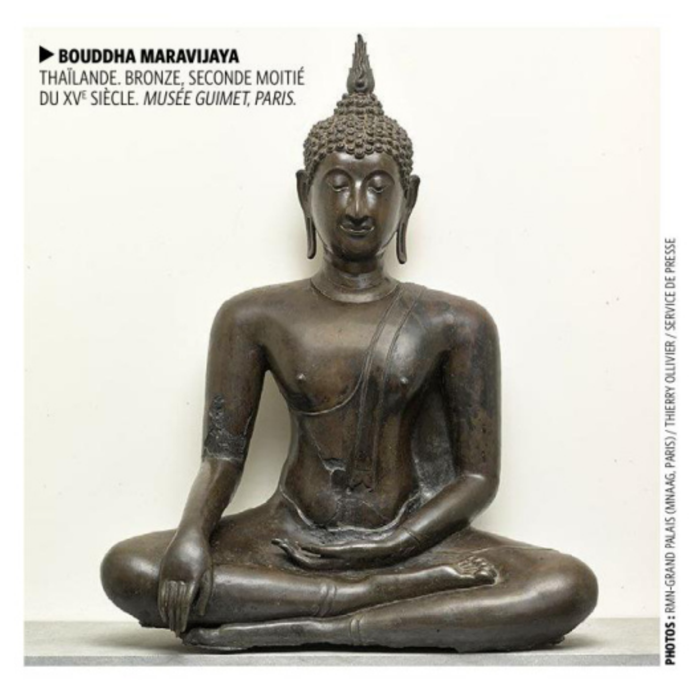
ANTIQUITÉ - ÉPOQUE MODERNE

Les avatars de Bouddha

Ses représentations sont aussi variées que ses 547 vies. Pourtant, l'art semble le meilleur moyen d'approcher la figure quasi légendaire du Bouddha. Un pari que fait le musée Guimet.

On connaît peu de choses du personnage historique de Bouddha. Ce que la foi des hommes a construit au fil des siècles se substitue aux rares faits avérés. Aussi, le titre de l'exposition présentée par le musée Guimet, « Bouddha, la légende dorée », n'est pas usurpé. C'est dans ce musée des Arts asiatiques que se déroulèrent, en 1891, les premières cérémonies bouddhiques en France. Aujourd'hui, l'établissement retrace les grandes étapes de la vie du Bouddha et en confronte les représentations artistiques dans les différentes régions d'Asie. Plus de 150 œuvres sont réunies, la plupart provenant des fonds du musée, sorties exceptionnellement des réserves. Elles composent en 10 séquences les grandes étapes de sa vie.

Le Bouddha aurait connu 547 existences avant sa dernière incarnation, au V[e] siècle av. J.-C. : Shakyamuni est le dernier en date — et aussi le plus célèbre — des Bouddhas historiques. Il vécut à cette époque au sein d'une famille royale indienne, quand l'Inde était constituée d'une multitude d'États, à la vie spirituelle intense. Né à Lumbini, au Népal, et décédé dans l'Uttar Pradesh, il fut marqué par les souffrances du monde et la réalité de l'expérience humaine (vieillesse, maladie et mort).



▶ **BOUDDHA MARAVIJAYA**
THAÏLANDE. BRONZE, SECONDE MOITIÉ DU XV[e] SIÈCLE. *MUSÉE GUIMET, PARIS.*

PHOTOS : RMN-GRAND PALAIS (MNAAG, PARIS) / THIERRY OLLIVIER / SERVICE DE PRESSE

▲ **TÊTE DE BOUDDHA**
MONASTÈRE DE SHAHBAZ-GARHI, AFGHANISTAN. III[e]-IV[e] SIÈCLE. *MUSÉE GUIMET, PARIS.*

La voie de l'Éveil

Il s'engagea dans la voie du renoncement et suivit des pratiques religieuses diverses avant de se consacrer au retour sur soi, à la méditation. Sa quête le mena à l'état d'Éveillé, et il devint le Bouddha. Il proposa d'atteindre le nirvana, un état de « non-être » dans lequel la douleur n'existe plus. Lui même y entra à l'âge de 80 ans.

Mode de vie et philosophie, le bouddhisme est la quatrième religion dans le monde après le christianisme, l'islam et l'hindouisme. Il sert de fil conducteur à l'exposition. L'hétérogénéité des œuvres souligne la variété des représentations régionales : Chine, Inde, Cambodge, Indonésie, Thaïlande, Afghanistan... Elle en révèle les similitudes et les originalités. Et tente de donner au visiteur des clés de compréhension de la légende du Bouddha. ■

SHAKYAMUNI ENTRANT DANS LE NIRVANA. BOIS LAQUÉ ET DORÉ, JAPON, XIX[e] SIÈCLE. *MUSÉE GUIMET, PARIS.*

Bouddha, la légende dorée
LIEU Musée Guimet, place d'Iéna, 75016 Paris
WEB www.guimet.fr
DATE Jusqu'au 4 novembre

Dans le prochain numéro



ALAMI / ACI

SALOMON RENCONTRE LA REINE DE SABA

BALQIS, Makeda… On ignore son nom exact. Mais la seule évocation de la « reine de Saba » suffit à libérer un parfum d'Orient. Souveraine mystérieuse d'un pays aux richesses légendaires, elle aurait rencontré Salomon, roi d'Israël, dans son palais de Jérusalem, selon le récit de la Bible devenu mythique. Le royaume de Saba ne serait-il qu'un mirage doré ? Les sources et l'archéologie ont leur mot à dire…

LES LÉGIONS DU DANUBE, GARDIENNES DE ROME

L'EXTENSION DE L'EMPIRE ROMAIN accroît à la fois sa puissance et sa faiblesse : la multiplication des territoires conquis dans des régions parfois hostiles à Rome implique tout autant la pacification de ces jeunes provinces que la protection de leurs frontières. Une nécessité dans les turbulentes régions du Danube, où les peuples soumis resteront toujours prompts à la rébellion. La mission est confiée aux légions, qui s'implantent de manière permanente pour défendre ce territoire stratégique de l'Empire.

L'INGÉNIERIE MILITAIRE. MOULAGE DE LA COLONNE TRAJANE.



AKG / ALBUM

Picquart et l'affaire Dreyfus

La parution du « J'accuse » de Zola en 1898 révéla au grand public le scandale de l'affaire Dreyfus. Au cœur des révélations de l'article, un homme : Georges Picquart. Héroïsé par les dreyfusards, ce lieutenant-colonel possède pourtant sa part d'ombre.

Cuba, 1898 : la presse en guerre

L'explosion du cuirassé *Maine* devant le port de La Havane sert de prétexte aux journaux étasuniens pour entamer une campagne virulente en faveur de la guerre contre l'Espagne. Un épisode révélateur du rôle incontournable que joue désormais la presse.

Le royaume du Kongo

En 1483, sous la conduite de l'explorateur Diogo Cão, des navigateurs portugais remontent les côtes de l'Afrique jusqu'à l'embouchure du Congo. Ils découvrent sur ses rives l'existence d'un puissant royaume, avec lequel des relations diplomatiques se nouent…